This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

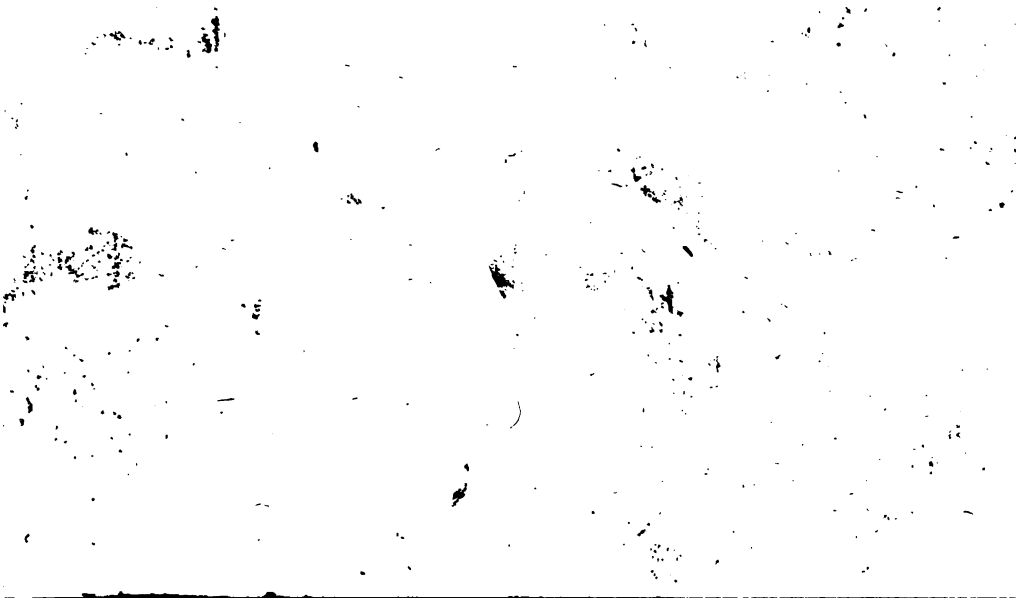
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UNS 158 c. 14



PSICHÉ,

POËME

EN HUIT CHANTS,

PAR M. l'Abbé AUBERT;

POUR SERVIR DE SUITE

A SON RECUEIL DE FABLES;

AVEC des Notes, & des Piéces fugitives du même Auteur.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire, quai des Auguſtins, à S. Ambroiſe.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 DEC 1949
OF OXFORD

PRÉFACE.

VOICI un Ouvrage d'un genre aſſez neuf, ſi je ne me trompe, pour qu'on me pardonne d'entrer dans quelques détails ſur ce qui m'a déterminé à l'entreprendre, ſur les difficultés que j'ai éprouvées en le compoſant, ſur le ton que j'ai cru devoir adopter par préférence à celui dont la Fontaine a fait choix, ſur la conduite qu'il m'a fallu tenir envers cet agréable modele, afin d'eſſuyer de la part de ſes juſtes admirateurs le moins de reproches qu'il étoit poſſible, relativement à ce que je lui ai pris & à ce que je lui ai laiſſé.

Nourri de la lecture de cet Ecrivain original, dont j'ai toujours fait mes plus cheres délices, attentif à ſaiſir dans ſes moindres ouvrages tout ce qui tend à caractériſer ſon génie, occupé ſans ceſſe à méditer ſes penſées & ſes tours, pour m'aſſurer de la maniere dont il s'affectoit des objets, avant que de les peindre, j'oſe me perſuader que peu de perſonnes aujourd'hui con-

noiſſent mieux que moi la ſource des beautés qui lui ſont propres. C'eſt cette étude particuliere que j'en ai faite, qui m'a engagé à travailler dans le même genre que lui ; témérité dont je n'ai pas eu lieu de me repentir, & dont le ſuccès m'a inſenſiblement conduit à tenter à ſon égard d'autres efforts, qui peut-être ſeront moins heureux, préciſément parcequ'ils ont été beaucoup plus pénibles.

Son Roman des Amours de Pſiché eſt un des plus agréables morceaux que nous ayons dans notre langue ; &, ſans quelques libertés qu'il s'y eſt permiſes, je regretterois qu'on ne l'ait pas imprimé à la ſuite de ſes Fables, au lieu de le joindre à quatre volumes d'Œuvres diverſes qu'on ne lit guères, & qui, pour la plûpart, ne méritoient pas de voir le jour. Le nom que la Fontaine donne lui-même à ce Roman ſemble juſtifier mes regrets. » On ne » s'imaginera jamais, dit-il, qu'une » FABLE contée en proſe m'ait tant em» porté de loiſir «. Les Aventures de Pſiché ſont donc, à proprement parler,

une Fable. On y trouve *du ſolide auſſi bien que de l'agréable.* La morale en eſt auſſi bonne, auſſi ſenſible, & auſſi naturellement amenée, que dans l'Apologue le plus ingénieux & le mieux fait. C'eſt ſous ce point de vue, que j'ai enviſagé ce Roman. Je l'ai regardé comme une Fable qui pouvoit être miſe à côté des plus belles de la Fontaine. J'ai ſenti combien cette Fable auroit gagné entre ſes mains s'il ne ſe fût pas contenté d'y ſemer quelques vers, la plûpart fort négligés, & s'il l'eût verſifiée en entier, comme toutes celles qu'il a empruntées d'Eſope, de Phédre, de Pilpai, &c. J'ai cru enfin, qu'après avoir compoſé près de deux cens petits ouvrages de ce genre, dont j'ai moi-même imaginé les ſujets, on ne trouveroit pas mauvais que j'eſſayaſſe à mon tour de revêtir des charmes de la Poéſie l'invention d'un autre.

Cette entrepriſe n'étoit pas auſſi facile qu'on pourroit le penſer; & je n'ai ſenti tout le poids du fardeau que je m'étois impoſé, que quand j'ai eu fait les premiers pas. J'ai même été tenté

pluſieurs fois de l'abandonner ; & ce n'a été réellement qu'à force de courage, que je ſuis venu à bout de le porter juſqu'au terme marqué. Il m'a fallu à cet effet employer toutes ſortes de moyens pour le rendre plus léger. Ai-je réuſſi dans le choix de ces moyens ? C'eſt ce que le jugement du Public m'apprendra. Si la Fontaine a craint ce jugement ; s'il dit au commencement de ſa préface, *qu'il a trouvé de plus grandes difficultés dans cet ouvrage, qu'en aucun autre qui ſoit ſorti de ſa plume* ; je dois, à plus forte raiſon, redouter l'examen qu'on fera de mon travail, puiſque j'ai oſé mettre en vers ce qui lui a tant coûté de peine à rendre en proſe. Ecoutons parler cet Auteur. » Pour le principal but, qui eſt la con» duite, j'avois mon guide ; il m'étoit » impoſſible de m'égarer. Apulée me » fourniſſoit la matiere ; il ne reſtoit » que la forme ». Cela eſt vrai : mais ce guide avec lequel il ne pouvoit s'égarer, la Fontaine prétendoit-il l'avoir ſuivi bien fidelement ? Il n'y a guères d'apparence, puiſqu'il dit ailleurs :

» Il faut conſidérer mon ouvrage ſans » relation à ce qu'a fait Apulée ; & ce » qu'a fait Apulée ſans relation à mon » livre, & là-deſſus s'abandonner à » ſon goût ». Certain de ſa ſupériorité, la Fontaine pouvoit parler ainſi. Mais moi, qui n'ai ambitionné juſqu'à préſent que l'honneur de marcher après lui, ſerois-je bien reçu aujourd'hui à faire la même déclaration ? Et ſi je m'aviſois de dire qu'il faut conſidérer mon Poëme ſans relation à ſon Roman, & ſon Roman ſans relation à mon Poëme, n'armerois-je pas auſſitôt tous les Critiques contre moi ? Que ſeroit-ce, ſi j'avois la hardieſſe d'ajouter qu'à-peine ai-je jugé à propos de conſerver une ſeule des inventions un peu conſidérables dont la Fontaine a tâché d'enrichir celles d'Apulée ? Il me faudroit alors, pour me ſauver, recourir à ſon aveu même. » Ce que j'ai pris de mon » Auteur, dit-il, eſt la conduite & la » fable ; & *c'eſt en effet le principal, le » plus ingénieux & le meilleur de beau- » coup* ». Que ce fût par excès de modeſtie, que la Fontaine s'exprimât de la

ſorte, c'eſt ce dont je me garderai bien de convenir. Je ne crois pas cependant que, s'il eût entrepris de faire des Amours de Pſiché un Poëme au lieu d'un Roman, il eût conſervé bien religieuſement toutes les inventions d'Apulée, quoiqu'il les regardât comme *les principales & les meilleures*. On verra par la ſuite ſurquoi ce doute eſt fondé. En attendant, on peut juger par ce que je viens de dire, de l'embarras où m'a jetté la néceſſité d'abandonner quelquefois mes deux originaux, & la crainte qu'on ne me reprochât de m'en trop écarter. Il eſt vrai que je ne me ſuis réellement attaché qu'à celui qui mérite davantage mon reſpect, & d'après lequel j'ai compté être jugé avec le plus de rigueur : c'eſt-à-dire que je n'ai lu l'hiſtoire de Pſiché que dans la Fontaine. Je n'ai pas ſeulement ouvert Apulée ; & je ne ſais que je me ſuis écarté de lui, que par le dénombrement exact que ſon illuſtre imitateur a fait des *Epiſodes* & des *enrichiſſemens* qu'il a ajoutés à ſa Fable. Comme, outre la plûpart de ces Epiſodes & de ces en-

richiſſemens, j'ai encore ſacrifié beaucoup de choſes, il y a certainement toute apparence qu'Apulée ſe trouve également mutilé dans mon Poëme.

En voilà aſſez pour faire ſentir à mes Lecteurs combien la contexture de ce Poëme a dû me couter de ſoins & de peine, par l'appréhenſion qu'on ne me trouvât exceſſivement téméraire, chaque fois que j'oſerois prendre le parti d'abandonner mes guides. Quant au fruit que j'ai prétendu qui en réſulteroit pour l'amuſement du Public, peut-être eſſaierai-je vainement d'expliquer ici ſur quoi j'ai fondé à cet égard mes eſpérances, & ferois-je bien de m'en tenir à cette réflexion de la Fontaine : » Ce n'eſt pas à force de raiſonnement, » qu'on fait entrer le plaiſir dans l'ame » de ceux qui liſent : leur ſentiment » me juſtifiera, quelque téméraire que » j'aie été ; ou me rendra condamna- » ble, quelque raiſon qui me juſtifie. » Mais il faut quelque choſe de plus à des Lecteurs prévenus d'une juſte eſtime pour un Ecrivain inimitable, que l'on a oſé cependant imiter ; il faut

leur mettre au moins ſous les yeux quelques uns des motifs pour leſquels on n'a pas étendu cette imitation à tout ce qui pourroit être regardé chez lui comme des beautés.

M. de Voltaire, en parlant de Pſiché, Tragédie-Ballet, à laquelle travaillerent Corneille & Quinault, dit que Moliere fut chargé du ſujet de la fable le plus ingénieux & le plus galant, & qui étoit en vogue par le Roman *beaucoup trop allongé* que la Fontaine venoit d'en donner en 1669. Voilà donc un Ecrivain très célebre, & dont on ne recuſera certainement pas le témoignage, qui a trouvé des longueurs dans ce Roman. Quelles ſont-elles ces longueurs? Les voici, ſuivant moi; & je ne crains pas qu'étayé du jugement de M. de Voltaire, je puiſſe être ſoupçonné de les exagérer. D'abord la Fontaine imagine de réunir quatre amis de différens caracteres, qui s'en vont à Verſailles voir les nouveaux embelliſſemens qu'y faiſoit faire Louis XIV; & il prend de-là occaſion de décrire une partie des beautés de ce magnifi-

que ſéjour, & d'anticiper même ſur celles qui y ont été ajoutées depuis. Cette deſcription, quelqu'agréable qu'elle puiſſe paroître à certains égards, eſt un hors d'œuvre, qui aſſurément ne pouvoit trouver place dans mon Poëme. Que diroit le Lecteur, ſi ayant à l'entretenir des aventures de Pſiché, je l'arrêtois dès le début pour lui réciter ces vers d'Acante, l'un des perſonnages en queſtion, ſur l'orangerie de Verſailles ?

Sommes-nous, dit-il, en Provence?
Quel amas d'arbres toujours verds
Triomphe ici de l'inclémence
Des Aquilons & des hivers!

Jaſmins dont un air doux s'exhale,
Fleurs que les vents n'ont pu ternir,
Aminte en blancheur vous égale,
Et vous m'en faites ſouvenir.

Orangers, arbres que j'adore,
Que vos parfums me ſemblent doux!
Eſt-il dans l'empire de Flore
Rien d'agréable comme vous?

Vos fruits aux écorces ſolides
Sont un véritable tréſor,
Et le jardin des Heſpérides
N'avoit point d'autres pommes d'or.

Lorſque votre automne s'avance
On voit encor votre printems :
L'eſpoir avec la jouïſſance
Logent chez vous en même tems.

Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je reſpire ;
Toujours un aimable Zéphire
Autour de vous ſe va jouant.
Vous êtes nains ; mais tel arbre géant
Qui déclare au Soleil la guerre,
Ne vous vaut pas,
Bien qu'il couvre un arpent de terre
Avec ſes bras.

Ce ſeroit bien pis encore, ſi continuant de m'écarter de mon ſujet, j'entreprenois de décrire, d'après mon Auteur, la grote où ſont les bains d'Apollon, & de peindre à la ſuite de beaucoup d'autres tableaux, ce Dieu aſſis au milieu d'un chœur de Néréïdes qui *toutes ſont des Vénus*,

De qui l'air gracieux
N'entre point dans ſon cœur & s'arrête à ſes yeux.
Il n'aime que Thétis, & Thétis les ſurpaſſe :
Chacune en le ſervant fait office de Grace.
Doris verſe de l'eau ſur la main qu'il lui tend ;
Chloë dans un baſſin reçoit l'eau qu'il répand ;
A lui laver les pieds Mélicerte s'applique ;
Delphire entre ſes bras tient un vaſe à l'antique ;

Climene auprès du Dieu pouſſe en vain des ſoupirs ;
Hélas ! c'eſt un tribut qu'elle envoie aux Zéphirs.
Elle rougit par fois, par fois baiſſe la vue,
(Rougit autant que peut rougir une ſtatue :
Ce ſont des mouvemens qu'au défaut de Sculpteur,
Je veux faire paſſer dans l'eſprit du Lecteur.)

Cette ſeconde deſcription contient cent trente-deux vers, dont voici les derniers :

Mille jets, dont la pluie à l'entour ſe partage,
Mouillent également l'imprudent & le ſage.
Craindre ou ne craindre pas à chacun eſt égal :
Chacun ſe trouve en butte au liquide cryſtal.
Plus les jets ſont confus, plus leur beauté ſe montre.
L'eau ſe croiſe, ſe joint, s'écarte, ſe rencontre,
Se rompt, ſe précipite à travers les rochers,
Et fait, comme alambics, diſtiller leurs planchers.
Niches, enfoncemens, rien ne ſert de refuge :
Ma Muſe eſt impuiſſante à peindre ce déluge.
Quand d'une voix de fer je frapperois les cieux,
Je ne pourrois nombrer les charmes de ces lieux.

Ce n'eſt qu'après avoir fui de cette grote pour n'être point mouillés, que les quatre amis vont s'aſſeoir *en un coin*, & que Poliphile *ayant touſſé pour ſe nettoyer la voix*, entame enfin le récit des Amours de Pſiché.

J'ai entièrement ſacrifié ce premier

détail ; & j'oſe me perſuader qu'on ne le regrettera pas. Mais ce n'eſt-là qu'un des moindres retranchemens que je me ſuis permis de faire à mon modele. En voici un d'une toute autre conſéquence, parcequ'il tombe ſur le corps même de l'ouvrage, & ſur l'endroit, d'ailleurs, qu'on peut regarder comme le plus intéreſſant. C'eſt lorſque l'Amour, brûlé par l'huile de la lampe, abandonne Pſiché : là finit *ſon bonheur & ſa gloire*, dit Poliphile, dans la bouche duquel la Fontaine met ce récit. Puis ajoutant :

Ce n'eſt pas mon talent d'achever une hiſtoire
Qui ſe termine ainſi ;

Acante l'engage à ne pas laiſſer de continuer ; & ſur ce qu'il reprend, qu'ils verront ſouffrir une Belle, & qu'ils pleureront ; hé bien nous pleurerons, repart Acante. Gélaſte qui aime à rire, n'eſt pas de cet avis. Ariſte, lui, veut qu'on l'attendriſſe ; il donnera des larmes aux aventures de Pſiché avec le plus grand plaiſir du monde. Il ſoutient que de tous les mouvemens du cœur, celui de la pitié eſt *le plus noble*,

le plus excellent, & même le plus agréable. Grandes exclamations de la part de Gélaſte; grand dialogue ſur la compaſſion & le rire, ſur la Tragédie & la Comédie; après quoi reviennent encore les merveilles des jardins de Verſailles, décrites de nouveau dans cent autres vers, parmi leſquels on trouve ceux-ci :

Par ſentiers allignés l'œil va de part & d'autre;
Tout chemin eſt allée aux royaumes du NÔTRE.
Muſes, n'oublions pas à parler du canal;
Cherchons des mots choiſis pour peindre ſon cryſtal.
Qu'il ſoit pur, tranſparent, que cette onde argentée
Loge en ſon moite ſein la blanche Galatée.
Jamais on n'a trouvé ſa rive ſans Zéphirs:
Flore s'y rafraîchit au vent de leurs ſoupirs.
Les Nymphes d'alentour ſouvent dans les nuits ſombres
S'y vont baigner en troupe à la faveur des ombres.
Les lieux que j'ai dépeints; le canal, le rondeau,
Parterres, d'un deſſein agréable & nouveau,
Amphithéâtres, jets, tous au palais répondent,
Sans que de tant d'objets les beautés ſe confondent.
Heureux ceux de qui l'art a ces traits inventés!
On ne connoiſſoit point autrefois ces beautés.
Tous parcs étoient vergers du tems de nos ancêtres;
Tous vergers ſont faits parcs: le ſavoir de ces maîtres
Change en jardins royaux ceux des ſimples bourgeois,
Comme en jardins des Dieux il change ceux des Rois.

Que ce qu'ils ont planté dure mille ans encore !
Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on chérira Flore ;
Les Nymphes des jardins loueront inceſſamment
Celui qui les ſavoit loger ſi richement.

La Fontaine, avant que de retourner à Pſiché, ajoute encore à cette tirade, quelques éloges en proſe tant de Louis XIV que de ſes Miniſtres. Les quatre amis vont enſuite s'aſſeoir ſur le gazon, & Poliphile commence enfin le récit des aventures de ſon héroïne. Il m'a fallu encore ſacrifier, & cette longue diſcuſſion des quatre amis ſur le rire & ſur la pitié, & cette nouvelle deſcription des lieux qu'ils ont choiſis pour leur promenade. Ces deux morceaux auroient paru tout-à-fait déplacés dans mon Poëme ; ils en auroient tout-à-fait rallenti l'action.

Venons aux Epiſodes & à quelques-unes des inventions principales, que je n'ai pas cru devoir reſpecter davantage. C'eſt ſur-tout dans cette ſeconde partie de l'hiſtoire de Pſiché, que mes deux modeles ſemblent avoir pris à tâche de les multiplier, pour y jetter plus de merveilleux. Mais qu'eſt-ce en

bonne foi que ce merveilleux dont je vais rendre ici un fidele compte, & quel uſage en aurois-je pu faire ?

Pſiché, qui a vu ſon palais diſparoître & l'Amour s'envoler, reſtée ſeule ſur le rocher, s'abandonne au déſeſpoir, ſe jette dans un précipice, & eſt retenue par le Zéphire ; elle s'élance enſuite dans un fleuve, au bord duquel ce Dieu la poſe avec ſes habits, & eſt portée à l'autre rive par deux Nymphes qui la ſervoient pendant ſa fortune, & qui l'aident pour la derniere fois à s'habiller. Juſqués-là tout va bien : mais voici où commence ce merveilleux, qu'aſſurément un Poëme où je n'ai pas prétendu imiter le burleſque de Scarron, ne comportoit nullement. Pſiché, à qui l'Amour ſe montre un inſtant, pour lui dire qu'elle n'eſt plus ſon épouſe, qu'il ne la veut pas même pour eſclave, & qu'il la livre à ſa mere, Pſiché ſe détermine à courir le monde, afin de trouver quelque herbe pour la brûlure de ce Dieu ; & cependant Vénus apprend ſon aventure. » Et voyez comme les choſes ſe

» rencontrent, dit le bon la Fontaine :
» les Médecins avoient ordonné à cette
» Déeſſe de ſe baigner pour des cha-
» leurs qui l'incommodoient. Elle pre-
» noit ſon bain dès le point du jour,
» puis ſe recouchoit. C'étoit dans ce
» fleuve qu'elle ſe baignoit d'ordinaire
» à cauſe de la qualité de ſes eaux re-
» froidiſſantes...Une oie babillarde qui
» ſavoit ces choſes, & qui ſe trouvant
» cachée entre des glayeuls, avoit vu
» Pſiché arriver à bord, & avoit en-
» tendu enſuite les reproches de ſon
» mari, ne manqua pas d'aller dire à
» Vénus toute l'aventure de point en
» point. Vénus ne perd point de tems;
» elle envoie des gens de tous les
» côtés, avec ordre de lui amener,
» morte, ou vive, Pſiché ſon eſclave.
» Il s'en fallut peu que ces gens ne la
» rencontraſſent ». Après une demi-heure de chemin, elle arrive à l'habitation d'un vieillard & de deux jeunes Bergeres, dont l'hiſtoire forme un Epiſode de l'invention de la Fontaine. Je n'en ai extrait abſolument que ce qu'il me falloit pour faire quit-

ter à Pſiché ſes riches habits & pour lui en faire prendre de plus ſimples, de plus conformes à ſa ſituation On verra dans les notes, les évenemens ſur leſquels eſt fondée cette hiſtoire, & on jugera s'ils étoient de nature à être employés dans mon Poëme, ainſi que tout ce qui ſe paſſe entre Pſiché & ces trois perſonnes.

Elle ſe remet en chemin, dans la réſolution d'aller trouver ſes ſœurs. » Les gens qu'avoit envoyés Vénus » pour ſe ſaiſir d'elle, ayant rendu à » leur Reine un fort mauvais compte » de leur recherche, cette Déeſſe ne » trouva point d'autre expédient que » de faire trompetter ſa rivale. Le » Crieur des Dieux eſt Mercure; c'eſt » un de ſes cent métiers. Vénus le » prit dans ſa belle humeur; & après » s'être laiſſé dérober deux ou trois » baiſers & une paire de pendans d'o- » reilles, elle fit marché avec lui, » moyennant lequel il ſe chargea de » crier Pſiché par tous les carrefours » de l'univers, & d'y faire planter des

» poteaux où ce placard ſeroit affiché :

» De par la Reine de Cythère,
» Soient dans l'un & l'autre hémiſphère
» Tous humains dûment avertis,
» Qu'elle a perdu certaine eſclave blonde,
» Se diſant femme de ſon fils,
» Et qui court à préſent le monde.
» Quiconque enſeignera ſa retraite à Vénus,
» (Comme c'eſt choſe qui la touche)
» Aura trois baiſers de ſa bouche;
» Qui la lui livrera, quelque choſe de plus. »

Pſiché rencontra un de ces poteaux. Ses ſœurs par le moyen des placards ſavoient ce qui lui étoit arrivé. Elle les va trouver tour à tour, & en eſt indignement traitée. Elle fuit de leur royaume, & recommence ſes courſes : mais cette fois-ci c'eſt pour chercher l'Amour. En général il n'y a guères de ſuite dans le voyage que la Fontaine lui fait faire. Il la conduit dans une chapelle de Cérès à qui elle demande ſa protection contre Vénus. Elle en eſt mal reçue. » Pourquoi rom-» pre en faveur d'une mortelle, avec » une Déeſſe de ſes amies ? Vénus

» ne lui en avoit donné aucun ſujet. » Qu'on dît tout ce qu'on voudroit » de ſa conduite, c'étoit une bonne » femme, qui lui avoit obligation, à » la vérité, ainſi qu'à Bacchus; mais » elle le ſavoit bien reconnoître & le » publioit par-tout ».

Notre héroïne, chaſſée de la chapelle de Cérès, a recours à Junon. Elle la rencontre en chemin, lui chante un hymne & eſt éconduite encore une fois, & même un peu plus durement que la premiere. » Outre les » conſidérations de Cérès, Junon ajouta » qu'il falloit punir ces mortelles à qui » les Dieux font l'amour, & obliger » leurs galans à demeurer au logis. Que » venoient-ils faire parmi les hom- » mes, comme s'il n'y avoit pas dans » le Ciel aſſez de beautés pour eux? » Non qu'elle en parlât pour ſon in- » térêt, ſe ſouciant peu de ces choſes, » & ne craignant du côté des charmes » qui que ce fût ».

De Junon Pſiché paſſe à Diane. Elle trouve un temple où cette Déeſſe rendoit des oracles: une Prêtreſſe lui ap-

porte celui-ci : *ceſſe d'être errante ; ce que tu cherches a des ailes, quand tu ſauras comme lui marcher dans les airs, tu ſeras heureuſe.* » Pſiché ſe tourmenta » fort pour tirer quelque ſens de ces » paroles, & n'en put venir à bout. » Que le Ciel, dit-elle, me preſcrive » ce qu'il voudra, il faut mourir ou » trouver l'Amour ; nous ne le ſau- » rions trouver, il faut donc mourir : » allons nous livrer à notre ennemie, » c'en eſt le moyen ».

Elle s'arrête à ce deſſein, & s'informe du plus prochain temple de Cythérée. On lui en indique un, portant pour inſcription, *à la Déeſſe des Graces.* La Fontaine fait une longue hiſtoire de l'origine de ce temple : c'eſt encore un Epiſode de ſa façon, dont je n'ai fait aucun uſage, non plus que de toutes ces ſtations de Pſiché, qui jettent beaucoup de langueur dans le récit.

Suivent les bizarres peines que Vénus impoſe à cette infortunée rivale. J'en ai ſupprimé les deux tiers. Vénus l'envoie à la fontaine de Jouvence ;

pour lui en apporter *une cruchée d'eau.* Un dragon la gardoit. *Une des Servantes de Vénus, aux gages de Cupidon*, & qui trahiſſoit ſa maîtreſſe, indique à cette Belle le moyen d'endormir ce monſtre. Pſiché lui chante ce récit :

Dragon, gentil dragon, à la gorge béante,
Je ſuis meſſagere des Dieux :
Ils m'ont envoyée en ces lieux
T'annoncer que bientôt une jeune ſerpente,
Et qui change au ſoleil de couleur comme toi,
Viendra partager ton emploi.
Tu te dois ennuyer à faire cette vie ;
Amour t'enverra compagnie.
Dragon, gentil dragon, que te dirai-je encor
Qui te chatouille & qui te plaiſe ?
Ton dos reluit comme fin or :
Tes yeux ſont flambans comme braiſe.
Tu te peux rajeunir ſans dépouiller ta peau ;
Quelle félicité d'avoir chez toi cette eau !
Si tu veux t'enrichir permets que l'on y puiſe ;
Quelque tribut qu'il faille, il te ſera porté.
J'en ſais qui pour avoir cette commodité
Donneront juſqu'à leur chemiſe.

Pſiché lui chanta beaucoup d'autres choſes. Le dragon l'écouta d'abord avec plaiſir ; *à la fin il commença à bâiller*,

& puis s'endormit. Pſiché prend vîte l'occaſion, emplit ſa cruche, & s'en retourne triomphante.

Vénus courroucée, imagine une autre pénitence plus difficile. Elle l'envoie querir de la laine des moutons du ſoleil : il falloit paſſer une riviere extrêmement large & profonde ; il n'y avoit ni pont, ni bateau, ni gondole ſur cette riviere. La Suivante, qui étoit d'intelligence avec l'Amour, profite d'un moment où Vénus recevoit des viſites par rapport à la maladie de ce Dieu, *qui ne bougeoit du lit* ; elle prend un cigne que les Amours ont dreſſé à ſervir de gondole, & traverſe par ce moyen la riviere avec Pſiché. Deux jeunes Faunes gardoient les moutons ; ils commençoient déja à courir après les Nymphes. *Je paſſerai la premiere, & je les amuſerai*, dit l'officieuſe Suivante. » Au pis aller, » j'en ſerai quitte pour deux baiſers : » vous paſſerez cependant ». Mais comment approcherai-je des moutons, repart Pſiché ? » Vous prendrez de leur » laine parmi les ronces ; ils y en

» laiſſent

» laiſſent aſſez quand elle eſt mûre &
» qu'elle commence à tomber : tout
» ce canton-là en eſt plein ». Pendant qu'elles exécutent cette entrepriſe ainſi concertée, les Déeſſes qui ſont venues rendre viſite à Cythérée, veulent être médiatrices entre elle & l'Amour, mais inutilement ; & elles ſe ſéparent en ſe querellant. Au retour de Pſiché, Vénus lui demande comment elle a fait pour traverſer la riviere. Pſiché répond qu'il n'en a pas été beſoin, & que le vent a envoyé des floccons de laine de ſon côté. Vénus en croit ce qu'elle veut.

La nuit ſuivante *elle s'aviſe d'un commandement qu'elle croyoit hors de toute poſſibilité.* Elle fait venir Pſiché, lui ordonne de la ſuivre, & la mene dans la baſſe-cour du château. » Là, ſous
» une eſpèce de halle, étoient entaſſés
» pêle-mêle quatre différentes ſortes
» de grains, leſquels on avoit donnés
» à la Déeſſe pour la nourriture de ſes
» pigeons. Ce n'étoit pas proprement
» un tas, mais une montagne. Il oc-
» cupoit toute la largeur du magaſin,

» & touchoit le faîte. Cythérée dit à » Pſiché : je ne veux dorénavant nour- » rir mes pigeons que de mil ou de » froment pur ; c'eſt pourquoi ſépare » ces quatre ſortes de grains. Fais-en » quatre tas aux quatre coins du mon- » ceau, un tas de chaque eſpece. Je » m'en vais à Amathonte pour quel- » ques affaires de plaiſir : je reviendrai » ſur le ſoir. Si à mon retour je ne » trouve la tâche faite, & qu'il y ait » ſeulement un grain de mêlé, je t'a- » bandonnerai aux Miniſtres de ma ven- » geance ». Cette Déeſſe eſt encore trompée dans ſon eſpérance. L'Amour, pour tirer Pſiché de peine, envoie avertir une Fée qui, *par ſes ſuffumigations*, *par ſes cercles*, *par ſes paroles*, contraint tout ce qu'il y a de fourmis au monde d'accourir à l'entour du tas. » Il » y eut telle fourmi qui ce jour-là fit » quatre mille lieues ».

Il en vient des climats où commande l'Aurore,
De ceux que ceint Thétis & l'Océan encore.
L'Indien dégarnit toutes ſes régions.
Le Garamante envoie auſſi ſes légions.
Il en part du Couchant des nations entieres.
Le Nord, ni le Midi, n'ont plus de fourmillieres,

Il ſemble qu'on en ait épuiſé l'univers.
Les chemins en ſont noirs, les champs en ſont couverts.
Maint vieux chêne en fournit des cohortes nombreuſes.
Il n'eſt arbre mangé, qui, ſous ſes voûtes creuſes,
Souffre que de ce peuple il reſte un ſeul eſſain.
Tout déloge & la terre en tire de ſon ſein.
L'Ethiopique Gent arrive & ſe partage.
On crée à chaque troupe un maître de l'ouvrage.
Il a l'œil ſur ſa bande; aucun n'oſe faillir.
On entend un bruit ſourd; le mont ſemble bouillir.
Déjà ſon tour décroît; ſa hauteur diminue.
A la ſoudaineté l'ordre auſſi contribue.
Chacun a ſon emploi parmi les travailleurs:
L'un ſépare le grain que l'autre emporte ailleurs.
Le monceau diſparoît ainſi que par machine.
Quatre tas différens réparent ſa ruine;
De bled, riche préſent qu'à l'homme ont fait les cieux;
De mil, pour les pigeons manger délicieux;
De ſeigle au goût aigret; d'orge rafraîchiſſante,
Qui donne aux gens du Nord la cervoiſe engraiſſante.
Telles l'on démolit les maiſons quelquefois:
La pierre eſt miſe à part; à part ſe met le bois:
On voit comme fourmis gens autour de l'ouvrage.
En ſon être premier retourne l'aſſemblage.
Là ſont des tas confus de marbres non gravés,
Et là les ornemens qui ſe ſont conſervés.

Vénus à ſon retour, trouve l'ouvrage fait, & entre en une furieuſe colere contre Pſiché. C'eſt alors qu'elle l'envoie aux royaumes ſombres chercher le fard

de Proſerpine. La deſcription des enfers & tout ce qui arrive à Pſiché pendant ſon voyage, ſont des inventions que la Fontaine revendique. On va voir ſi elles étoient plus ſuſceptibles que les précédentes d'entrer dans un Poëme, que je n'ai pas eu deſſein comme lui, de remplir *d'un merveilleux accompagné de badineries, & propre à amuſer des enfans.*

Pſiché part pour exécuter ce nouvel ordre. Elle va trouver la Fée que ſon mari avoit fait venir. Celle-ci lui dit: » Vous voyez d'ici une vieille tour, » allez-y tout droit, & entrez dedans; » vous y apprendrez ce qu'il vous faut » faire. N'appréhendez point les ron» ces qui bouchent la porte: elles ſe dé» tourneront d'elles-mêmes. Pſiché re» mercie la Fée & s'en va au vieux bâ» timent. Entrée qu'elle fut, la tour » lui parla: bon jour Pſiché, lui dit» elle, que votre voyage vous ſoit heu» reux! Ce m'eſt un très-grand hon» neur de vous recevoir en mes murs: » jamais rien de ſi charmant n'y étoit » entré. Je ſais le ſujet qui vous amene.

» Pluſieurs chemins conduiſent aux en-
» fers ; n'en prenez aucun de ceux
» qu'on prend d'ordinaire. Deſcendez
» dans cette cave que vous voyez, &
» garniſſez-vous auparavant de ce qui
» eſt à vos pieds : ce panier à anſe vous
» aidera à le porter. Pſiché baiſſa auſſi-
» tôt la vue, & comme le faîte de la
» tour étoit découvert, elle vit à terre
» une lampe, ſix boules de cire, un
» gros paquet de ficelle, un panier
» avec deux deniers ». Toutes ces cho-
ſes vous ſont néceſſaires, pourſuivit la
tour ; les deux deniers pour payer Ca-
ron en allant & en revenant, la ficelle
pour démêler en revenant les détours
du chemin des enfers, les ſix boules
de cire pour *empâter* les trois gueules
de Cerbere, en lui en jettant une d'a-
bord dans chaque gueule, & autant au
retour : ces trois boules auront auſſi la
force de l'endormir. La Fée ajoute à
ces inſtructions un conſeil important
ſur l'uſage de la ficelle. » Le Styx paſſé,
» vous rencontrerez, dit-elle, un âne
» boiteux & n'en pouvant plus de vieil-
» leſſe, avec un miſérable qui le chaſ-

» ſera. Celui-ci vous priera de lui don-
» ner par pitié, un peu de ficelle, ſi
» vous en avez dans votre panier, afin
» de lier certains paquets dont ſon âne
» ſera chargé. Gardez-vous de lui ac-
» corder ce qu'il vous demandera. C'eſt
» un piége que vous tend Vénus. Vous
» avez beſoin de votre ficelle à une au-
» tre choſe ». Pſiché remercie la tour, prend le panier avec l'équipage, & deſcend dans la cave. Je paſſerai ici ſur ſon voyage, ſur les ſingularités qu'elle y vit, ſur ſon arrivée à la tour de Pluton, ſur ſa harangue : on trouvera ces détails dans les notes du huitieme Chant. Je me hâte de venir à ſon retour. A peine a-t-elle atteint notre monde, c'eſt-à-dire, la cave où elle étoit d'abord deſcendue, qu'elle a envie de ſavoir quel eſt ce fard dont Proſerpine l'a chargée : après avoir longtems héſité, elle ouvre la boëte en tremblant, & il en ſort auſſitôt » une
» vapeur fuligineuſe, une fumée noire
» & pénétrante, qui ſe répand en moins
» d'un moment, par-tout ſon viſage &
» ſur une partie de ſon ſein ». Elle

ſoupçonna d'abord quelque triſte accident, & ſe hâta de ſortir de cette cave, impatiente de rencontrer quelque fontaine, dans laquelle elle pût apprendre l'état où cette vapeur l'avoit miſe. » Quand elle fut dans la tour, & » qu'elle ſe préſenta à la porte, les » épines qui la bouchoient & qui s'é- » toient d'elles-mêmes détournées pour » laiſſer paſſer Pſiché la premiere fois, » ne la connoiſſant plus l'arrêterent : la » tour fut contrainte de lui demander » ſon nom. Notre infortunée le lui dit » en ſoupirant. Quoi c'eſt vous, Pſiché? » Qui vous a teint le viſage de cette » ſorte ? Allez vîte vous laver, & gar- » dez vous bien de vous préſenter en » cet état à votre mari ».

On ne trouvera dans mon Poëme aucune de ces particularités minutieuſes & enfantines. La Fontaine a pu les employer ſans ſcrupule, ainſi que beaucoup d'autres d'un genre différent, parcequ'*après pluſieurs expériences, il lui avoit ſemblé que le goût de ſon ſiécle ſe portoit au galant & à la plaiſanterie :* il n'en eſt pas ainſi du nôtre. On veut

plus de ſérieux dans les écrits, même dans ceux qui en ſont le moins ſuſceptibles. L'eſprit philoſophique ne s'accommode pas du merveilleux de la Féerie. Un Auteur ne ſeroit pas bien venu aujourd'hui à dire pour s'excuſer d'y avoir eu recours :

Si peau d'âne m'étoit conté
J'y prendrois un plaiſir extrême.

Il a donc fallu, dans le plan de la Fontaine, qu'il badinât depuis le commencement de ſon Roman juſqu'à la fin; il lui a fallu chercher pour l'égayer, *du galant & de la plaiſanterie :* » quand il ne l'auroit pas fallu, ajoute-» t-il, mon inclination m'y portoit, » & peut-être y ſuis-je tombé en beau-» coup d'endroits contre la raiſon & la » bienſéance ». C'eſt ce que je n'entreprendrai pas d'examiner. Je vais ſeulement, pour terminer cette Préface, & achever de me juſtifier d'avoir pris un ton tout différent du ſien, rapporter encore quelques traits dont j'ai cru également devoir m'écarter.

Pour rapprocher l'Amour de Pſiché,

il ſuppoſe que ce Dieu, qui commençoit à être guéri de ſa colere auſſi bien que de ſa bleſſure, quittoit le lit dès que le ſoleil étoit levé, afin d'éviter les viſites de ſa mere, & s'alloit promener dans les bois où la belle Ethiopienne avoit choiſi ſa retraite. Là ils ſe rencontrent, ils ſe font des excuſes réciproques, ils ſe reconcilient : l'Amour jure par le Styx d'épouſer Pſiché ; mais il veut que Jupiter lui rende tous ſes lys, *ſans qu'il y en ait un ſeul de perdu.* Vénus, par un caprice de femme, y conſent. Elle ne s'oppoſe pas même à ce qu'*un brevet de Déeſſe* lui ſoit donné, ſi on peut y engager Jupiter. L'Amour ne perd pas un inſtant ; il va trouver le Maître des Dieux ; il en obtient facilement le premier point. Mais à l'égard du ſecond, Jupiter lui repréſente que le nombre des Déeſſes eſt déjà aſſez grand à ſa Cour ; que *c'eſt une néceſſité qu'il y ait du bruit où il y a tant de femmes ;* que la beauté de Pſiché excitera des jalouſies, des querelles ; qu'il lui faudra des temples, & que cette augmentation de culte diminuera

la portion des autres Dieux : » *déjà* ; » ajoute-t-il, nous nous morfondons » ſur nos autels, tant ils ſont froids » & mal encenſés ». A cela l'Amour répond entre autres choſes, que *jamais la compagnie n'eſt bonne s'il n'y a des femmes aimables.* » Cybele, continue-» t-il, eſt vieille ; Junon de mauvaiſe » humeur ; Cérès ſent ſa Divinité de » province, & n'a nullement l'air de » la Cour ; Minerve eſt toujours ar-» mée ; Diane nous rompt la tête avec » ſa trompe : on pourroit faire quel-» que choſe d'aſſez bon de ces deux » dernieres ; mais elles ſont ſi farou-» ches qu'on ne leur oſeroit dire un » mot de galanterie. Pomone eſt en-» nemie de l'oiſiveté, & a toujours » les mains rudes : Flore eſt agréable, » je le confeſſe ; mais ſon ſoin l'atta-» che plus à la terre qu'à ces demeures : » l'Aurore ſe leve de trop grand ma-» tin ; on ne ſait ce qu'elle devient » tout le reſte de la journée. Il n'y a » que ma mere qui nous réjouiſſe ; en-» core a-t-elle toujours quelque affaire » qui la détourne, & demeure une

» partie de l'année à Paphos, Cythere » ou Amathonte. Comme Pſiché n'a » aucun domaine, elle ne bougera de » l'Olympe, &c. » J'ai tâché de conſerver ce qu'il y a de riant & de philoſophique dans ces deux diſcours; mais je me ſuis ſervi pour cela d'un tour moins familier. Je ſouhaite qu'il plaiſe au Lecteur, ainſi que tous ceux auxquels j'ai eu recours, pour remplacer autant qu'il m'a été poſſible, par des beautés d'un autre genre, celles qui dans mon original m'ont paru, généralement parlant, plus convenables au ton qu'il a pris qu'à celui que j'ai cru moi-même devoir prendre.

Il n'en eſt pas d'un Poëme comme d'un Roman; voilà ce que je prie de ne point perdre de vue en me liſant. Je dis un Roman, parceque l'ouvrage de la Fontaine, à le bien prendre, n'eſt pas autre choſe. Il eſt vrai que cet inimitable Conteur ne le regardoit pas tout à fait comme tel. Mais quel caractère donc avoit-il prétendu lui donner? il ne s'en explique pas aſſez clairement, pour qu'on puiſſe dé-

cider d'après lui la queſtion. Voici ſes termes. » Je ne ſavois quel caractère » choiſir : celui de l'Hiſtoire eſt trop » ſimple, celui du Roman n'eſt pas » aſſez orné, & celui du Poëme l'eſt » plus qu'il ne faut. Mes perſonnages » me demandoient quelque choſe de » galant : leurs aventures étant pleines » de merveilleux en beaucoup d'en- » droits, me demandoient quelque » choſe d'héroïque & de relevé. D'em- » ployer l'un en un endroit, & l'autre » en un autre, il n'eſt pas permis : » l'uniformité de ſtyle eſt la régle la » plus étroite que nous ayons. J'avois » donc beſoin d'un caractère nouveau, » & qui fût mêlé de tous ceux-là : il » me le falloit réduire dans un juſte » tempérament. J'ai cherché ce tem- » pérament avec un grand ſoin. Que » je l'aie ou non rencontré, c'eſt ce » que le Public m'apprendra ».

J'en puis dire à peu près autant, avec cette différence que je n'ai pas cru le caractère du Poëme *plus orné qu'il ne faut*, pour traiter un des plus agréables ſujets de la Fable. Mais de quelle

eſpece de Poëme la Fontaine vouloit-il parler ? Il y en a de bien des genres ; celui du Lutrin, celui de Vert vert, & quelques autres ont chacun un caractère différent. Par les raiſons que la Fontaine allégue, aucun de ces caractères ne me convenoit ; il a donc fallu, comme lui, en chercher un nouveau. On a vu plus haut qu'il appelle ſon ouvrage *une Fable contée en proſe*. Hé bien ! mon Poëme ſera, ſi l'on veut, une Fable contée en vers ; mais une Fable qui, par la longueur dont elle eſt, par l'uniformité du rythme qui y regne, par le degré d'élévation que j'ai tâché d'y ménager, ne reſſemble à aucune autre Fable. Je n'avois, pour en régler les traits, pour en arrêter les couleurs, aucun modele, aucun prototype dans notre langue ; il m'a fallu, ſi je puis m'exprimer ainſi, en créer le ton, l'air, le caractère.

Si le Lecteur veut bien ne pas perdre de vue les conſidérations précédentes, il conviendra que cet Ouvrage a dû me couter beaucoup de travail ; il excuſera les endroits foibles qui pourront s'y trouver.

Heureux ſi je n'ai pas perdu tout à fait les ſoins que je me ſuis donnés pour plaire au Public. Heureux s'ils peuvent du moins ſervir à lui prouver l'envie que j'ai de reconnoître dignement la faveur ſignalée dont il a honoré mes Fables, après avoir dédaigné preſque toutes celles qui ont paru depuis la Fontaine.

PSICHÉ,

POËME

EN HUIT CHANTS.

CHANT PREMIER.

L'ENFANT cruel (1) qui tourmente nos ames,
N'eſt pas exempt des maux qu'il fait ſouffrir.
Même on a vu ſes redoutables flâmmes,
Ses traits puiſſans aider à le punir.
Il eſt aveugle, & peut avec ſes armes,
Lorſqu'il médite un dangereux deſſein,
En ſe bleſſant venger le genre humain.
Pſiché lui plût, Pſiché de qui les charmes
Furent pour elle une ſource de larmes.
Ainſi ſouvent le Ciel fait à nos cœurs
Payer bien cher les dons de la Nature.

De cette Belle écoutez l'aventure :
Je vais chanter ſa gloire & ſes malheurs.

Il fut un Roi parmi ceux de la Gréce,
Qui de l'Hymen éprouvoit les douceurs :
L'Hymen, pour lui prodigue de faveurs,
Avoit trois fois couronné ſa tendreſſe ;
Ce Roi comptoit trois Graces dans ſa Cour,
A l'âge où luit l'aurore de l'Amour,
A tous les cœurs elles donnoient des chaînes.
Sur le bruit ſeul de leur rare beauté,
Peuples voiſins les vouloient tous pour Reines :
Leur cœur étoit par vingt Rois diſputé.
Rien ſous les Cieux n'égaloit ces mortelles :
Mais ſi Pâris eût été Juge entre elles,
A la plus jeune il eut donné le prix.
Figurez-vous les roſes & les lys
De plaire aux yeux ſe diſputant la gloire ;
Figurez-vous le corail & l'ivoire
Brillant enſemble à vos yeux éblouis :
Ce n'eſt encor qu'une image infidelle
Du jeune objet qu'eut préféré Pâris.
Pſiché, (c'étoit le nom de cette Belle,)
A Vénus même enlevoit tous les cœurs.
Vénus voyoit tous ſes adorateurs
Se proſterner aux pieds de cette idole.
Femme & Déeſſe, il faut qu'à ſes fureurs

Sa jalouſie au même inſtant l'immole.

Vénus prenant l'Amour ſur ſes genoux :
(1) Mon fils, dit-elle en le baignant de larmes,
Contre Pſiché ſeconde mon courroux.
Vois ſes appas, & conçois mes allarmes :
Vois ſi mon cœur en doit être jaloux !
Cette Pſiché, rivale de ta mere,
Fera bientôt deſerter nos autels.
Bientôt, mon fils, tu verras les mortels
L'honorer ſeule à Paphos, à Cythere.
Tu la verras, fiere de ſes attraits,
Sans atteſter ton pouvoir redoutable,
Sans implorer le ſecours de tes traits,
De ces mortels domptant le plus aimable,
S'unir à lui par des liens heureux.
Il en naîtra quelque enfant dangereux . . . .
O mon cher fils, épargne-moi le reſte :
Je vois ce fruit d'une union funeſte,
Jeune inſolent, à toi-même fatal,
Lancer tes traits & marcher ton égal.
Préviens ta honte, & ſers ma jalouſie.
De ma rivale empoiſonne la vie :
Qu'un étranger, le rebut des humains,
A la perfide engage ſes deſtins ;
Qu'après l'hymen il nous la ſacrifie ;
Qu'il la conduiſe en des deſerts affreux ;

Qu'elle y périſſe, & nous venge tous deux.

L'Amour malin promit tout à ſa mere.
Déjà plus fiere elle applaudit aux maux
Qui vont dans peu ſignaler ſa colere.
Neptune (3) ordonne aux habitans des eaux
De la conduire en triomphe à Cythere.
Un char brillant, porté par des Tritons,
Sortit des flots & reçut la Déeſſe.
Sa conque en main, frappant l'air de ſes ſons,
Glaucus au loin répandoit l'allégreſſe.
Des Ris, des Jeux les folâtres eſſains
Se balançoient ſur les plaines humides.
Autour du char danſoient les Néréides:
Cent raretés que déployoient leurs mains,
Tréſors de l'onde, ornemens des rivages,
A la Déeſſe en tribut ſont offerts.
Telle on la vit, ſortant du ſein des mers,
Dès ſa naiſſance enlever mille hommages.
Les vents fougueux, ſuſpendus dans les airs,
N'oſoient troubler les concerts des Sirènes.
Zéphire ſeul éveilloit les Echos:
Du Dieu léger les humides haleines
Rafraîchiſſoient la Reine de Paphos:
Près de Vénus Zéphire oublioit Flore.
Tout, juſqu'aux eaux, paroiſſoit enchanté:
Un flot mouroit, un autre alloit éclore,

our expirer aux pieds de la Beauté.

s nuits deux fois la Courriere inégale
ns le ſilence ayant rempli ſon cours,
nus apprend que ſa jeune rivale
yoit ſans fruit s'écouler ſes beaux jours;
que, tandis qu'un hymen favorable
ouronné les deſirs de ſes ſœurs,
hé plus jeune, & cent fois plus aimable,
it perdu l'art d'enchaîner les cœurs.
tel malheur ſembloit inconcevable.
que ce fût vengeance de l'Amour;
que des vœux offerts à cette Belle,
Ciel jaloux s'offenſât à ſon tour,
mille amans qu'elle eut juſqu'à ce jour,
un, dit-on, n'étoit reſté fidele.
l'admiroit, on l'eſtimoit encor;
is plus d'amour. Quand ce ſentiment ceſſe,
ne beauté, tu n'es plus un tréſor.
changement, dont s'étonnoit la Gréce,
quelque effroi rempliſſoit les eſprits.
nus alors déclare que ſon fils
ontre Pſiché s'eſt armé par ſon ordre;
ue la perfide ayant mis le déſordre
ans tous les lieux ſoumis à ſon pouvoir,
e la fléchir doit perdre tout eſpoir;
Que ſes parens, pour expier ſon crime,

Voudroient en vain ſe ſacrifier tous ;
Que Pſiché ſeule en s'offrant pour victime,
En périſſant, peut calmer ſon courroux.

A ce récit Pſiché fut conſternée :
Dieu des amans, de quoi vous plaignez-vous,
S'écria-t-elle ? Et quelle deſtinée,
Par un injuſte & déplorable choix,
Lorſque mes ſœurs ont épouſé des Rois,
M'arrache ſeule au joug de l'Hymenée ?
Cette beauté que les Dieux m'ont donnée,
N'eſt plus pour moi qu'un préſent odieux.
Ah ! cachons-nous, fuyons, fuyons des lieux
Où mes amans m'ont tous abandonnée,
Où tout réſiſte au pouvoir de mes yeux.

Tandis qu'en proie à ſa douleur extrême,
De mille ennuis ſon cœur eſt tourmenté ;
Par ſes parens l'Oracle conſulté,
Dicta des Dieux la volonté ſuprême :
« Il eſt un Monſtre (4), ennemi des mortels,
« Qui ſe repaît de ſanglots & de larmes,
« Qui, pour trahir, pour ſemer les allarmes,
« Sut inventer mille moyens cruels :
« Le feu, le fer, le poiſon ſont ſes armes.
« Dans l'univers on lui voit tout oſer.
« Sur un rocher que l'horreur environne,
« Ce Monſtre attend Pſiché pour l'épouſer.

» A ſes deſirs il faut qu'on l'abandonne,
» Les cris, les pleurs, l'appareil du trépas,
» Au pied du roc doivent ſuivre ſes pas :
» Ainſi des Dieux la volonté l'ordonne.

O déſeſpoir ! ô douloureux momens !
D'un Monſtre affreux Pſiché ſeroit la proie !
Pſiché ſi belle, à peine en ſon printems !
Non, non, le Ciel ne peut voir avec joie
Sacrifier tant d'innocens appas.
Il parle en vain ; nous n'obéirons pas.
Si cet arrêt n'offenſoit ſa juſtice,
En le dictant, il eut déſigné mieux
Le lieu marqué pour un tel ſacrifice.
Où le trouver ce rocher odieux,
Qu'avec horreur l'aſtre du jour éclaire ?
En quels climats abandonnés des Dieux,
Faut-il chercher le Monſtre ſanguinaire ?
N'en doutons point ; le Ciel nous l'a caché
Pour nous forcer de trahir ſa colere.
Ainſi, dit-on, les parens de Pſiché
Aux loix du Sort cherchoient à la ſouſtraire.
Pſiché plaignoit d'inutiles bontés :
Ceſſez, ceſſez de défendre ma vie
Contre les Dieux juſtement irrités,
Leur diſoit-elle ; & craignez l'ennemie
Qui me punit d'avoir quelque beauté.

Rivale, hélas ! d'une Divinité,
Sans murmurer, j'expierai cette offenſe.
Je vous plains ſeuls, les Dieux m'en ſont témoins,
Je ne regrette aujourd'hui que les ſoins
Qu'à votre amour a couté mon enfance,
Toujours préſente, & toujours dans les pleurs,
J'euſſe troublé votre heureuſe vieilleſſe :
Oubliez-moi ; prodiguez à mes ſœurs
Ces doux tranſports, ces fruits de la tendreſſe,
Qui pouvoient ſeuls adoucir mes malheurs.

Son pere, atteint d'une douleur mortelle,
Le cœur ſerré, les yeux fixés ſur elle,
Pour lui parler faiſoit de vains efforts.
Mais peignez-vous les violens tranſports,
Les cris affreux d'une mere éperdue ;
Tantôt ſerrant ſa fille ſur ſon ſein ;
Tantôt tremblante & détournant la vue,
En maudiſſant la rigueur du Deſtin :
Viens, viens, Vénus, Divinité barbare,
Viens, ſi tu peux, l'arracher de mes bras.
Chere Pſiché ; non, tu ne mourras pas !
Non, ou du moins avant qu'on nous ſépare,
Il me faudra livrer bien des combats.

Et cependant un Pontife implacable
Leur répétoit la réponſe des Dieux :

Quel faux eſpoir vient aveugler vos yeux,
Leur diſoit-il ! l'ordre eſt irrévocable :
Le Monſtre attend. Partez : pourquoi tâcher
D'interpréter en un ſens favorable
Ce que les Dieux ont voulu vous cacher ?
Un char ſans Guide, où ſera la coupable,
La conduira juſqu'au fatal rocher :
Obéiſſez ; les Dieux feront le reſte.

On ſouſcrivit à cette arrêt funeſte.
Pour le départ un char d'ébene eſt prêt :
Là de Vénus la rivale paroît,
Une urne en main, & de deuil entourée.
Ses yeux, ſes traits en étoient plus touchans.
A côté d'elle eſt ſa mere éplorée,
Rempliſſant l'air de ſes gémiſſemens.
Son pere ſuit, les yeux noyés de larmes.
De ſombres voix, de lugubres flambeaux
Portent au loin l'horreur & les allarmes.
Un Dieu caché conduiſoit les chevaux ;
Le peuple en foule accourt à ce ſpectacle,
Et de Pſiché plaint les malheureux jours.

Déja Phébus avoit triplé ſon cours ;
On commençoit à douter de l'Oracle :
Quand tour à coup par un charme ſecret,
Au pied du mont les courſiers s'arrêterent.

Soudain les cris, les pleurs recommencerent:
L'ordre des Dieux déjà s'accomplissoit.
Psiché descend du char avec sa mere.
La troupe monte, & passe une forêt
Qui les conduit en un lieu solitaire,
Repaire affreux de monstres, de dragons,
Où la Nature est sauvage, impuissante,
Où le Soleil jette en vain ses rayons.
De quelques rocs la cime menaçante
Prête à crouler, fait fuir les plus hardis.
Ici l'on voit des cavernes profondes,
Et dans leur sein des torrens engloutis.
Là, des dragons les haleines immondes
Ont séché l'herbe, ont empesté les airs.
Hélas! Psiché dans ces affreux deserts
Devoit rester sans suite, sans compagne.
Sur le sommet de l'horrible montagne,
S'éleve au ciel un énorme rocher,
Qu'en son circuit défend un précipice.
Aucuns mortels n'en pouvoient approcher.
C'étoit le lieu marqué pour son supplice.
Sa mere alors (5) ne se possédant plus,
Reproche aux Dieux leur cruauté barbare,
Entre en fureur contre eux, contre Vénus;
Court à Psiché, l'embrasse, s'en sépare,
Ferme les yeux, sent trembler ses genoux,
Pâlit, & tombe aux pieds de son époux.

Tous

Tous deux ſans voix, & reſpirant à peine,
Sont arrachés de ces funeſtes lieux.
Las d'éclairer ce ſpectacle odieux,
L'aſtre du jour fuit vers l'humide plaine,
S'y précipite, & paſſant ſous les eaux,
Porte ſes feux en des climats nouveaux.
Que deviendra Pſiché dans ſon abſence!
L'horreur s'accroît en ces ſombres deſerts.
La nuit arrive; & déja le ſilence
A répandu l'effroi dans l'univers.

Fin du premier Chant.

NOTES DU PREMIER CHANT.

(1) L'enfant cruel qui tourmente nos ames.

Pour n'être point soupçonné de vouloir m'approprier ce qu'il peut y avoir d'agréable dans le Roman de la Fontaine, j'en rapporterai dans mes Notes les principaux traits, quand l'occasion s'en présentera, sur-tout ceux qu'il a mis en vers. Il fait débuter Poliphile par ceux-ci ;

» Le Dieu qu'on nomme Amour, n'est pas exempt d'aimer.
» A son flambeau quelquefois il se brûle ;
» Et si ses traits ont eu la force d'entamer
» Les cœurs de Pluton & d'Hercule,
» Il n'est pas inconvénient
» Qu'étant aveugle, étourdi, téméraire,
» Il se blesse en les maniant.
» Je n'y vois rien qui ne se puisse faire :
» Témoin Psiché, dont je vous veux conter
» La gloire & les malheurs chantés par Apulée.
» Cela vaut bien la peine d'écouter ;
» L'aventure en est signalée.

(2) Mon fils, dit-elle, en le baignant de larmes.

La Fontaine a aussi rimé ce discours de Vénus à l'Amour.

» Mon fils, dit-elle en lui baisant les yeux,
» La fille d'un mortel en veut à ma puissance,
» Elle a juré de me chasser des lieux
» Où l'on me rend obéissance,

» Et qui ſait ſi ſon inſolence
» N'ira pas juſqu'au point de me vouloir ôter
» Le rang que dans les cieux je penſe mériter ?

» Paphos n'eſt plus pour moi qu'un ſéjour importun ;
» Des Graces & des Ris la troupe m'abandonne ;
» Tous les Amours, ſans en excepter un,
» S'en vont ſervir cette perſonne.
» Si Pſiché veut notre couronne,
» Il faut la lui donner ; elle ſeule auſſi bien
» Fait en Gréce à préſent votre office & le mien.

» L'un de ces jours je lui vois pour époux,
» Le plus beau, le mieux fait de tout l'humain lignage,
» Sans le tenir de vos traits ni de vous,
» Sans vous en rendre aucun hommage.
» Il naîtra de leur mariage
» Un autre Cupidon qui, d'un de ſes regards,
» Fera plus mille fois que vous avec vos dards.

» Prenez-y garde ; il vous y faut ſonger.
» Rendez-la malheureuſe ; & que cette cadette,
» Malgré les ſiens, épouſe un étranger,
» Qui ne ſache où trouver retraite,
» Qui ſoit laid & qui la maltraite,
» La faſſe conſumer en regrets ſuperflus,
» Tant que ni vous ni moi nous ne la craignions plus.

(3) Neptune ordonne aux habitans des eaux.

» La Cour de Neptune l'accompagna, dit la Fon-
» taine. Ceci eſt proprement matiere de poéſie : il ne

» ſieroit guères bien à la proſe de décrire une caval-
» cade de Dieux marins : d'ailleurs je ne penſe pas
» qu'on pût exprimer avec le langage ordinaire, ce
» ce que la Déeſſe parut alors.

» C'eſt pourquoi nous dirons en langage rimé,
» Que l'Empire flottant en demeura charmé.
» Cent Tritons la ſuivant juſqu'au port de Cythère,
» Par leurs divers emplois s'efforcent de lui plaire :
» L'un nâge à l'entour d'elle, & l'autre au fond des eaux
» Lui cherche du corail & des tréſors nouveaux.
» L'un lui tient un miroir fait de cryſtal de roche :
» Aux rayons du Soleil l'autre en défend l'approche.
» Palémon qui la guide, évite les rochers :
» Glauque de ſon cornet fait retentir les mers.
» Thétis lui fait ouïr un concert de Sirènes.
» Tous les vents attentifs retiennent leurs haleines :
» Le ſeul Zéphire eſt libre, & d'un ſouffle amoureux,
» Il carreſſe Vénus, ſe joue à ſes cheveux ;
» Contre ſes vêtemens par fois il ſe courrouce.
» L'onde, pour la toucher, à grands flots s'entrepouſſe ;
» Et d'une égale ardeur chaque flot à ſon tour
» S'en vient baiſer les pieds de la mere d'amour.

(4) Il eſt un Monſtre ennemi des mortels.

La Fontaine rapporte ainſi cet Oracle : il avoue dans ſa Préface, qu'il lui a été impoſſible de le rendre ambigu & court, *qui ſont les deux qualités que les réponſes des Dieux doivent avoir.*

» L'époux que les Deſtins gardent à votre fille,
» Eſt un Monſtre cruel qui déchire les cœurs,

» Qui trouble maint Etat, détruit mainte famille,
» Se nourrit de ſoupirs, ſe baigne dans les pleurs.

» A l'univers entier il déclare la guerre,
» Coûrant de bout en bout, un flambeau dans la main:
» On le craint dans les cieux, on le craint ſur la terre;
» Le Styx n'a pu borner ſon pouvoir ſouverain.

» C'eſt un empoiſonneur, c'eſt un incendiaire,
» Un tyran qui de fers charge jeunes & vieux.
» Qu'on lui livre Pſiché; qu'elle tâche à lui plaire,
» Tel eſt l'arrêt du Sort, de l'Amour & des Dieux.

» Menez-la ſur un roc au haut d'une montagne,
» En des lieux où l'attend le Monſtre, ſon époux;
» Qu'une pompe funebre en ces lieux l'accompagne;
» Car elle doit mourir pour ſes ſœurs & pour vous.

Sur ce que cet Oracle eſt trop clair, non-ſeulement dans ſon ouvrage, mais même dans celui d'Apulée, la Fontaine allégue diverſes raiſons auxquelles je renvoie le Lecteur. Quelque ſpécieuſes qu'elles ſoient, elles n'ont pu m'empêcher d'éviter le défaut dont il s'accuſe d'abord, & qu'il eſſaie enſuite de juſtifier.

(5) Sa mere alors ne ſe poſſédant plus.

» De repréſenter à quel point l'affliction ſe trouva
» montée, c'eſt ce qui ſurpaſſe mes forces, s'écrie ici
» la Fontaine.

» L'éloquence elle-même impuiſſante à le dire,
» Confeſſe que ceci n'eſt point de ſon empire:

» C'eſt au ſilence ſeul d'exprimer les adieux
» Des parens de la Belle au partir de ces lieux.
» Je ne décrirai point ni leur douleur amere,
» Ni les pleurs de Pſiché, ni les cris de ſa mere,
» Qui du fond des rochers renvoyés dans les airs,
» Firent de bout en bout retentir ces deſerts.
» Elle plaint de ſon ſang la cruelle aventure,
» Implore le Soleil, les Aſtres, la Nature;
» Croit fléchir par ſes cris les Auteurs du Deſtin:
» Il lui faut arracher ſa fille de ſon ſein.
» Après mille ſanglots enfin l'on les ſépare.
» Le Soleil las de voir ce ſpectacle barbare,
» Précipite ſa courſe, & paſſant ſous les eaux,
» Va porter ſa clarté chez des peuples nouveaux:
» L'horreur de ces deſerts s'accroît par ſon abſence:
» La Nuit vient ſur un char conduit par le Silence;
» Il amene avec lui la crainte en l'univers.

J'ai profité autant que j'ai pu de ces dernieres idées, mais je n'ai pu profiter que de celles-là.

CHANT SECOND.

Psiché, livrée aux plus mortelles craintes,
A chaque inſtant s'attendoit à périr.
Pſiché n'oſoit faire éclater ſes plaintes;
L'ombre, le vent, tout la faiſoit frémir:
La peur, hélas! avoit tari ſes larmes.
Mais qui pourroit exprimer ſes allarmes,
Ses cris perçans, quand un bras inconnu
Vint l'enlever au milieu des ténebres!
Mille démons, mille images funebres
S'offrent en foule à ſon cœur éperdu.

Belle Pſiché, lui dit une voix tendre,
Je ſers l'époux qui vous eſt deſtiné.
A ſes deſirs hâtez-vous de vous rendre;
Venez trouver cet époux fortuné,
Brûlant d'ardeur, impatient d'attendre.
C'étoit d'un Dieu le langage flatteur;
C'étoit la voix de l'amoureux Zéphire.
Pſiché l'entend, ſe raſſure, & ſoupire:
Un doux eſpoir a paſſé dans ſon cœur.

De ſon époux le miniſtre fidele
Au haut du roc la tranſporte à l'inſtant.
Lorſqu'à travers le ſubtil élément

Il eut guidé quelque tems cette Belle,
Pſiché ſe trouve en un palais brillant.
Loin les travaux de la race mortelle !
La main d'un Dieu décora ce ſéjour.
Tels que les feux de la voûte azurée,
Mille flambeaux y remplaçoient le jour.
De vingt Beautés une Nymphe entourée,
Rendant hommage à ſes jeunes attraits,
Reçut Pſiché dans ce riche palais.
On lui cacha l'auteur de ces merveilles ;
On lui parla d'un ton myſtérieux :
Et cependant, en parcourant ces lieux,
Tout enchantoit ſes yeux & ſes oreilles.
Le marbre & l'or y brilloient à la fois.
Mille inſtrumens, mille inviſibles voix
Chantoient Pſiché, ſes graces, ſa jeuneſſe.
Dans un ſallon de glaces entouré
Pour cette Belle un bain eſt préparé.
A l'y ſervir chaque Nymphe s'empreſſe.
Pſiché timide éprouve en ce moment
De la pudeur les premieres allarmes :
Pſiché d'abord réſiſte, & puis ſe rend,
Et puis leur laiſſe admirer tous ſes charmes.
Fiere Vénus, viens voir ſortir du bain,
Viens voir parer ta charmante rivale !
D'or & de ſoie une divine main
Avoit brodé ſa robe nuptiale.

Ses cheveux blonds deſcendoient ſur ſon
Rangés ſans art, bouclés par la nature.
Les diamans, les perles, les rubis
Etoient mêlés aux fleurs de ſa coëffure.
Pſiché ſentoit, ſous ces riches habits,
Des mouvemens qui la rendoient plus be
A chaque pas ſa ſurpriſe eſt nouvelle.
On la conduit en un ſallon voiſin :
Là, Pſiché trouve une table ſervie,
Où l'or étoit caché ſous l'ambroiſie,
Où de nectar le cryſtal étoit plein.
Pſiché, dit-on, mangea peu ; quand ſou
Une voix douce, agréable & légere
Vint l'égayer au milieu du repas,
Chanta l'Amour, célébra ſes appas.
Cet air ſur-tout (1) à Pſiché parut plaire,
Quoiqu'il accrût ſon timide embarras :

» Du Dieu charmant à qui tout ſacrifie
» Dans vos beaux jours éprouvez les douc
» C'eſt au printems qu'on voit naître les fle
» Et les plaiſirs ſont les fleurs de la vie.
» Jeune Pſiché, formez de tendres vœux ;
» Aimez, aimez : l'Amour ſeul rend heu

» Sur votre cœur cédez-lui la victoire.
» Les plus beaux lieux languiſſent ſans l'An

» Jupiter même, au céleſte ſéjour,
» S'il n'aimoit pas, s'ennuieroit de ſa gloire.
» Belle Pſiché, formez de tendres vœux :
» Aimez, aimez : l'Amour ſeul rend heureux.

Déjà Morphée avoit ſur la Nature
Preſſé le ſuc des pavots enchanteurs,
Pour ſe livrer à ſa douce impoſture,
Et de la veille oublier les malheurs ;
Pour ſavourer d'autres plaiſirs encore,
Dans un réduit que le Soleil ignore,
Pſiché fut miſe en un ſuperbe lit.
Au même inſtant, cette Beauté ſentit
Je ne ſai quoi d'inquiet & de tendre ;
Elle éprouva certaine émotion,
Certains deſirs que je ne ſaurois rendre ;
Au même inſtant, dans ſon opinion
Le Monſtre a pris la forme la plus belle.
Cet époux vient, & dans l'obſcurité,
Avec tranſport, ſe place à côté d'elle.
Pſiché d'abord le crut fort irrité,
Et repouſſa vivement ſa colere ;
Puis, je ne ſais par quel heureux myſtere ;
La Belle enfin ne lui réſiſtant plus,
Dans cet époux approuva la maniere
Dont ſe vengeoit & l'Amour & Vénus.

J'ai triomphé de vos premiers refus ;
Soyez encor ſenſible à ma priere,
Belle Pſiché : vous ne me verrez pas ;
Avant l'Aurore il faut que je vous laiſſe.
Je reviendrai tous les ſoirs dans vos bras ;
Vous jouïrez de toute ma tendreſſe :
Mais gardez-vous de jamais oublier
Qu'il ne faut point que Pſiché me connoiſſe ;
Votre bonheur en dépend tout entier.
Il dit, & part dès que le jour commence.
Pſiché s'étonne, & dans cette défenſe
Croit voir déjà l'Oracle s'accomplir :
Qui peut forcer mon époux à me fuir
Quand le Soleil vient peindre la Nature ?
Pourquoi craint-il de paroître à mes yeux ?
N'en doutons pas, c'eſt un Monſtre odieux !
Qu'oſai-je dire ? ah ! je lui fais injure.
Tout me le peint ſous un air raviſſant :
Sa voix eſt douce & n'a rien de ſauvage ;
Si de mes mains j'en crois le témoignage,
Il n'eſt mortel au monde ſi charmant.
Alors Pſiché rappelle à ſa mémoire
Mille autres dons, plus précieux, plus beaux ;
Puis cette Belle, oubliant tous ſes maux,
Ne ſonge plus qu'à l'éclat de ſa gloire :
Tout ſecondoit ſes vœux dans ce Palais.
Des Déités qu'effaçoient ſes attraits,

Pour l'y ſervir ſuivoient par-tout ſes traces ;
C'étoit Vénus qu'accompagnoient les Graces.
De ce ſéjour les plaiſirs enchanteurs,
De cette nuit les charmantes douceurs
Lui paroiſſoient l'ouvrage d'une Fée.
Pſiché rêvant à tant d'objets flatteurs,
Se laiſſe aller dans les bras de Morphée.
Un ſonge alors lui fait voir ſon époux,
Jeune, bien fait, beau comme l'Amour même,
Plein de deſirs, amant tendre & jaloux.
Soudain Pſiché, dans ſon ardeur extrême,
Pour l'embraſſer fait de tendres efforts.
Mais le ſommeil cédant à ſes tranſports,
Son bonheur fuit, les regrets ſuccéderent.

Déjà l'Aurore a fait place au Soleil.
Près de Pſiché les Nymphes arriverent :
Certain déſordre & ſon teint plus vermeil,
A ſon lever les ayant fait ſourire,
Elle rougit. Vingt habits précieux
Lui ſont offerts : la Belle les admire ;
Mais ſûre alors du pouvoir de ſes yeux
Que cette nuit vient d'embellir encore,
Sur le plus ſimple elle fixa ſon choix.
Heureuſe nuit, qui ſoumet à tes loix
Ces lieux charmans, ces lieux où l'on t'adore,
Belle Pſiché (2) ! Tu brûles du deſir

De contempler tout ce que la Nature
Et l'Art jaloux à l'envi vont t'offrir !
De ce Palais la noble Architecture
Ravit ſes ſens, enchante ſes regards.
Mille Beautés qu'anime la Sculpture,
Viennent frapper ſes yeux de toutes parts.
Tout ce qui fut, tout ce qui devoit être
En ce ſéjour étoit repréſenté.
Dans chaque objet avec art imité,
La main d'un Dieu ſe faiſoit reconnoître.
Sur le portique, en un baluſtre d'or,
Elle exprima dans deux buſtes d'albâtre
Les traits d'Héléne & ceux de Cléopâtre.
Plus haut, parmi d'autres Beautés encor,
Pſiché flattée admire ſa ſtatue.
Le marbre & l'or, la laine & les pinceaux
Offrent par-tout ſon image à ſa vue.
Ici, les Jeux dans de rians tableaux,
Sement des fleurs, folâtrent autour d'elle.
Là, les Amours couronnent cette Belle.
Un peu plus loin, le Zéphire amoureux,
Prenant Pſiché pour la roſe nouvelle,
Baiſe ſon ſein, carreſſe ſes cheveux.
Dans le tiſſu d'un magnifique ouvrage,
Qui d'une alcove embraſſe le contour,
Minerve ailleurs a brodé ſon image.
Pſiché ſur-tout (3) admire en ce ſéjour

Pour l'y ſervir ſuivoient par-tout ſes traces ;
C'étoit Vénus qu'accompagnoient les Graces.
De ce ſéjour les plaiſirs enchanteurs,
De cette nuit les charmantes douceurs
Lui paroiſſoient l'ouvrage d'une Fée.
Pſiché rêvant à tant d'objets flatteurs,
Se laiſſe aller dans les bras de *Morphée*.
Un ſonge alors lui fait voir ſon époux,
Jeune, bien fait, beau comme l'*Amour même*,
Plein de déſirs, amant tendre & jaloux.
Soudain Pſiché, dans ſon ardeur *extrême*,
Pour l'embraſſer fait de tendres efforts.
Mais le ſommeil cédant à ſes *tranſports*,
Son bonheur fuit, les regrets ſuccéderent.

Déjà l'Aurore a fait place au Soleil.
Près de Pſiché les Nymphes arriverent :
Certain déſordre & ſon teint plus vermeil,
A ſon lever les ayant fait ſourire,
Elle rougit. Vingt habits précieux
Lui ſont offerts : la Belle les admire ;
Mais ſûre alors du pouvoir de ſ[illegible]
Que cette nuit vient d'embel[illegible]
Sur le [illegible]
Heur[illegible]
Ce[illegible]
P[illegible]

De contempler tout ce que la Nature
Et l'Art jaloux à l'envi vont t'offrir !
De ce Palais la noble Architecture
Ravit ſes ſens, enchante ſes regards.
Mille Beautés qu'anime la Sculpture,
Viennent frapper ſes yeux de toutes parts.
Tout ce qui fut, tout ce qui devoit être
En ce ſéjour étoit repréſenté.
Dans chaque objet avec art imité,
La main d'un Dieu ſe faiſoit reconnoître.
Sur le portique, en un baluſtre d'or,
Elle exprima dans deux buſtes d'albâtre
Les traits d'Hélène & ceux de Cléopatre.
Plus haut, parmi d'autres Beautés encor,
Pſiché flattée admire ſa ſtatue.
Le marbre & l'or, la laine & les pinceaux
Offrent par-tout ſon image à ſa vue.
Ici, les Jeux dans de riants tableaux,
Semant des fleurs, folâtrent autour d'elle.
Là, les Amours couronnent cette Belle.
Un peu plus loin, le Zéphire amoureux,
Prenant Pſiché pour la roſe nouvelle,
Baiſe ſon ſein, carreſſe ſes cheveux.
[illegible]e tiſſu d'un magnifique ouvrage,
[illegible]ne alcove embraſſe le contour,
[illegible]ailleurs a brodé ſon image.
[illegible]) admire

Une ſuperbe & vaſte galerie,
Où l'on voyoit en l'honneur de l'Amour
Briller encor l'art de la broderie :
Là, Cupidon débrouillant le cahos,
Autour du feu faiſoit tourner la terre ;
Semoit les vents, domtoit l'orgueil des flots.
Ailleurs, aux pieds de l'enfant de Cythere
Le fils d'Alcmene oublioit ſes travaux.
Ici, Jupin lui remet ſon tonnerre,
Mars ſa cuiraſſe, Atropos ſes ciſeaux.
Mais à ſon tour à Cupidon lui-même
Une mortelle avoit donné des loix.
A ſes genoux, ſans fleches, ſans carquois,
Il l'aſſuroit de ſon ardeur extrême.
Cette Beauté dans un tendre embarras,
N'oſoit le voir, & détournant la tête,
Au ſpectateur déroboit ſes appas.
Sur ce tableau l'œil de Pſiché s'arrête :
Certain penchant qu'elle ne comprend pas,
Certain plaiſir ſans ceſſe l'y ramene.
La Belle enfin s'en ſépare avec peine.
D'autres objets bientôt charment ſes ſens.
Soutiens ma voix, Muſe (4) ; je vais décrire
Des lieux où regne un éternel printems.
Flore y fixa le volage Zéphire ;
Flore embellit ces lieux de ſes préſens.
Jardins charmans, où le ſort de la roſe

Eſt de briller ſans jamais ſe flétrir !
Où le gazon qu'une onde pure arroſe,
A chaque pas offre un trône au plaiſir !
A longs replis, dans des canaux preſſée,
L'onde rendue au centre d'un baſſin,
Eſt avec bruit juſqu'au Ciel élancée ;
L'air agité la chaſſe de ſon ſein,
Et la renvoie en perles, en roſée.
Par gros bouillons l'onde ailleurs diviſée,
Ecume & tombe à flots précipités :
L'Echo répond au bruit de ſes caſcades.
Des Dieux marins par le bronze imités,
Fleuves, Tritons, Sirênes & Naïades,
La font jaillir ici de tous côtés.
Là, par degrès l'eau s'étend, ſe déploie,
Et va ſe perdre en un brillant canal :
Un roc l'attend, qui, briſant ſon cryſtal,
Avec fracas auſſitôt la renvoie.

Pſiché jamais n'a rien vu de ſi beau.
L'art de ces lieux ſurpaſſoit la Nature.
Pſiché tantôt contemple la verdure,
Tantôt les fleurs, plaiſir toujours nouveau.
Mais ſur ſes traits, qu'anima le ciſeau,
Portant encore un regard plus avide,
La Belle, au fond d'un ſuperbe berceau,

Admire un groupe où l'on voyoit Armide
Qui lui cédoit le prix de la beauté.
Ainſi par-tout ce ſéjour enchanté
A ſes beaux yeux préſentoit ſon image :
De leur pouvoir glorieux témoignage ;
Plaiſir ſecret dont ſon cœur eſt flatté.
Qu'eût dit Vénus en voyant cette Belle,
De ce Palais jeune Divinité,
Braver ſa haîne, & l'emportant ſur elle,
De ſes appas jouïr en liberté !
Tant de bonheur doit un jour diſparoître.
Au fond d'un bois qui bornoit ces jardins,
Pſiché timide, & qui craignoit peût-être
D'y rencontrer des Faunes, des Sylvains,
(D'un jeune cœur ordinaires allarmes,)
N'avoit encore oſé porter ſes pas :
Vaine frayeur ; & qui ne dura pas.
D'un clair ruiſſeau qui répétoit ſes charmes,
La Belle un ſoir voulut ſuivre le cours :
Ses flots groſſis, après mille détours,
En un baſſin creuſé par la Nature
Dans une grotte où régnoient les Zéphirs,
Alloient ſe perdre avec un doux murmure.
Pſiché ſentit quelques ſecrets deſirs
De viſiter cet aſyle champêtre.
Mais s'égarant dans ſon obſcurité,

Des mouvemens dont ſon cœur n'eſt plus maître,
A chaque pas troublent cette Beauté.
Enfin perdant un reſte de clarté
Pſiché ſoudain vit le jour diſparoître.

Fin du ſecond Chant.

NOTES DU SECOND CHANT.

(1) Cet air ſur-tout à Pſiché parut plaire.

La Fontaine y a ſuivi la même meſure que moi : j'aurois pu me contenter de le copier ; mais je n'ai pas voulu que l'on eût ce reproche à me faire. Voici de quelle maniere il s'exprime dans ces deux couplets :

» Tout l'univers obéit à l'Amour ;
» Belle Pſiché, ſoumettez-lui votre ame.
» Les autres Dieux à ce Dieu ſont la cour,
» Et leur pouvoir eſt moins doux que ſa flamme.
» Des jeunes cœurs c'eſt le ſuprême bien :
» Aimez, aimez ; tout le reſte n'eſt rien.

» Sans cet Amour tant d'objets raviſſans,
» Lambris dorés, bois, jardins & fontaines,
» N'ont point d'appas qui ne ſoient languiſſans ;
» Et leurs plaiſirs ſont moins doux que ſes peines.
» Des jeunes cœurs, c'eſt le ſuprême bien :
» Aimez, aimez ; tout le reſte n'eſt rien.

(2) Belle Pſiché, tu brûles du deſir
De contempler tout ce que la Nature
Et l'art jaloux à l'envi vont t'offrir.

» L'avidité de ſes yeux la faiſoit courir de chambre » en chambre, & conſidérer à la hâte les merveilles » de ce Palais, où par un enchantement prophétique, » ce qui n'étoit pas encore, & ce qui ne devoit jamais » être ſe rencontroit.

» On fit ſes murs d'un marbre auſſi blanc que l'albâtre.
» Les dedans ſont ornés d'un porphyre luiſant.
» Ces Ordres, dont les Grecs nous ont fait un préſent,
» Le Dorique ſans fard, l'élégant Ionique,
» Et le Corinthien ſuperbe & magnifique,
» L'un ſur l'autre placés, élevent juſqu'aux Cieux
» Ce pompeux édifice, où tout charme les yeux.
» Pour ſervir d'ornement à ſes divers étages,
» L'Architecte y poſa les vivantes images
» De ces objets divins, Cléopatre, Phrinés,
» Par qui ſont les Héros en triomphe menés.
» Ces fameuſes Beautés dont la Gréce ſe vante,
» Celles que le Parnaſſe en ſes Fables nous chante,
» Ou de qui nos Romans ſont de ſi beaux portraits,
» A l'envi ſur le marbre étaloient leurs attraits.
» L'enchantereſſe Armide, héroïne du Taſſe,
» A côté d'Angélique avoit trouvé ſa place.
» On y voyoit ſur-tout Héléne au cœur léger,
» Qui cauſa tant de maux pour un Prince Berger.
» Pſiché, dans le milieu, voit auſſi ſa ſtatue,
» De ces Reines des cœurs pour Reine reconnue;
» La Belle à cet aſpect s'applaudit en ſecret,
» Et n'en peut détacher ſes beaux yeux qu'à regret.
» Mais on lui montre encor d'autres marques de gloire:
» Là, ſes traits ſont de marbre, ailleurs ils ſont d'yvoire.
» Les Diſciples d'Arachne, à l'envi des pinceaux,
» En ont auſſi formé de différens tableaux.
» Dans l'un, on voit les Ris divertir cette Belle;
» Dans l'autre, les Amours danſent à l'entour d'elle;
» Et ſur cette autre toile, Euphroſine & ſes ſœurs
» Ornent ſes blonds cheveux de guirlandes de fleurs.
» Enfin, ſoit aux couleurs, ou bien dans la ſculpture,
» Pſiché dans mille endroits rencontre ſa figure;

» Sans parler des miroirs & du cryſtal des eaux,
» Que ſes traits imprimés ſont paroître plus beaux.

(3) Pſiché ſur-tout admire en ce ſéjour
Une ſuperbe & vaſte galerie,
Où l'on voyoit en l'honneur de l'Amour
Briller encor l'art de la broderie.

» Je me contenterai de parler d'une tapiſſerie re-
» levée d'or, laquelle on fit remarquer principalement
» à Pſiché, non tant pour l'ouvrage, quoiqu'il fût
» rare, que pour le ſujet. La tenture étoit compoſée
» de ſix piéces.

» Dans la premiere on voyoit un cahos,
» Maſſe confuſe, & de qui l'aſſemblage
» Faiſoit lutter contre l'orgueil des flots
» Des tourbillons d'une flamme volage.

» Non loin de là, dans un même monceau,
» L'air gémiſſoit ſous le poids de la terre:
» Ainſi le feu, l'air, la terre, avec l'eau,
» Entretenoient une cruelle guerre.

» Que fait l'Amour? volant de bout en bout,
» Ce jeune enfant, ſans beaucoup de myſtere,
» En badinant vous débrouille le tout,
» Mille fois mieux qu'un Sage n'eût ſu faire.

» Dans la ſeconde un Cyclope amoureux
» Pour plaire aux yeux d'une Nymphe jolie,
» Se démêloit la barbe & les cheveux;
» Ce qu'il n'avoit encor fait de ſa vie.

» En ſe moquant la Nymphe s'enfuyoit :
» Amour l'atteint ; & l'on voyoit la Belle,
» Qui, dans un bois, le Cyclope prioit
» Qu'il l'excuſât d'avoir été rebelle.

La Fontaine décrit en proſe les autres piéces de cette riche tapiſſerie : j'ai reſſerré le plus qu'il m'a été poſſible cette deſcription, celle du palais, & celle des jardins, qui en général, m'ont paru longues & languiſſantes dans ſon Roman. Les morceaux où il emploie le langage de la Poéſie, ſont ſur-tout fort négligés : j'ai déjà oſé le dire ; peut-être m'accuſera-t-on d'en trop multiplier les preuves, ſi je continue de le citer. Mais comment me juſtifier autrement d'avoir ſi peu profité des tableaux de ce grand Peintre ?

(4) Soutiens ma voix, Muſe ; je vais décrire
Des lieux où regne un éternel printems.

» Quant aux jardins, voyez ceux de Falerine ; ils » vous pourront donner quelque idée des lieux que j'ai » à décrire.

» Aſſemblez, ſans aller ſi loin,
» Vaux, Liencourt & leurs Naïades ;
» Y joignant, en cas de beſoin,
» Ruel, avecque ſes caſcades.
» Cela fait, de tous les côtés,
» Placez en ces lieux enchantés
» Force jets affrontant la nue,
» Des canaux à perte de vue.
» Bordez-les d'orangers, de myrtes, de jaſmins,
» Qui ſoient auſſi géants que les nôtres ſont nains ;

» Entaſſez-en des pépinieres :
» Plantez-en des forêts entieres ;
» Des forêts où chante en tout tems
» Philomele, honneur des bocages,
» De qui le regne en nos ombrages
» Naît & meurt avec le printems ;
» Mêlez-y les ſons éclatans
» De tout ce que les bois ont d'agréables chantres.
» Chaſſez de ces forêts les ſiniſtres oiſeaux ;
» Que les fleurs bordent leurs ruiſſeaux ;
» Que l'Amour habite leurs antres.
» N'y laiſſez entrer toutefois
» Aucune hôteſſe de ces bois,
» Qu'avec un paiſible Zéphire,
» Et jamais avec un Satyre.
» Point de tels amans dans ces lieux ;
» Pſiché s'en tiendroit offenſée :
» Ne les offrez point à ſes yeux
» Et moins encore à ſa penſée.
» Qu'en ce canton délicieux
» Flore & Pomone, à qui mieux mieux,
» Faſſent montre de leurs richeſſes ;
» Et que ce couple de Déeſſes
» Y renouvelle ſes préſens
» Quatre fois au moins tous les ans.
» Que tout y naiſſe ſans culture ;
» Toujours fraîcheur, toujours verdure,
» Toujours l'haleine & les ſoupirs
» D'une brigade de Zéphirs ».

Je n'imagine pas qu'on puiſſe trouver aucune reſſemblance entre cette deſcription & la mienne.

CHANT TROISIEME.

L'OMBRE s'accroît; Pſiché reſte en ſuſpens.
Ses yeux à peine ont vu fuir la lumiere,
Que la terreur s'empare de ſes ſens.
Mais auſſitôt une voix familiere
Se fait entendre, & calme ſes eſprits :
Jeune Pſiché, votre époux eſt ſurpris
De ne devoir qu'à la beauté de l'onde
Le charme heureux qui guide ici vos pas.
Vous redoutez cette grotte profonde :
L'Amour ſans doute a pour vous peu d'appas ;
Les vrais amans cherchent la ſolitude.
Si vous aviez pour le plus tendre époux
Cet amour pur, ce ſentiment jaloux,
Vous vous feriez une douce habitude
De l'enchaîner ſans ceſſe auprès de vous.
Hé quoi, répond auſſitôt cette Belle,
Vous m'accablez de ſi triſtes refus !
Vous m'impoſez une loi ſi cruelle ! . . .
Comment aimer des charmes inconnus ?
Belle Pſiché, peignez-vous-en l'image,
Avouez-moi ma honte ou mon bonheur.
Que mon portrait, Pſiché, ſoit votre ouvrage ;
Il m'apprendra ce que ſent votre cœur.
Ah ! cher époux, je vous crois jeune, aimable,

Vif, & joignant à l'air le plus flatteur
Je ne ſais quoi qui vous rend redoutable,
Un minois fin, des yeux remplis d'ardeur :
Tel on nous peint le fils de la Déeſſe
Dont je devois éprouver la rigueur.
Ce ſouvenir vient m'affliger ſans ceſſe ;
Ce ſouvenir m'arrache à mon erreur.
Prenez pitié d'une amante éperdue !
Pourquoi, cruel, pourquoi tromper ma vue ?
Telle eſt, Pſiché, la volonté des Dieux.
Je ne ſaurois me montrer à vos yeux ;
Je ne ſaurois expliquer ce myſtere :
Contentez-vous de m'être toujours chere ;
Et renfermez ce deſir curieux.
Ah ! ceſſez donc d'exiger qu'on vous aime,
Répondit-elle avec vivacité.
Son cœur troublé condamne à l'inſtant même
Ce mot cruel par le dépit dicté.
Le tendre époux, que ce diſcours outrage,
Reſte long-tems ſans mouvement, ſans voix :
Mais un ſoupir enfin ſe fait paſſage ;
Mille ſanglots éclatent à la fois.
Vous haïſſez celui qui vous adore ;
Méritiez-vous un ſi parfait amant,
S'écria-t-il avec ſaiſiſſement !
Puis ſes ſanglots recommençant encore,
Il veut parler ; il pleure amerement.

Pſiché

Pſiché vingt fois ſe reproche ſon crime ;
Pour l'appaiſer Pſiché fait mille efforts :
Ah ! ſi d'un Monſtre elle étoit la victime,
Le vif éclat d'un dépit légitime
Produiroit-il chez lui ces doux tranſports !
Cette penſée accroît la violence
De ſon chagrin, de ſes juſtes remords:
Elle rompit à ſon tour le ſilence,
Et s'approchant de ſon fidele époux,
Par un baiſer déſarma ſon courroux ;
Pour voir ſes traits ne lui fit plus d'inſtance ;
Et quel qu'il fût, ſoit Dieu, Monſtre, ou Démon,
Lui proteſta la plus rare conſtance.
Foible ſerment ! Ce doute eſt un poiſon
Dont chaque jour l'atteinte dangereuſe
Rendra Pſiché déſormais malheureuſe.
Pourquoi le Sort voudroit-il à ſes yeux
Toujours cacher un époux auſſi tendre ?
Elle conçut l'eſpoir de le ſurprendre
En revenant ſouvent aux mêmes lieux :
Le Sort trompa ſes deſirs curieux.
Jamais l'époux ne ſe faiſoit entendre
Que quand la nuit avoit voilé les cieux.
Il s'approchoit alors de cette Belle ;
Il lui juroit une ardeur éternelle :
Mille baiſers ſignaloient ſes adieux.
Vaine tendreſſe : il eſt ignoré d'elle ;

Mille baiſers valent-ils un regard
Que lui ravit ſa défenſe cruelle ?
Un ſoir, aſſis près d'elle ſur un char
Enveloppé de ténébres épaiſſes,
Il lui faiſoit les plus tendres careſſes.
Le char rouloit ſur un ſable léger,
Près d'un ruiſſeau, dont l'aimable murmure
Eveilloit ſeul les Echos du verger.
Pſiché lui dit : L'éclat de la Nature,
Qu'a diſſipé la nuit la plus obſcure,
Avec le jour demain reparoîtra ;
A ſon lever demain Pſiché verra
Le Ciel briller d'une clarté plus pure :
Un autre eſpoir, grace à votre rigueur,
Eſt pour toujours interdit à ſon cœur.
Barbare époux, connoiſſez ma foibleſſe :
De tous les dons que votre main m'a faits,
Aucun, cruel, aucun ne m'intéreſſe,
Tant que mes yeux ignoreront vos traits.
Ils ſont charmans ſi j'en crois ma tendreſſe :
Ah ! reprenez vos jardins, vos palais,
Et paroiſſez : montrez-moi cette bouche
Dont un ſourire enchanteroit mes ſens.
Laiſſez-moi voir ces beaux yeux que je touche,
Où je lirois vos deſirs, vos ſermens ;
Ces yeux . . . . Hélas ! votre fidelle épouſe
Leur a livré tous ces fragiles biens,

Tous ces appas dont Vénus eſt jalouſe :
Pourquoi ſont-ils plus heureux que les miens ?

Oui, j'ai ſur vous, Pſiché, cet avantage ;
La nuit ne peut me cacher vos appas ;
Mais, croyez-moi, ne me l'enviez pas,
Reprit l'époux : il vous rendroit volage.
Quand on n'a plus de deſirs à former,
Quand on jouit d'un bonheur ſans mêlange,
Un jeune cœur ceſſe bientôt d'aimer.
Je crains, Pſiché, que le vôtre ne change
Si je vous fais connoître votre époux.
Ah ! laiſſez-lui le plaiſir rare, étrange,
Mais délicat, d'être embelli par vous ;
Il vous adore, il eſt jeune & jaloux ;
Vous vous formez la plus aimable image
Des traits cachés de ce tendre vainqueur ;
S'il ſe montroit, peut-être votre cœur
Y chercheroit vainement ſon ouvrage ;
Non que je ſois... L'époux n'acheva pas.
A ce diſcours cette Belle ſenſible,
Avec tranſport ſe jette dans ſes bras :
Non, cher époux, non il n'eſt pas poſſible
Que j'imagine un portrait trop flatteur.
Ne craignez point de tromper mon attente ;
Ne craignez point que votre jeune amante
Brûle jamais d'une inconſtante ardeur.

L'époux garda quelque tems le silence.
Jeune Psiché, redoutez ma présence,
Dit-il ensuite, en élevant la voix.
Que je sois Dieu, Monstre, ou Démon, n'importe
Je ne saurois agir suivant mon choix,
Et du Destin la puissance l'emporte.
Si, violant ses redoutables loix,
Je me rendois à votre ardeur extrême,
Sachez, hélas! que dès le moment même
Vous m'auriez vu pour la derniere fois;
Sachez qu'alors, cette Psiché que j'aime,
En butte aux traits du plus affreux courroux,
Redouteroit jusques à son époux.
Cette menace intimida la Belle;
Elle se tût afin de le calmer.
Mais qui pourroit cependant exprimer
L'impression qu'en secret fit sur elle
De son époux le refus obstiné?
Rien desormais ne charmera ses peines;
A mille ennuis son cœur est condamné:
Ses sœurs, hélas! ses sœurs ne sont que Reines,
Mais leur bonheur est plus pur que le sien.
Dans ce Palais, où regne la richesse,
On la revere, on la traite en Déesse:
Tant de trésors, tant d'honneurs ne sont rien:
Le seul aspect de ce que l'on adore
Pour un cœur tendre est le souverain bien.

Que dois-je, ô Ciel ! penſer d'un tel lien,
Bizarre époux, s'il faut que je t'ignore ?
Ainſi Pſiché rouloit dans ſon eſprit
Mille ſoucis, mille importunes craintes :
Mais ſoit amour, ſoit frayeur ou dépit,
Dans ce moment elle retint ſes plaintes.
Elle eſpéra pouvoir avec le tems
Rendre le Sort à ſes vœux moins contraire.
Elle inventa des jeux pour ſe diſtraire ;
Contre ſon mal remedes impuiſſans.
Toute ſa Cour empreſſée à lui plaire,
La ſecondoit dans ſes amuſemens.
Tantôt, en corps les Nymphes partagées,
Armoient leurs mains de touffes de lilas,
Et devant elle avec ordre rangées,
Sur le gazon ſe livroient des combats :
Dès qu'un parti remportoit la victoire,
On s'aſſembloit ſous un riant berceau ;
On y dreſſoit un trophée à ſa gloire,
De ce que Flore offroit de plus nouveau ;
Et par des jeux, par des danſes galantes,
Le front paré de roſes & d'œillets,
L'eſſaim joyeux des Nymphes triomphantes,
Juſqu'à la nuit célébroit ſes ſuccès.
Tantôt Pſiché, de ſes Nymphes ſuivie,
Dans un boſquet, ſous de jeunes ormeaux,
Prêtoit l'oreille aux concerts des oiſeaux ;

Concerts touchans, flatteuſe mélodie,
Qu'accompagnoient les plaintes des Echos!
Chaque habitant du paiſible bocage
Semble épuiſer dans de chatmans *duos*
Les doux accens de l'amoureux langage.
Tous ces amans jouiſſoient en repos
Des plaiſirs purs d'une innocente vie.
A leur bonheur Pſiché portoit envie :
Au prix des ſiens que leurs jours étoient beaux!
Ils s'attroupoient ſur les mêmes rameaux ;
Ils ſignaloient ſans honte leur tendreſſe :
Feu toujours vif, quoiqu'appaiſé ſans ceſſe.
Le jour propice à l'ardeur de leurs jeux,
En leur faveur perce à travers l'ombrage ;
Et pour eux ſeuls prodigue de ſes feux,
Il les éclaire en dépit du feuillage.
Ici, des eaux les citoyens muets,
Pris à l'appât d'une amorce perfide,
Sont enlevés de leur retraite humide ;
Et chaque Nymphe en remplit ſes filets.
Pſiché les trouble auſſi dans leur palais :
Puis, les rendant à l'élément liquide,
Pſiché leur dit : Fuyez l'appât fatal ;
Eloignez-vous d'un dangereux rivage :
Rentrez au ſein de ce brillant canal,
Et de vos jours faites un libre uſage.
Hélas! livrée à d'éternels chagrins,

Je me reproche un inſtant d'eſclavage
Que vous avez ſouffert entre mes mains !
Là, par les ſoins d'une troupe immortelle,
D'autres plaiſirs attendent cette Belle :
Puiſſent ceux-ci diſſiper ſes ennuis !
Dans ſon palais, ſous de riches lambris,
Eſt un théâtre où l'art divin des Fées
Dreſſe à l'Amour de glorieux trophées,
Fait voir ſes traits tombant par-tout ſans choix,
Peint juſqu'aux Dieux languiſſans ſous ſes loix.
Pſiché ſéduite, & ſe flattant peut-être
Que ſon époux, touché de ſon tourment,
A la faveur de cet enchantement,
A ſes regards s'alloit faire connoître,
Sur ce théâtre aimoit à voir paroître
Les Dieux épris pour de jeunes Beautés
De plus d'amour qu'eux-mêmes n'en font naître.
Du genre humain ces Maîtres redoutés,
Se déguiſant ſous cent formes nouvelles,
Fuyoient l'Olympe & ſes Divinités,
Pour ſoupirer aux pieds de ces mortelles.
Dans un nuage environné de feux,
L'Amour porté ſur de brillantes ailes,
Favoriſoit leurs tranſports amoureux.
Ses traits hâtoient l'inſtant de la victoire :
Puis, auſſitôt que triomphoient les Dieux,

Impatient de publier ſa gloire,
L'Amour vainqueur planoit au haut des cieux.
Loin, loin ces jeux qu'inventa Melpomene,
Mêlange adroit de pitié, de terreur,
Où par l'effort d'un talent impoſteur,
Un fait paſſé, reproduit ſur la ſcene
Pour nous charmer, afflige notre cœur!
Ceux-ci plus beaux, ont un Dieu pour auteur.
Ceux-ci tantôt retracent à la vue
Tous les excès de cette paſſion
Qui vend ſi cher à notre ame éperdue
Les doux plaiſirs d'une tendre union;
Des murs détruits, des villes embraſées,
Des Souverains chaſſés de leurs Palais,
De flots de ſang des plaines arroſées:
De la beauté trop funeſtes effets!
Tantôt, ornant la ſcene de verdure,
D'ormes touffus & de myrtes fleuris,
De l'âge d'or ils offrent la peinture;
Age charmant, printems de la Nature.
Chaque Berger, ſur le gazon aſſis,
D'œillets choiſis compoſe une guirlande,
Et dans ſon cœur deſtine cette offrande
A la Beauté dont il ſe ſent épris.
Bientôt l'eſſaim des Plaiſirs & des Ris
Conduit vers eux leurs charmantes Bergeres;

Puis, à leur gré ces amans aſſortis,
Formant alors mille danſes légeres,
Dans un boſquet propre aux tendres myſteres,
De leur amour vont recevoir le prix.
Pſiché confuſe admiroit ce ſpectacle,
Sans concevoir quel invincible obſtacle
De ſe cacher obligeoit ſon époux.
Vingt fois, jaloux de démentir l'Oracle,
Et ſe montrant ſous les traits les plus doux,
La Belle crut le voir à ſes genoux,
Qui lui juroit une ardeur éternelle,
Qui vouloit vivre à jamais auprès d'elle,
Dût-il du Sort épuiſer le courroux.
Songe perfide, illuſion cruelle,
Qui de ſon cœur augmente encor les maux!
Souvent aux bois elle contoit ſes peines.
Elle erroit ſeule au bord des clairs ruiſſeaux,
Et s'irritoit contre mille ombres vaines
Que répétoit le cryſtal de leurs eaux.
Sa tendre main ſur l'écorce des chênes
Gravoit ſon nom, le nom ſeul de Pſiché.
Heureuſe, hélas! ſi le Deſtin touché
Du deſir vif que cette Belle endure
A ce tourment bornoit ſon aventure!
Bientôt, bientôt d'un ſecret ſi caché
Elle voudra pénétrer le myſtere.

Qui que tu ſois, rare objet de ſes vœux ;
Ne permets pas qu'une Beauté ſi chere
Suive jamais des conſeils dangereux !

Fin du troiſieme Chant.

NOTES DU TROISIEME CHANT.

J'ai peu de choſes à faire remarquer ſur ce Chant, ſinon que j'ai emprunté de mon modèle, l'idée de faire donner à Pſiché des ſpectacles pour la diſtraire. La Fontaine pouſſe cette feinte beaucoup plus loin ; il dit qu'on lui enſeigna juſqu'aux ſecrets de la Poéſie. » Cette cofruptrice des cœurs acheva de gâter celui de » notre héroïne, & la fit tomber dans un mal que les » Médecins appellent glucomorie, qui lui pervertit » tous les ſens & la ravit comme à elle-même. Elle » parloit étant ſeule,

» Ainſi qu'en uſent les amans
» Dans les vers & dans les romans ».

Elle entretenoit les arbres de ſa paſſion. Après les arbres, elle s'adreſſoit aux ruiſſeaux : *ceux-ci étoient ſes principaux confidens.* » Elle leur diſoit à peu-près » les choſes que je vais vous dire, & les diſoit en vers » auſſi-bien que moi.

» Ruiſſeaux, enſeignez-moi l'objet de mon amour.
» Guidez vers lui mes pas, vous dont l'onde eſt ſi pure.
» Ne dormiroit-il point en ce ſombre ſéjour,
» Payant un doux tribut à votre doux murmure ?
» En vain pour le ſavoir Pſiché vous fait la cour :
» En vain elle vous vient conter ſon aventure.
» Vous n'oſez déceler cet ennemi du jour,
» Qui rit en quelque coin du tourment que j'endure.

» Il s'envole avec l'ombre, & me laiſſe appeller.
» Hélas ! j'uſe au hafard de ce mot d'envoler !

» Car je ne ſais pas même encor s'il a des aîles.
» J'ai beau ſuivre vos bords, & chercher en tous lieux ;
» Les autres ſeulement m'en diſent des nouvelles ;
» Et ce que je chéris n'eſt pas fait pour mes yeux ».

Je n'ai pas cru devoir ajouter la manie des vers aux autres vices de Pſiché, qui ſont la curioſité & l'indiſcrétion ; c'eſt aſſez de ces deux derniers, pour perdre une jeune perſonne comme elle.

J'ai jetté au reſte dans ce Chant, le plus d'images qu'il m'a été poſſible, pour racheter le défaut d'action qui s'y trouve, & pour rendre le Lecteur moins impatient d'arriver aux évenemens qui doivent ſuivre.

CHANT QUATRIEME.

Trois fois la Nuit avoit tendu ſes voiles;
Trois fois, montant ſur la voûte des cieux,
Le Jour avoit remplacé les étoiles;
Et de Pſiché l'époux myſtérieux,
Qui prévoyoit les maux qu'à cette Belle
Alloient coûter ſes deſirs curieux,
Appréhendoit de ſe rendre auprès d'elle.
La nuit venoit d'éteindre encor le jour,
Lorſque cédant aux charmes du retour,
Il raſſura ſa tendreſſe inquiéte.
Mais, pénétré d'une douleur ſecrete,
Il ne lui tint que de triſtes diſcours;
Il paroiſſoit regreter ſes careſſes;
Il lui diſoit: M'aimerez-vous toujours?
N'aurez-vous point de coupables foibleſſes?
Puis tout-à-coup, interrompant le cours
De ſes ſanglots, de ſes plaintes ameres,
Il s'appuya ſur le ſein de Pſiché,
Et l'inonda de ces larmes ſi cheres,
Gages certains d'un cœur vraiment touché.
Pour lui parler Pſiché trop attendrie,
Gémit, ſoupire, & tremble pour ſa vie;
Mêle ſes pleurs aux pleurs de ſon amant,
Voudroit mourir, craint qu'il ne la prévienne;

Contre ſon ſein le ſerre étroitement,
Porte en tremblant ſa bouche ſur la ſienne,
Et près de lui tombe ſans mouvement.
D'un ſi grand trouble à peine revenue,
Ingrat, dit-elle, apprenez-moi du moins
Quelle fureur, à mon ame inconnue,
Pour tourmenter une amante éperdue
A votre cœur inſpire tant de ſoins?
Vos yeux, vos yeux viennent d'être témoins
Du triſte état où votre ardeur jalouſe
Par ſes ſoupçons a plongé votre épouſe:
Quel témoignage, hélas! plus éclatant,
Quelle autre preuve exigez-vous encore
De cet amour, de ce feu violent
Dont en ſecret la flamme me dévore!
Le Sort injuſte, & qui ne hait que moi,
Entre nous deux mit trop de différence:
Trois jours entiers d'une coupable abſence
Ne me font point ſoupçonner votre foi;
Tandis que moi, moi qui ſuis la victime
De je ne ſais quelle bizarre loi;
Moi qu'on ne peut accuſer d'autre crime
Que d'aſpirer ardemment à vous voir,
Et qui, s'il faut que j'en perde l'eſpoir,
Aimerois mieux cent fois ceſſer de vivre;
Vous m'accuſez... Gardez-vous de pourſuivre,
Interrompit ſon époux irrité!

Jeune Pſiché, c'eſt ce deſir extrême
Dont mon amour craint la vivacité :
Un ſeul inſtant de curioſité
Me ravira pour jamais ce que j'aime.
Eh ! quoi ? (1) toujours cet arrêt révoltant,
Dit-elle alors d'une voix altérée !
Qu'avec le ciel la terre conjurée
Vienne en mes bras attaquer mon amant !
Qu'à leurs efforts l'enfer ſe réuniſſe :
Je jure ici que de ces foibles bras
Le monde entier ne l'arracheroit pas ;
Et le cruel, s'oſant rendre complice
De la fureur d'un Deſtin menaçant,
A mon amour craint d'en jurer autant !
Ah ! que nos cœurs ne ſe reſſemblent guère !

Chere Pſiché, quelle erreur vous ſéduit,
Reprit l'époux d'une voix moins ſévère !
Le vain éclat d'une injuſte colere
Ne peut changer le Sort qui nous pourſuit :
Quand tous les Dieux, ardens à vous défendre,
Viendroient s'unir à l'époux le plus tendre,
Pour vous ſouſtraire à d'éternels décrets :
Le Sort tiendroit ſa cruelle promeſſe :
Dès que vos yeux ſe ſeront ſatisfaits,
Vous perdrez tout, juſques à ma tendreſſe,
Ah ! faudra-t-il qu'un inſtant de foibleſſe

De votre époux, vous raviſſe le cœur !
Ce cœur, en proie aux plus mortelles craintes,
Laiſſe à regret échapper quelques plaintes
Dont l'amertume aigrit votre douleur ;
Et que ſera-ce, hélas ! lorſque la haîne,
En d'autres feux changeant des feux ſi beaux,
De notre hymen viendra briſer la chaîne,
Et dans mon ſein plongera ſes flambeaux !
Que deviendra l'épouſe la plus chere,
Quand, malgré moi, victime du Deſtin,
Triſte, éplorée, errante ſur la terre,
Ses cris perdus m'appelleront en vain !
De tant de maux cette image effrayante
Remplit Pſiché d'une ſecrete horreur.
Elle jura qu'une ardeur imprudente
Ne mettroit plus d'obſtacle à ſon bonheur ;
Et que, pourvu qu'une flamme conſtante
Lui conſervât le cœur de ſon époux,
Ne pouvant trop payer un bien ſi doux,
A l'avenir elle vivroit contente.
De ce ſerment l'époux parut touché :
Fiez-vous-en, lui dit-il, à vos charmes ;
Comptez ſur moi, jeune & belle Pſiché.
Mais il me reſte encor quelques allarmes :
On peut, hélas ! par des conſeils trompeurs
Tenter un jour de hâter vos malheurs :
Si votre cœur s'alloit laiſſer ſéduire ;

Ah ! gardez-vous de jamais écouter
Ceux que le Sort armera pour vous nuire.
Tremblez, Pſiché ! Déjà, prêt à porter
De nouveaux coups à vos ſermens timides,
Il a conduit près d'ici deux perfides
Dont la douleur eſt un piége caché.
Au pied du mont ce couple ſe deſole :
Ce couple aux vents adreſſe la parole ;
D'un ton plaintif il demande Pſiché.
Si juſqu'à vous leur voix ſe fait entendre,
Au nom des Dieux, ſoyez ſourde à leurs cris.
Secondez-moi, prenez ſoin de défendre
A leur abord ces aziles chéris.
Ces mots à peine ont frappé ſes eſprits,
Que, ſans vouloir s'expliquer davantage,
L'époux s'éloigne, & d'un deſir nouveau
Laiſſe à Pſiché le pénible fardeau.
C'en étoit trop : l'épouſe la plus ſage
Eût violé tôt ou tard un devoir
Qui de ſes ſens lui défendoit l'uſage.
Quelle rigueur ! & comment concevoir
Le nouveau trouble où cet arrêt la plonge ?
Qui ſait, hélas ! ſi le flatteur eſpoir
De voir les Dieux convaincus de menſonge,
N'amenoit pas vers elle ſes parens ?
Ah ! falloit-il à leurs derniers momens,
Qu'avoient hâtés, ſans doute, un vain Oracle,

Leur envier après tant de tourmens,
De ſon bonheur le conſolant ſpectacle !
Si c'étoient eux, que craignoit ſon époux ?
N'avoient-ils pas dès ſa plus tendre enfance,
Fait à ſon cœur chérir l'obéiſſance ?
De leur amour étoit-il donc jaloux ?
Peut-être encor, l'amitié généreuſe
Juſqu'en ces lieux avoit conduit ſes ſœurs,
Pour eſſayer de calmer ſes douleurs,
Pour conſoler Pſiché trop malheureuſe.
Qu'avec plaiſir leurs regards ſatisfaits,
Cherchant leur ſœur dans un antre ſauvage,
Admireroient ce ſuperbe Palais,
D'un ſort brillant glorieux témoignage !
Combien la Cour qui lui rendoit hommage,
Combien ſa voix qui commande aux Zéphirs,
Des Dieux jaloux confondant le Miniſtre,
Démentiroient un Oracle ſiniſtre !
L'Hymen, ſans doute, a comblé leurs deſirs;
A leur départ de cet heureux azile,
Mille préſens, dont ces réduits ſont pleins,
Pour ſes neveux enrichiroient leurs mains.
Ainſi Pſiché, toujours plus indocile,
Fortifioit le dangereux poiſon
Dont ſes deſirs corrompoient ſa raiſon.
Tantôt, croyant qu'un reſte de tendreſſe
A quelques-uns de ſes premiers amans,

Avoit pu faire abandonner la Gréce,
Pour ſecourir ſes attraits innocens:
Ton cœur ci-intact qu'ils n'égarent mes ſens!
A mon amour tu dois plus de juſtice,
Charmant époux, diſoit-elle tout bas;
Ah! laiſſe-les porter ici leurs pas:
Je t'en ferai l'éclatant ſacrifice.
Raſſure-toi: le plus honteux mépris,
S'ils eſſayoient de me rendre infidelle,
De leurs efforts ſeroit le digne prix:
J'en fais ſerment. A peine achevoit-elle,
Que le Zéphire, à qui l'époux troublé
N'avoit point dit de cacher ce myſtere,
Vint ſoulager ſon eſprit accablé,
Lui vint offrir ſon cruel miniſtere.
Au pied du mont qui borne ce ſéjour,
Vos ſœurs, dit-il, vous appellent ſans ceſſe.
Sa cime énorme afflige leur amour,
Et les dragons qui veillent à l'entour
Mettent le comble au chagrin qui les preſſe:
Permettez-moi d'aller à leur ſecours.
C'en eſt aſſez, repartit cette Belle:
Si je le puis, j'aurai tantôt recours
Aux ſoins touchans que m'offre votre zele,
Puis auſſitôt, méditant un diſcours
Sur la douleur de vivre en ſolitude,
Et de cacher l'éclat de ſa grandeur

Cette Beauté mit toute ſon étude
Aux moyens ſûrs de hâter ſon malheur.
Elle ſaiſit un inſtant favorable,
Et de baiſers accablant ſon époux,
Lui remontra que le Sort le plus doux,
S'il n'étoit ſu, devenoit déplorable;
Qu'on ne goûtoit un bonheur véritable,
Un bien parfait qu'en faiſant des jaloux;
Qu'il lui falloit des témoins de ſa gloire,
S'il prétendoit qu'elle dût en jouir;
Qu'il étoit dur pour elle de ſouffrir
Que le menſonge outrageât ſa mémoire,
Et que doutant du prix de ſa beauté
Aux yeux trompés de la poſtérité
L'hymen d'un Monſtre achevât ſon hiſtoire.
Vos intérêts plus encor que les miens,
Pourſuivit-elle, exigent que j'éclaire
Les yeux d'autrui ſur nos charmans liens:
Cachez la main qui me comble de biens;
Mais laiſſez-moi du moins me ſatisfaire,
Laiſſez mon cœur goûter un doux plaiſir
En publiant combien elle m'eſt chere.
Si de mes ſœurs la tendreſſe eſt ſincere,
Un ſi beau Sort, hélas! va les ravir.
Si dans leur ame il fait naître l'envie,
Son éclat même, aidant à les punir,
Humiliera leur fiere jalouſie.

L'époux ſurpris (1), après quelques momens,
Lui dit : Hé bien ! perdez-vous, j'y conſens ;
Vous les verrez ces ſœurs que je redoute :
Mais ſi jamais leur préſence vous coûte
Un ſeul des maux prédits par votre époux,
Alors au moins n'en accuſez que vous.

Non, non, dit-elle, à ſon tour étonnée,
Puiſque contraire à mes moindres ardeurs,
A n'aimer rien vous m'avez condamnée,
Il faut vous plaire, il faut haïr mes ſœurs ;
De vos chagrins victimes malheureuſes,
Il faut, cruel, pour un jaloux ſoupçon,
Laiſſer périr ces ſœurs ſi dangereuſes
Sur le rocher qui ferme ma priſon.

Vous les verrez, Pſiché, je le répéte :
Mais gardez-vous, reprit l'époux ému,
De vous fier à leur langue indiſcrette.
Elles pourront tenter votre vertu :
Vous êtes foible ; & puiſque ma tendreſſe
Ne ſuffit pas pour remplir vos deſirs,
Mon cœur craint tout d'une telle foibleſſe.
Jeune Pſiché, cette crainte vous bleſſe :
J'aurois regret de gêner vos plaiſirs ;
Voyez vos ſœurs ; comblez-les de careſſes ;
Diſpoſez même à leur gré des richeſſes

Que pour vous seule enfermoit ce séjour ;
Mais n'allez pas leur livrer votre amour.
Psiché promit qu'à leur perfide adresse
Son cœur trahi ne se rendroit jamais.
Puisse le Ciel entendre sa promesse,
Et révoquer de funestes décrets !

Fin du quatrieme Chant.

NOTES DU QUATRIEME CHANT.

(1) Hé quoi ! toujours cet arrêt révoltant,
Dit-elle alors d'une voix altérée !

Cette converſation, que j'ai tâché de rendre préciſe & animée, renferme ce me ſemble quelque choſe d'odieux dans le Roman. L'époux dit à Pſiché, que ſi elle parvient à le voir, il la quittera. Et moi, je vous retiendrai, répond-elle. » Mais ſi j'ai juré par le Styx, » continue ſon époux ? Qui eſt-il ce Styx, dit notre » héroïne ? Je vous demanderois volontiers s'il eſt plus » puiſſant que ce qu'on appelle beauté. Quand il le » ſeroit, pourriez-vous ſouffrir que j'erraſſe par l'univers, & que Pſiché ſe plaignît d'être abandonnée » de ſon mari ſur un prétexte de curioſité, & pour ne » pas manquer de parole au Styx ? Je ne vous puis » croire ſi déraiſonnable. Et le ſcandale & la honte !... » *Il paroît bien que vous ne me connoiſſez pas*, re- » partit l'époux, *de m'alléguer le ſcandale & la honte :* » *ce ſont choſes dont je ne me mets guères en peine* ». Cette réponſe, ſi je ne me trompe, montre bien peu de délicateſſe de la part de ce jeune époux. A quel propos ſe trahit-il ainſi lui-même ? Il ne fait guères d'honneur à Pſiché, s'il ſuppoſe qu'en ſe peignant à elle ſous ces traits choquans, il parviendra aiſément à calmer l'inquiétude dont ſon ame eſt agitée.

(2) L'époux ſurpris, après quelques momens,
Lui dit : Hé bien ! perdez-vous, j'y conſens ;
Vous les verrez ces ſœurs que je redoute.

La Fontaine fait dire ici à cet époux : » Vous êtes

» tombée juſtement dans les trois défauts qui ont le » plus accoutumé de nuire aux perſonnes de votre » ſexe ; la curioſité, la vanité, & *le trop d'eſprit. Je* » ne réponds pas à vos argumens, ajoute-t-il, ils ſont » *trop ſubtils* ». On ne voit pas bien ce qu'il y a de ſi ſpirituel, de ſi ſubtil dans les remontrances de Pſiché : elles ſont toutes ſimples, chez la Fontaine lui-même, & telles que la ſituation de cette jeune perſonne doit naturellement les lui inſpirer. Je me ſuis beaucoup plus affoncé, quant à moi, d'y mettre de la naïveté & du ſentiment, que de l'eſprit & de la ſubtilité.

L'époux continue : » Puiſque vous voulez votre » perte, & que le Deſtin le veut auſſi, je vais y mettre » ordre, & commander au Zéphire de vous apporter » vos ſœurs. *Plut au Sort qu'il les laiſſât tomber en* » *chemin* ». Voilà un ſouhait que je ne pardonne pas encore à cet époux : il faut avouer qu'il traite un peu durement la pauvre Pſiché. Il ſemble exiger d'elle qu'elle ait un mauvais cœur. Qu'il lui peigne vivement l'appréhenſion où il eſt que ſes ſœurs ne la ſéduiſent, à la bonne heure ; mais qu'il ſouhaite qu'elles ſe caſſent le col, & qu'il le lui diſe à elle-même, cela n'eſt, ce me ſemble, ni plus délicat, ni plus honnête que ce que j'ai oſé reprendre dans la note précédente.

CHANT

CHANT CINQUIEME.

Du Jour naiſſant déjà les premiers traits
Ont de la Nuit percé les voiles ſombres ;
Déjà l'époux, dans l'épaiſſeur des ombres,
S'eſt retiré du tranquille Palais ;
Et le Zéphire, avant l'heure où l'Aurore
Par ſon éclat doit troubler les faveurs
Du doux ſommeil que Pſiché goûte encore,
En ſon ſalon a tranſporté ſes ſœurs.
Déjà l'Envie à ces ſœurs criminelles
Dicte en ſecret mille jaloux propos :
Pſiché dormoit ; & l'on n'oſoit pour elles
Précipiter la fin de ſon repos !
D'un autre ſang eſt-elle donc iſſue ?
Ou craignoit-on d'altérer ſa beauté ?
A quels honneurs la voilà parvenue !
Si quelque Dieu, de la Belle entêté,
En avoit fait une Divinité,
Il n'étoit pas étonnant que du trône
On reſpectât ſi peu la majeſté :
De ce ſéjour la moindre rareté
Effaceroit la plus riche couronne.

Tandis qu'ainſi s'exhaloit leur orgueil,
A ſon lever par les Nymphes conduites,

Pſiché leur fit le plus touchant accueil.
Ce couple ingrat, de larmes hypocrites,
De vœux forcés paya ſes doux tranſports.
A la ſervir chaque Nymphe empreſſée,
De ſes habits déployant les tréſors,
Bientôt, bientôt dans leur ame bleſſée
A de l'Envie enfoncé tous les traits.
Enfin Pſiché, plus fraîche que l'Aurore,
Brillant aſſez de ſes propres attraits,
A leur dépit ſemble ajouter encore;
Pſiché préfère aux plus riches habits,
Le lin, la gaze, & quelques fleurs nouvelles:
Pſiché leur donne & perles & rubis,
Vains ornemens, plus utiles pour elles.
Juſqu'à ſes dons, tout irrite leur cœur.
De ce Palais l'élégante ſplendeur,
Dans cent réduits pleins de magnificence,
A chaque pas, offre à leurs yeux troublés
De raretés une telle abondance,
Que tous les goûts s'y trouvent raſſemblés.
Les doux parfums de l'empire de Flore,
Unis à ceux que ſous un ciel ſerein,
Dans l'Yémen le Soleil fait éclore,
De l'odorat, ſur leur choix incertain,
Flattent ici le délicat organe.
Là, pour les bains, loin de tout œil profane,
Des vaſes d'or travaillés avec art,

Reçoivent l'eau d'une ſource argentine.
Ailleurs, orné par une main divine,
Sur un tapis de pourpre & de brocard,
S'éleve un lit, trône de la molleſſe,
Où le Sommeil, du ſuc de ſes pavots
Prépare un baume aux amoureux travaux.
Une toilette, où la délicateſſe,
Où le goût regne avec la propreté,
Paroit auſſi ce ſéjour enchanté.
Loin (1), loin ces fards que l'humaine foibleſſe
Oppoſe au Tems, ce tyran redouté;
Secrets honteux, dont le rare avantage
Eſt de vieillir à la fois la Beauté,
Et de maſquer les rides du vieil âge.
A de tels ſoins Pſiché n'a point recours;
Belle ſans art, Pſiché n'a point l'adreſſe
D'enſevelir la fleur de la jeuneſſe
Sous l'appareil de mille vains atours.
Sa beauté ſeule avoit d'une Déeſſe
Contre ſes yeux allumé les tranſports:
Elle effaçoit tant de brillans tréſors.
Mais par l'éclat d'une telle richeſſe,
L'époux trompant l'attente de ſes ſœurs,
A leurs regards ſignaloit ſa tendreſſe.
Mille ſerpens déjà rongeoient leurs cœurs;
Lorſque Pſiché, qui de leur jalouſie
Ne ſoupçonnoit que les moindres chagrins,

De ſon Palais paſſant dans ſes jardins,
Par les Zéphirs auſſitôt accueillie,
Leur dit d'aller, dans les boſquets voiſins,
Dire aux oiſeaux que ſous le vert feuillage
Ses ſœurs vouloient entendre leurs concerts;
Leur ordonna de parfumer les airs,
Et d'augmenter la fraîcheur de l'ombrage.
Nouveau tourment pour ce couple envieux:
Quoi! diſoit-il, elle commande aux Dieux!
Tout eſt ſoumis à ſa vaſte puiſſance!
Pour quelqu'éclat dont brille ſon enfance,
Falloit-il donc qu'un Sort injurieux
Entre elle & nous mît tant de différence!

Et cependant un repas ſomptueux
A leur retour vint encor les ſurprendre:
De mille voix les chants mélodieux
Dans le ſalon ſoudain ſe font entendre.
Leur cœur jaloux ne ſe poſſédant plus,
Soupire au nom que chaque voix répéte:
Leur jeune Sœur, comparée à Vénus,
Accroît l'excès de leur douleur ſecrette.
Pſiché, trop vaine, & pour lors indiſcrette,
Sur ſon théâtre exigea qu'à leurs yeux
De ſon hymen on retraçât l'hiſtoire;
Deſir frivole & qui ternit ſa gloire.
De ſon époux le couple curieux

Dans ce ſpectacle en vain cherchant l'image,
Se défia de ſes traits, de ſon âge,
Crut que c'étoit quelque Roi dont les ans
Avoient éteint la premiere tendreſſe,
Et qui tâchoit, par de riches préſens,
De réparer les torts de la vieilleſſe.
Pſiché pourtant leur peignoit cet époux,
Beau comme Mars, mais le regard plus doux,
Mais moins âgé que la plus jeune d'elles,
Vif, & brûlant d'ardeurs toujours nouvelles,
Amant ſenſible & même un peu jaloux.
Elle ajoutoit qu'à l'Oracle funeſte,
Dont la menace effraya ſes parens,
Elles devoient, ſans pénétrer le reſte,
Se bien garder de donner un vrai ſens;
Qu'elles pourroient, dans un ſecond voyage,
Sur ſon époux en ſavoir davantage;
Qu'avec regret éloigné de ſes yeux,
Quoique Pſiché lui fût toujours préſente,
Pour quelque tems une affaire importante
Le retenoit alors en d'autres lieux.

Ce faux récit au cœur de ſes aînées
A chaque mot portoit un coup mortel.
Chere Pſiché, puiſſent tes Deſtinées
Te dérober à leur dépit cruel!
Dès ce moment (2), l'Envie au teint livide,

A leurs fureurs laiſſant un libre cours,
Vint inſpirer à ce couple perfide
L'affreux projet de troubler ſes amours.
En leur parlant, Pſiché, d'un air timide
De l'artifice employant les détours,
Jeune & naïve, avoit dans ſon diſcours
Fait entrevoir je ne ſais quel myſtere,
Qui, confondant leur jalouſe raiſon,
Contre ſes feux irritoit leur colere.
Un cœur perfide & que l'Envie éclaire,
Met à profit le plus léger ſoupçon.
Le Ciel trompé dans ſa haîne implacable,
Et de menſonge un Prêtre convaincu;
Au lieu d'un Monſtre, un Monarque abſolu,
Un jeune époux auſſi tendre qu'aimable;
Un antre affreux en Palais transformé,
Tant d'autres traits d'un courroux inutile,
Courroux éteint auſſitôt qu'allumé,
Sur ſon bonheur rendoient leur ſœur tranquille:
Mais cet époux, épris de ſa beauté,
Pouvoit un jour devenir infidele,
Et qui ſavoit ſi, déjà dégoûté
Des premiers feux qu'il reſſentit pour elle,
Il n'étoit pas allé loin de ces lieux
Offrir ſon cœur à quelqu'autre mortelle;
Il en étoit mille de qui les yeux
Méritoient mieux ce glorieux hommage.

Cette Pſiché, fiere de ſes attraits,
Et comptant trop ſur ce frêle avantage,
D'un deſtin ſûr croyant jouir en paix,
Brûloit peut-être alors pour un volage.
Peut-être auſſi, malgré tant de bienfaits,
Qui le devoient rendre cher à jamais;
Malgré l'ardeur & ſi vive & ſi pure,
Qu'en ſes diſcours montroit cette Beauté,
Quelque moyen de la rendre parjure
Avec ſuccès pourroit être tenté.

Telles étoient les cruelles vengeances
Que méditoient ces criminelles ſœurs.
Mais, déguiſant leurs barbares fureurs,
De l'amitié les vives apparences
Sembloient répondre à Pſiché de leurs cœurs.
Pour aſſurer leur projet déteſtable,
Elles feignoient de plaindre ſon amour,
Sitôt privé d'un époux adorable;
Exagérant l'allarme inſupportable
Qu'elle eſſuieroit juſques à ſon retour.
Non qu'il fallût ſoupçonner ſa tendreſſe:
Ses feux étoient trop juſtes, trop ardens,
Pour redouter en lui quelque foibleſſe:
Et quand d'ailleurs des objets moins charmans
Pourroient enfin ſéduire ſa jeuneſſe,
Quand l'inconſtance entraîneroit ſes ſens,

Egarement pardonnable à cet âge,
Pſiché bientôt trouveroit mille amans,
Qui la ſauroient venger d'un tel outrage.
La Gréce avoit des Monarques puiſſans,
De jeunes Rois, tout pleins de ſa mémoire,
Dont la conquête, éterniſant ſa gloire,
Seroit facile à des yeux ſi touchans.

Frivoles ſoins! Pſiché libre de crainte
Sur ſon époux, ſur ſa conſtante ardeur,
S'applaudiſſant du ſuccès de ſa feinte,
Sans s'émouvoir jouit de leur erreur.
Son air ſerein, ſa froide indifférence,
Déſeſpéroit le couple ſéducteur.
Il réſolut d'attendre que l'abſence,
Remede ſûr, uſât la paſſion,
Qui, de Pſiché ſoutenant l'innocence,
Fermoit ſon cœur à la ſéduction;
Et, ſi l'époux, brûlant d'impatience,
Par ſon retour prévenoit leur départ,
Ces ſœurs alors déciderent entre elles,
Qu'à le tromper employant tout leur art,
Elles feindroient que le tems, le haſard,
La vanité, défaut commun des Belles,
Leur avoient fait découvrir dans Pſiché
Quelque penchant à des ardeurs nouvelles.

Déjà huit fois le Soleil s'eſt caché
Au ſein doré de la liquide plaine,
Sans que l'époux, dont leur fatale haîne
A projetté d'empoiſonner l'amour,
En ſon Palais ait hâté ſon retour;
Sans que Pſiché, qui vantoit tant ſes charmes,
Et ſa jeuneſſe & ſes deſirs brûlans,
Sur cette abſence eût les moindres allarmes.
Leur cœur, ſurpris du calme de ſes ſens,
Taxe auſſitôt de groſſiere impoſture
Les heureux traits dont à leurs yeux jaloux,
En s'efforçant d'en flatter la peinture,
Sa bouche avoit embelli cet époux.

Mille plaiſirs, mille nouvelles fêtes
De chaque inſtant avoient rempli le cours;
Et par des jeux Pſiché comptoit les jours,
Que l'infidele à d'illuſtres conquêtes
Peut-être alors oſoit ſacrifier,
Ou, qu'en ſes traits portant des caracteres
Propres, ſans doute, à le faire oublier,
Courbé ſous l'âge, il paſſoit à payer
Au poids de l'or des faveurs mercenaires:
Car quel moyen de la juſtifier,
S'il étoit tel qu'elle en traçoit l'image?
Mais jeune ou vieux, époux tendre ou volage,
Dans ſes plaiſirs elle met trop d'éclat.

C'étoit ainſi que contre cette Belle
Avec fureur s'armoit ce couple ingrat ;
Lorſqu'il fallut prendre enfin congé d'elle.
Pſiché leur dit, les huit jours écoulés,
De retourner chacune en ſon Empire.
De ſon bonheur elles iroient inſtruire,
En arrivant, ſes parens déſolés.
Cette nouvelle, attendriſſant leur ame,
Rendroit la vie à leurs ſens accablés.
Son amitié ſeroit digne de blâme,
Si les plaiſirs qu'elle offroit à ſes ſœurs
De leurs parens retardoient l'allégreſſe :
Hé ! pouvoit-on trop tôt ſécher les pleurs
Que ſon deſtin coûtoit à leur vieilleſſe !

Pour leurs époux, pour elles, pour leurs fils,
Pſiché ſoudain, d'une main libérale,
Leur préſenta des dons du plus grand prix.
Elle y joignit (3) ſa robe nuptiale,
Pour confirmer aux yeux de ſes parens
De ſon hymen les récits ſurprenans :
Puis, embraſſant ſes ſœurs avec tendreſſe,
Cette Beauté, dans des adieux touchans,
D'un prompt retour exigea la promeſſe ;
Les aſſurant que d'abord de ce lieu
Leur deviendroit déſormais plus facile,
Que les Zéphirs s'en écarteroient peu,

Qu'elles pourroient au pied de cet aſyle
S'abandonner au ſouffle de ces Dieux.
Ses ſœurs alors parurent attendries,
Et quelques pleurs coulerent de leurs yeux ;
Mais en partant, ces jalouſes Furies,
Sentant aigrir leurs ſoupçons odieux,
Et ne comptant ſur un ſecond voyage
Que dans l'eſpoir d'un ſuccès plus certain,
Firent ſerment de tout mettre en uſage
Pour conſommer leur horrible deſſein.

Fin du cinquieme Chant.

NOTES DU CINQUIEME CHANT.

(1) Loin, loin ces fards que l'humaine foibleſſe
Oppoſe au Tems, ce tyran redouté.

La Fontaine plaiſante ici à ſon ordinaire : il fait une deſcription un peu groteſque de tout l'*attirail* qui formoit, dit-il, *la béatitude* de Pſiché, & qui étoit rangé *dans des magaſins dont à peine on voyoit le bout.* » Equipage de jour & de nuit, vaſes & bai» gnoires d'or ciſelé, inſtrumens du luxe ; *labora» toires*, non pour les fards ; de quoi euſſent-ils ſervi » à Pſiché, puiſque l'uſage en étoit alors inconnu » ? C'eſt-à-dire que, s'il eût été connu, Pſiché en auroit profité : mais pourquoi avancer qu'il ne l'étoit pas, puiſque dans le reſte de l'hiſtoire, Vénus charge cette Belle d'aller aux enfers, demander *à la Reine de ces lieux-là une boîte de ſon fard ;* & qu'à ſon retour, Pſiché n'eſt curieuſe d'ouvrir cette boîte que *par le deſir naturel & bien innocent de remédier, en s'appliquant un peu de ce fard, au déchet où étoient tombés ſes appas ?* Elle en connoiſſoit donc l'uſage. Mais elle étoit trop belle pour y avoir recours, avant le tems où *les ennuis, le hâle & mille autres choſes l'auroient tellement changée, qu'elle ne ſe reconnoîtroit plus elle-même.* C'étoit la raiſon que la Fontaine devoit alléguer, ce me ſemble, pour faire valoir davantage la beauté de ſon héroïne dans ſa brillante fortune. Il continue : » On n'avoit pas encore vu de ces femmes qui, » moyennant trois ou quatre boîtes, l'une d'embon» point, l'autre de fraîcheur, & la troiſieme de ver-

» million, ſont ſubſiſter leurs charmes comme elles » peuvent. Certainement l'Amour leur eſt obligé de la » peine qu'elles ſe donnent. Les *laboratoires* donc » il s'agit n'étoient donc que pour les parfums. Il » y en avoit en eaux, en eſſences, en paſtilles, & » en mille eſpeces dont je ne ſais pas les noms, & » qui n'en eut pas poſſible jamais. *Quand tout l'Em-* » *pire de Flore, avec les deux Arabies, & les lieux* » *où naît le baume ſeroient diſtillés*, on n'en feroit » pas un aſſortiment de ſenteurs comme celui-là ». La Fontaine paſſe aux joyaux, aux perles, aux habits *chamarrés de diamans*, & finit par dire qu'*il y avoit de quoi armer un million de Belles de toutes piéces.* Il m'a fallu ſubſtituer d'autres idées à celles-là, qui, toutes plaiſantes qu'elles ſont, ne pouvoient me convenir. J'ajoute qu'elles me convenoient même d'autant moins qu'elles ſont plus plaiſantes. C'eſt une vérité de ſentiment que je cherche à graver dans l'eſprit de mes Lecteurs : il y auroit plus que de la mauvaiſe humeur à vouloir la contredire, après toutes les preuves que j'en ai déjà données, & auxquelles j'en ajouterai encore beaucoup d'autres, dans les Notes qui accompagneront les derniers Chants.

(2) Dès ce moment l'Envie au teint livide....

S'il y a quelque mérite dans la maniere dont j'ai peint la jalouſie des ſœurs de Pſiché depuis ce vers juſqu'à la fin du Chant, j'oſe dire que je n'en dois preſque rien à la Fontaine. Il n'y conſacre guères qu'une vingtaine de lignes, où tout ce que j'ai pu mettre à profit ſe réduit, à-peu-près, à ceci : » Les maudites

» femmes s'étoient propoſé de tenter toutes ſortes de » moyens pour engager leur ſœur à ſe perdre, ſoit en » lui donnant de mauvaiſes impreſſions de ſon mari, » ſoit en renouvellant dans ſon ame le ſouvenir d'un » de ſes amans ».

(3) Elle y joignit ſa robe nuptiale,
Pour confirmer aux yeux de ſes parens
De ſon hymen les récits ſurprenans.

» Les préſens que leur fit Pſiché, dit la Fontaine, » furent des eſſences, des pierreries; force raretés à » leurs maris; toutes ſortes de jouets à leurs enfans: » quant aux perſonnes dont la Belle tenoit le jour, » deux phioles d'un élixir capable de rajeunir la vieil- » leſſe même ».

Comme les ſœurs à leur retour dans la Gréce, ſe gardent bien *de révéler ces merveilles, pour ne point contribuer elles-mêmes à la gloire de leur cadette*, & qu'elles diſent *que leur voyage a été inutile*, j'ai cru qu'il étoit trop odieux de les charger d'un élixir propre à rajeunir leurs parens, & dont leur ſecrette jalouſie les empêcheroit de faire uſage. C'eſt bien aſſez de peindre des plus noires couleurs la haîne que ces deux Princeſſes conçoivent contre leur cadette, ſans en faire encore des filles dénaturées. Le ſilence ſur ſa robe de noces, que je ſubſtitue aux deux phioles, a, ſi je ne me trompe, quelque choſe de moins révoltant, & qui entre encore mieux dans les vues de cette baſſe jalouſie qui les anime l'une & l'autre.

CHANT SIXIEME.

Laissons Pſiché prodiguer ſes carreſſes
A ſon époux revenu dans ſes bras,
Et celui-ci jouïr de ſes appas,
Sans redouter déſormais des foibleſſes
Que ſon courroux ne pardonneroit pas.

Loin de vouloir par un récit fidele
Faire éclater la gloire de Pſiché,
Ses ſœurs bientôt ſemerent la nouvelle,
Qu'elles avoient vainement voyagé
Pour découvrir quelque antre ſolitaire,
Quelque caverne, où le Ciel outragé
Sur cette Belle épuiſoit ſa colere;
Que cependant leur zele généreux,
Que ce Ciel même approuveroit, ſans doute,
Oſant encor tenter une autre route,
Seroit peut-être à la fin plus heureux.
Pénible effort quand il faut que la bouche
Déguiſe ainſi les ſentimens du cœur!
Mais en ſecret, une haîne farouche,
Donnant l'eſſor à leur jalouſe ardeur,
Contre Pſiché les armoit l'une & l'autre.
Que ſon deſtin eſt différent du nôtre!
Un jeune époux, (du moins elle le dit,)

Outre les biens dont il comble la Belle,
De feux nouveaux brûle toujours pour elle :
Tandis qu'à peine approchant de mon lit,
S'il ne falloit des ſucceſſeurs au trône,
Le mien, ailleurs prodigue de ſes feux,
Du tendre hymen briſeroit tous les nœuds.

Ah ! comme vous mon époux m'abandonne ;
Et ſi le ſoin d'affermir la couronne
Contraint le vôtre à vous porter ſes vœux,
Le mien, ſujet à mille maux fâcheux,
Exige encor qu'Eſculape l'ordonne.
Hé ! quel mérite a donc cette Pſiché,
Pour goûter ſeule un ſort digne d'envie !
Mais, écoutez ; certain ennui caché
Semble après tout empoiſonner ſa vie :
Croyons le Ciel ; il ne ſauroit mentir :
Elle eſt en proie à quelque horrible flamme.
Il faut, il faut toutes deux nous unir,
Pour arracher ce ſecret de ſon ame.

Pendant un mois leur haîne s'occupa
Des piéges sûrs qu'elles pourroient lui tendre.
Puis vers le roc ce couple retourna,
Bien réſolu de ne point en deſcendre
Qu'il n'eût rempli ſon coupable deſſein.
A leur abord, un ſouffle favorable

Juſqu'au ſommet les enleva ſoudain.
Leur tendre ſœur (1), toujours ardente, affable,
Bravant alors le danger de les voir,
Au fond du bois courut les recevoir ;
Leur demanda ce que diſoit la Gréce
Et ſes parens de ſon ſort glorieux :
Ceux-ci, ſans doute, ont pleuré de tendreſſe
En contemplant ſes habits précieux ;
Avec ce gage ils ſupporteront mieux
A l'avenir le poids de la vieilleſſe !
A ce diſcours le couple préparé,
Pour y répondre employa l'impoſture :
Puis, il feignit d'être déſeſpéré
De n'avoir pu retracer à ſon gré
Du jeune époux la fidelle peinture.
Pſiché les croit ; Pſiché veut de nouveau
Leur en offrir l'agréable tableau :
Mais quand un cœur a manqué de droiture,
Il ſoutient mal un menſonge oublié.
De cet époux elle flatta l'image,
Et le peignit plus jeune de moitié ;
Des traits de Mars dépouilla ſon viſage,
Les ſuppoſa plus beaux, plus délicats ;
Changea d'ailleurs le but de ſon voyage,
Pour ſon ſéjour nomma d'autres climats.
Le couple alors, étonné d'un langage
Si peu conforme à ſes premiers diſcours,

Contre la Belle & contre ſes amours
Sut en tirer un cruel avantage ;
Et pourſuivant ſes jalouſes fureurs,
Il employa tant d'art pour la ſurprendre,
Fit tant d'éclat ſur ſes récits menteurs,
Qu'enfin Pſiché, ne pouvant s'en défendre,
Avoua tout à ces perfides ſœurs.

C'en fut aſſez : leur rage impatiente
Se modéra pour gliſſer dans ſon ſein
De leurs conſeils le dangereux venin :
Toute mortelle & ſoumiſe & prudente,
Doit dans l'époux qu'elle a reçu des Dieux
Enviſager leur volonté puiſſante,
Et lui vouant une ame obéiſſante,
Sur ſes défauts ne point ouvrir les yeux :
Si cependant, malgré tant de richeſſes,
Diſoit ce couple, un Monſtre eſt votre époux,
Nous vous plaignons : le fruit de ſes careſſes,
Pourroit un jour, en nous affligeant tous,
Déshonorer & la Nature & vous...
Vos fils.... Mais non ; la divine colere
Reſpectera de ſi touchans attraits :
Ce Ciel jaloux ne permettra jamais
Que notre ſœur rougiſſe d'être mere.
Ce mot cruel égarant ſa raiſon,
Sur ſon eſprit répandit un nuage,

Qui de ſes ſens lui raviſſant l'uſage,
Fit dans ſon cœur fermenter le poiſon.
Au même inſtant ſes ſœurs s'éloignent d'elle,
Pour le laiſſer plus librement agir.
Barbares ſœurs, s'écria cette Belle,
Quel noir flambeau venez-vous de m'offrir !
Depuis le tems que par un vain deſir
De mon époux j'ai ſouhaité la vue,
Tranquille, hélas ! dans les bras du Plaiſir,
Je n'ai pas craint le danger qui me tue.
Riche & puiſſante, au printems de ſes jours,
Pſiché frémit de devenir féconde !
Affreux revers ! De Graces & d'Amours
Cette Pſiché devoit peupler le monde !
De mille amans éloges trop flatteurs !
Deſtin trop beau ! Des Monſtres naîtront d'elle.
Ah ! du trépas les ſecretes horreurs
N'ont rien d'égal à ma douleur mortelle.
Plus de repos : quoi qu'il puiſſe arriver,
Je veux enfin pénétrer ce myſtere.

Le couple alors l'empêchant d'achever,
Revint près d'elle ; & de ſa plainte amere
Dont il avoit ſaiſi les derniers mots,
D'un air touché, feignit, dans ſes propos,
De condamner l'excès répréhenſible ;
Pour l'enflammer, combattit ſon deſir ;

Plaignit ſes maux, pour l'y rendre ſenſible:
Puis, à l'écart, pouſſant un long ſoupir,
S'entretenant tout bas de cette Belle,
Avec pitié tournant les yeux ſur elle,
Il mit le comble à ſes ennuis ſecrets.
C'en étoit peu pour leurs jaloux projets:
Contre le Sort, lui dirent les cruelles,
Voici l'inſtant d'armer votre vertu;
Nous l'expoſons à des terreurs nouvelles;
Mais notre cœur a long-tems combattu:
Au point du jour, autour de cette enceinte,
A nos regards un Monſtre eſt apparu,
Dragon hideux, Monſtre inſpirant la crainte.
Par le Zéphire il étoit ſoutenu,
Et dans les airs, vers un antre effroyable,
Le dos courbé, s'avançoit lentement.
En cet endroit Zéphire le quittant,
Ce Monſtre affreux s'eſt couché ſur le ſable;
Puis, ſe traînant vers un terrein fangeux,
Il s'eſt repu d'inſectes venimeux.
Sans les frayeurs de notre ame interdite,
Sans le deſir de voler près de vous,
De ce repas nous aurions vu la ſuite:
Mais nous avons évité par la fuite
Que notre aſpect n'allumât ſon courroux.

Par ce récit trop aiſément ſéduite:

Injuſtes Dieux ! voilà donc mon époux,
S'écrie alors Pſiché fondant en larmes !
Voilà ce Monſtre, objet de mes allarmes.
Ah ! c'en eſt fait : ſur votre Oracle affreux,
Pſiché, Pſiché n'a plus le moindre doute.
Tel eſt, hélas ! le ſort des malheureux ;
Un cœur troublé croit tout ce qu'il redoute.
Il eſt pourtant, malgré ſon déſeſpoir,
Quelques momens, où reprenant courage,
Cette Beauté chaſſe une affreuſe image
Que ſa raiſon ne ſauroit concevoir.
Comment peut-elle allier la peinture
De ce Dragon, l'horreur de la Nature,
Avec ces dons ſi beaux, ſi précieux,
Que tous ſes ſens, au défaut de ſes yeux,
Ont reconnus dans l'époux qui l'adore !
Mais pourquoi fuir au lever de l'Aurore ?
Pourquoi défendre à ſon œil curieux
De contempler des qualités ſi belles ?
Eſt-ce un Démon, qui, par un art trompeur,
Prend à ſon gré mille formes nouvelles ?
La nuit, époux charmant & plein d'ardeur ;
Monſtre le jour ? Ainſi tout mon bonheur
Ne ſeroit donc qu'une vaine impoſture ?
De ce Palais la riche architecture,
De Déités ce cortége flatteur,
De biens, d'honneurs ce brillant aſſemblage,
D'un art magique eſt l'exécrable ouvrage !

Ah ! je mourrai, plutôt que de ſouffrir
Qu'un noir Démon m'abuſe davantage.
Mais en mourant je prétends le punir.
Son ſang impur lavera mon outrage :
Oui, s'il eſt tel que me l'ont peint mes ſœurs,
Si le cruel, quand d'un ſommeil paiſible
A mes côtés il goûte les douceurs,
S'offre à mes yeux ſous cette image horrible ;
Un même fer percera nos deux cœurs.
Ses ſœurs goûtant ce projet téméraire,
Pour l'appaiſer ne firent plus d'effort.
Ce beau ſéjour n'offroit à ſa colere
Nul inſtrument de vengeance & de mort :
L'odieux couple eut l'audace inhumaine
De lui promettre une lampe, un poignard,
Pour ſatisfaire & ſes yeux & ſa haîne.
Puis, auſſitôt avançant ſon départ,
Il lui tardoit déjà que cette Belle
Par un forfait eût comblé ſes malheurs.

Pſiché (2) reſta quelques jours dans les pleurs,
Ne ſouffrant plus ſon époux auprès d'elle
Qu'avec horreur, qu'avec frémiſſement,
Forcée encor de cacher ſon tourment.
Seule, elle étoit tour à tour agitée
D'eſpoir, de crainte, & de haîne & d'amour ;
Contre ſes ſœurs aujourd'hui révoltée,
Demain preſſant leur funeſte retour ;

Toujours portée à ſe noircir l'idée
Des traits hideux d'un Monſtre ſon époux,
Vu par ſes ſœurs, ſervi par le Zéphire,
Prédit enfin par le Ciel en courroux.
De la raiſon ordinaire délire!
Notre eſprit foible & craintif à l'excès,
Toujours ſe fixe aux plus triſtes objets.

Le couple arrive, & d'une main cruelle,
Offre à Pſiché le déplorable don
Qui la rendra doublement criminelle.
Il lui promit (3) que la lampe fidelle
Eclaireroit tous les traits du Dragon,
Et que le fer trempé dans du poiſon,
Lui porteroit une atteinte mortelle.
Pſiché rend grace à leur zele prudent,
Et ſent d'abord renaître dans ſon ame
De la pitié le tendre mouvement.
Mais par ſes ſœurs l'image de ſa flamme
Pour un Dragon, pour un affreux Serpent,
L'impiété, les redoutables ſuites,
La honte enfin d'un tel engagement,
A ſes regards ſans ceſſe reproduites,
Eurent bientôt éteint ce ſentiment.

Déjà le jour achevoit ſa carriere;
De ſes conſeils craignant le châtiment,

Le couple fuit. A peine la lumiere
A dans les eaux précipité ſes traits,
L'époux en proie à mille ennuis ſecrets,
D'un ſort cruel inutile préſage,
Près de Pſiché vient goûter le repos.
Bientôt le ſuc des humides pavots
De tous ſes ſens a rallenti l'uſage.
Pſiché tremblante, éprouve en ce moment
Toute l'horreur qui précede le crime :
Un tendre époux, un généreux amant
Va cette nuit devenir ſa victime !
Mais quel moyen d'effacer autrement
D'un tel hymen l'irréparable injure ?
Du moins, dit-elle, il faut que je m'aſſure
Juſqu'à quel point va la haîne des Dieux ;
Et que mon cœur, convaincu par mes yeux,
N'accuſe plus l'Oracle d'impoſture.
Enfin Pſiché cédant à ce deſir,
De ſes ſermens perdit le ſouvenir.
Elle ſe leve, & d'une main timide
Saiſit la lampe & le fer homicide,
Qu'en un lieu ſûr elle avoit ſu cacher ;
Puis (4), vers le lit à peine oſant marcher,
Par un ſoupir craignant d'être trahie,
A pas légers, tremblans & ſuſpendus,
Cette Beauté ſatisfait ſon envie.
Elle apperçoit mille appas inconnus,

Mille

Mille tréſors dont ſa vue eſt ravie.
Cet époux tendre & cruel tour à tour,
Sur qui ſa haîne alloit être aſſouvie,
Ce noir Démon, ce Monſtre, étoit l'Amour!
L'éclat du lys, la fraîcheur de la roſe
N'ont rien qu'on puiſſe oppoſer à ſon teint;
Sa bouche aimable, où le ſourire eſt peint,
Semble une fleur nouvellement écloſe.
Ses membres ronds, potelés, délicats,
Sur le duvet imprimant ſa poſture,
Ne laiſſoient voir que leurs moindres appas.
Les nœuds flottants de ſa blonde coëffure,
De ſes beaux bras mollement étendus
Entrelaſſoient les contours demi-nus.
Ses yeux couverts d'une longue paupiere,
Cachant encor des traits plus précieux,
Font regretter que le plus beau des Dieux
En ce moment les ferme à la lumiere.
D'un voile clair le tiſſu délié
Embraſſe, flatte, exprime mille charmes,
Que l'œil ſe plaint de ne voir qu'à moitié.
Pſiché confuſe, en verſa quelques larmes.
Le fer tombant de ſa timide main:
O Dieux, dit-elle! O trop heureux deſtin!
C'eſt Cupidon: oui, c'eſt l'Amour lui-même!
Et j'ai tenté de lui percer le ſein!
Ah! de mon cœur aveuglement extrême!

Divin époux, quel étoit ton deſſein ?
Pourquoi, pourquoi de mon bonheur ſuprême
Juſqu'à préſent m'avoir fait un ſecret ?
Si mon deſir te paroît indiſcret,
Punis Pſiché : je mourrai trop contente
De t'avoir vu cette fois ſeulement.
Dans les tranſports d'un tendre mouvement,
Pſiché voulut porter ſa bouche ardente
Aux lys touffus de ce corps ſi charmant ;
Mais penchant trop la lampe chancelante,
D'huile enflammée une goûte brûlante
Tombe à l'inſtant ſur la cuiſſe du Dieu :
L'Amour s'éveille ; il voit près de la Belle
L'affreux poignard ; & lance alors ſur elle,
En s'envolant, un regard plein de feu.
Palais, jardins, tout s'éclipſe à ſa vue.
Pſiché, livrée à la fureur du Sort,
Triſte, muette, & pâle & preſque nue,
Au haut du roc, n'attend plus que la mort.

Fin du ſixieme Chant.

NOTES DU SIXIEME CHANT.

(1) Leur tendre sœur toujours ardente, affable,
Bravant alors le danger de les voir,
Au fond du bois courut les recevoir.

La Fontaine s'amuse dans cet endroit à parler du départ & de l'arrivée des sœurs de Psiché. » Un mois » étoit à peine écoulé, qu'elles proposerent un second » voyage. Les parens l'approuverent fort. Les maris ne » le désapprouverent pas : c'étoit autant de tems passé » sans leurs femmes. Elles partent donc, laissent leur » train à l'entrée du bois, arrivent au pied du rocher » sans obstacle & sans dragons. Le Zéphire ne parut » point & ne laissa pas de les enlever.

» Ce méchant couple amenoit avec lui
» La curieuse & misérable Envie,
» Pâle Démon que le bonheur d'autrui
» Nourrit de fiel & de mélancolie.

» Cela ne les rendit pas plus pesantes : au contraire » la Maigreur étant inséparable de l'Envie, la charge » n'en fut que moindre, & elles se trouverent en peu » d'heures dans le Palais de leur sœur ». Il oublie, en s'égayant sur ces détails, que la premiere chose qui doit occuper Psiché à l'arrivée de ses sœurs, est sa tendresse pour ses parens ; qu'elle doit les questionner sur la santé de ces Vieillards, sur l'usage de cette phiole merveilleuse qu'elle leur a envoyée, sur la joie qu'a dû leur causer le récit de sa brillante fortune. Il n'y a

pas un mot de cela dans le Roman. La Fontaine paſſe tout de ſuite à la nouvelle peinture que Pſiché eſſaie de faire de ſon jeune époux, & qui ne ſe trouvant pas conforme à la premiere, donne beau jeu à ſes ſœurs pour lui arracher ſon ſecret. C'eſt, s'il m'eſt permis de le dire, précipiter un peu trop le récit; c'eſt pécher contre la bienſéance; c'eſt négliger un moyen tout naturel de rendre Pſiché intéreſſante.

(2) Pſiché reſta quelques jours dans les pleurs.

Autre reproche que j'oſe encore faire ici à la Fontaine : au lieu de peindre Pſiché accablée d'une douleur réelle, & agitée tour à tour

D'eſpoir, de crainte & de haîne, & d'amour;

Il dit que pendant l'abſence de ſes ſœurs, *elle eut grand ſoin de s'affliger, & encore plus grand ſoin de diſſimuler ſon affliction.* » Tous les artifices dont les femmes ont coutume de ſe ſervir, quand elles veulent » tromper leurs maris, furent employés par la Belle : » ce n'étoit qu'embraſſemens & careſſes, complaiſances perpétuelles, proteſtations & ſermens de ne point » aller contre le vouloir de ſon cher époux. On n'y » omit rien, non-ſeulement envers le mari, mais » envers les Nymphes : les plus clairvoyantes y furent » trompées ». Il eſt bien queſtion, après avoir peint Pſiché au déſeſpoir, après avoir dit, qu'ingénieuſe à ſe tourmenter, elle en revenoit toujours à l'idée que ſon mari étoit un Monſtre, tel que l'Oracle l'avoit décrit, un dragon, tel que ſes ſœurs diſoient l'avoir vu, il eſt bien queſtion, dis-je, de la repréſenter

maintenant accablant ce Monſtre, ce dragon, d'embraſſemens & de careſſes; comme ſi l'on pouvoit ſuppoſer qu'elle en eût le courage ! Il me ſemble qu'il étoit plus naturel de la peindre comme j'ai fait,

Ne ſouffrant plus ſon époux auprès d'elle
Qu'avec horreur, qu'avec frémiſſement,
Forcée encor de cacher ſon tourment;

& non s'affligeant par art, & employant volontairement toute la diſſimulation dont une femme eſt capable pour tromper ſon mari : caractere odieux, & dont le moindre trait offert au Lecteur dans cet inſtant critique, eſt capable de détruire tout l'intérêt qu'il prend alors au ſort de Pſiché.

(3) Il lui promit que la lampe fidelle
Eclaireroit tous les traits du dragon,
Et que le fer trempé dans du poiſon
Lui porteroit une atteinte mortelle.

Dans la Fontaine, Pſiché ne voit pas plutôt arrivez ſes ſœurs, qu'elle leur *demande dès l'abord* où ſont la lampe & le poignard : c'eſt une ſuite néceſſaire du caractere qu'il prête à cette Belle, & que j'ai oſé condamner dans la Note qu'on vient de lire. Ecoutons la réponſe des ſœurs :

» Les voici, dit ce couple; & nous vous aſſurons
» De la clarté que fait la lampe:
» Pour le poignard, il eſt des bons,
» Bien affilé, de bonne trempe.

» Comme nous vous aimons, & ne négligeons rien
» Quand il s'agit de votre bien,
» Nous avons eu le ſoin d'empoiſonner la lame :
» Tenez-vous ſûre de ſes coups :
» C'eſt fait du Monſtre votre époux,
» Pour peu que ce poignard l'entame.
» A ces mots, un trait de pitié
» Toucha le cœur de notre Belle.
» Je vous rends graces, leur dit-elle,
» De tant de marques d'amitié.

La Fontaine, je le dirai encore hardiment, pouvoit ſe diſpenſer d'employer ici le langage de la Poéſie : je ne vois pas trop quel agrément il a prétendu ajouter à ſon récit par des vers ſi peu dignes de lui. Il n'y a guères que les quatre derniers de paſſables.

(4) Puis vers le lit à peine oſant marcher.....

La timidité de Pſiché, la crainte qu'elle a d'être ſurpriſe par ſon époux, les précautions dont elle uſe pour ne le point éveiller, ſont très-bien décrites dans le Roman. On la voit *s'en allant le plus doucement qu'il lui eſt poſſible vers l'endroit du lit où le Monſtre étoit couché, avançant un pied, puis un autre* (je crois que c'eſt, *puis l'autre*, qu'il doit y avoir,) *& prenant bien garde à les poſer par meſure, comme ſi elle eût marché ſur des pointes de diamans. Elle retenoit juſqu'à ſon haleine, & craignoit preſque que ſes penſées ne la décélaſſent. Il s'en fallut peu qu'elle ne priât ſon ombre de ne point faire de bruit en l'accompagnant.* Le reſte de la deſcription eſt en vers : mais que de négli-

gences encore dans ce morceau, le plus intéreſſant de tout l'ouvrage, & celui par conſéquent où la Fontaine auroit dû employer toutes les reſſources de ſon génie ! Bien loin de-là ; il plaiſante à ſon ordinaire, il prend un ton goguenard & badin ; il ſemble ſe jouer du Lecteur, & craindre qu'il ne s'affecte trop de ce qu'il lui raconte : il refroidit l'intérêt, il l'éteint, il l'anéantit. Il y a néanmoins dans cette peinture quelques traits d'un pinceau délicat & précieux ; & c'eſt pour cela même qu'on regrette qu'ils ſoient ſi rares.

» A pas tremblans & ſuſpendus,
» Elle arrive enfin où repoſe
» Son époux aux bras étendus,
» Epoux plus beau qu'aucune choſe :
» C'étoit auſſi l'Amour : ſon teint, par ſa fraîcheur,
» Par ſon éclat, par ſa blancheur,
» Rendoit le lys jaloux, faiſoit honte à la roſe.
» Avant que de parler du teint,
» Je devois vous avoir dépeint,
» Pour aller par ordre en l'affaire,
» La poſture du Dieu. Son col étoit penché :
» C'eſt ainſi que le Somne en ſa grotte eſt couché ;
» Ce qu'il ne falloit pas vous taire.
» Ses bras à demi-nuds étaloient des appas,
» Non d'un Hercule ou d'un Atlas,
» D'un Pan, d'un Sylvain ou d'un Faune,
» Ni même ceux d'une Amazone ;
» Mais ceux d'une Vénus à l'âge de vingt ans.
» Ses cheveux épars & flottans,
» Et que les mains de la Nature
» Avoient friſés à l'aventure,

» Celles de Flore parfumés,
» Cachoient quelques attraits dignes d'être eſtimés :
» Mais Pſiché n'en étoit qu'à prendre plus facile ;
» Car pour un qu'ils cachoient, elle en ſoupçonnoit mille.
» Leurs anneaux, leurs boucles, leurs nœuds,
» Tour à tour de Pſiché reçurent tous les vœux :
» Chacun eut part à ſon hommage.
» Une choſe pourtant nuiſit à ces cheveux ;
» Ce fut la beauté du viſage.
» Que vous en dirai-je ? & comment
» En parler aſſez dignement ?
» Suppléez à mon impuiſſance.
» Je ne vous aurois d'aujourd'hui
» Dépeint les beautés de celui
» Qui des Beautés a l'intendance.
» Que dirai-je des traits où les Ris ſont logés ?
» De ceux que les Amours ont entr'eux partagés,
» Des yeux aux brillantes merveilles
» Qui ſont les portes du deſir ?
» Et ſur-tout des lévres vermeilles
» Qui ſont les ſources du plaiſir » ?

Si quelqu'un trouvoit à redire aux critiques que je me ſuis permiſes dans les Notes précédentes, j'en appellerois au témoignage de la Fontaine lui-même ; & alors peut-être conviendroit-on qu'elles ſont fondées. Il avoue avec cette ingénuité qui ſied ſi bien aux grands talens, que la maniere d'écrire qu'il a choiſie, l'a fait tomber dans un défaut général, qui eſt préciſément la ſource de tous ceux que j'ai cru appercevoir dans ſon Roman, & ſur leſquels je me ſuis expliqué d'autant plus librement ; que j'avois cet aveu à préſenter ici

pour ma juſtification. On a vu dans la Préface, que Poliphile interrompt ſon récit au moment où l'Amour, éveillé par la douleur que lui cauſe l'accident de la lampe, apperçoit le poignard dont s'étoit armée Pſiché. » Diſpenſez-moi de vous raconter le reſte, dit-il à ſes » amis ; vous ſeriez touchés de trop de pitié au récit » que je vous ferois ». Ariſte & Acante l'engagent à continuer, dût-il leur arracher des larmes ; mais Gélaſte, qui ſemble être là pour excuſer la Fontaine, dit que quand Poliphile ne feroit pas tant le pathétique, la choſe n'en iroit que mieux. Ariſte reprend, que, pour lui, il voudroit que Poliphile pût lui attendrir le cœur, que la pitié eſt celui des mouvemens du diſcours qui lui plaît le plus, qu'il le préfere *de bien loin* aux autres ; mais qu'il ne faut pas pour cela que Poliphile ſe contraigne, *qu'il eſt bon de s'accommoder à ſon ſujet, mais qu'il eſt encore meilleur de s'accommoder à ſon génie*, qu'ainſi il peut ſuivre le conſeil que lui a donné Gélaſte. » Il faut bien que je le » ſuive, dit alors Poliphile : comment ferois-je autre- » ment ? J'ai déja mêlé malgré moi de la gaieté parmi » les endroits les plus ſérieux de cette hiſtoire ; je ne » vous aſſure pas que tantôt je n'en mêle auſſi parmi » les plus triſtes. C'eſt un défaut dont je ne ſaurois me » corriger, quelque peine que j'y apporte. Défaut pour » défaut, dit Gélaſte, j'aime beaucoup mieux qu'on » me faſſe rire quand je dois pleurer, que ſi l'on me » faiſoit pleurer lorſque je dois rire ». A conſidérer la choſe ſuivant les principes du goût, l'un certainement ne vaut pas mieux que l'autre ; & ce n'eſt ici qu'une ſaillie que la Fontaine n'a pas prétendu qui fût priſe ſérieuſement. Tenons-nous en donc à l'aveu qu'il fait

par la bouche de Poliphile, que la gaieté qu'il a mêlée aux endroits de cette hiſtoire qui en étoient le moins ſuſceptibles, eſt réellement un défaut qui lui eſt échappé malgré lui, & qu'il a laiſſé ſubſiſter, parce-qu'il ne lui a pas été poſſible de le corriger. J'ai déjà parlé de la longue digreſſion qui ſe trouve à la ſuite de cette converſation des quatre amis. Ce qu'il y a de remarquable dans cette digreſſion, qui a pour objet la pitié & le rire, c'eſt que la Fontaine ſoutient beaucoup mieux le parti d'Ariſte qui eſt pour l'une, que celui de Gélaſte qui eſt pour l'autre. Ainſi il acheve de paſſer condamnation ſur le mauvais emploi qu'il a fait de ce dernier, & que ſans cela je n'aurois jamais eu la témérité de relever.

CHANT SEPTIEME.

La mort étoit une trop douce peine
Pour expier le crime de Pſiché.
De ſon époux le cœur n'eſt plus touché
Que du plaiſir de contenter ſa haîne.
Sa haîne ? Non : l'Amour ne peut haïr :
Mais il eſt fier, mais il aime à punir.
Ah ! s'il eſt vrai qu'un deſir excuſable,
Deſir flatteur pour un époux aimable,
Juſqu'à ce point l'ait en elle offenſé,
Le déſeſpoir qui maintenant l'accable
Devroit ſuffire à ce Dieu courroucé.
Pſiché s'accuſe ; elle adreſſe aux ténebres
Des cris plaintifs, de longs gémiſſemens.
Près d'elle étoient ſes triſtes vêtemens,
Son crêpe noir, ſes ornemens funebres :
Pſiché les voit, & perd le ſentiment.
Diane alors brilloit au Firmament.
Pſiché rouvrant ſes yeux à la lumiere,
Se veut d'abord briſer contre la pierre,
Et du rocher s'élance en frémiſſant.
Mais le Zéphire étoit reſté près d'elle.
Ce Dieu léger la retint dans ſes bras.
Il la plaignoit : & même on ne ſait pas,
Si, dans l'état où ſe trouvoit la Belle,

Sans le ſoupçon de quelque heureux retour ;
Sans le danger d'offenſer trop l'Amour,
Zéphire à Flore eût été bien fidele.
Mais quel beſoin de prêter à ſon zele
Un tel motif ! Pourquoi douterions-nous
Qu'il ne fût là par ordre de l'époux,
Pour ſecourir cette aimable mortelle ?
Quoi qu'il en ſoit, auſſi prompt que l'éclair,
En un inſtant, le jeune Dieu de l'air
Porte Pſiché ſur la rive eſcarpée
D'un fleuve étroit, profond, & dont les eaux
A cette Belle, aux rochers échappée,
S'offrent d'abord comme un terme à ſes maux,
Comme une mort moins cruelle & moins lente,
Que par pitié ſon époux lui préſente.
Elle s'y jette ; & ſoudain ſur les flots
A l'autre bord par deux Nymphes portée,
Ouvre un œil triſte, examine leurs traits,
Et reconnoît Naïs & Leucothée
Qui la ſervoient la veille en ſon Palais.
Que devient-elle, hélas ! à cette vue ?
Son embarras fut tel en ce moment,
Que l'époux même, auteur de ſon tourment,
Avec regret la vit ſi confondue.
Zéphire aux mains de la belle Naïs
Avoit remis ſes lugubres habits.
Avec reſpect chaque Nymphe s'empreſſe

De la parer encore cette fois.
Pſiché, verſant des larmes de tendreſſe,
Tombe à leurs pieds ſans mouvement, ſans voix.
L'époux touché ſe fait alors entendre :
D'un vain deſir tu n'as pu te défendre,
Pleure ta faute, & vois quel eſt ton ſort.
Malgré les maux auxquels tu dois t'attendre,
Garde-toi bien de te donner la mort :
Laiſſe Vénus diſpoſer de ta vie ;
Cherche tes ſœurs (1) & me les ſacrifie ;
A ce ſeul prix je puis t'aimer encor.
Que de chagrin, que de juſtes allarmes
Un tel arrêt dût cauſer à Pſiché !
Des derniers mots ſon cœur fut ſi touché
Que ſes beaux yeux ſe remplirent de larmes.
Mais en rêvant à ce triſte diſcours,
Ces mots n'offroient qu'une vaine eſpérance :
Car ſi Vénus diſpoſe de ſes jours,
Fiere & cruelle, hélas ! quelle apparence
Que ſon deſtin prenne un plus heureux cours !
Et puis trahir ſes ſœurs ! quoique coupables,
Pſiché jamais n'y pourra conſentir.
De leurs remords victimes déplorables,
Les y livrer c'eſt aſſez les punir.
Ainſi Pſiché toujours plus agitée
N'oſe eſpérer d'obtenir ſon pardon.
Zéphire, Amour, Naïs & Leucothée,

Tout fuit loin d'elle. Et déjà de Titon
La jeune amante en ſon char eſt montée,
Seme la roſe & dore l'horiſon.
Pſiché s'habille, & ſe traînant à peine,
Les yeux baiſſés, les genoux chancelans,
Gagne un côteau qui bornoit cette plaine,
Et qu'ombrageoient mille arbuſtes charmans:
Des plus beaux fruits leur tige couronnée,
Quelques appuis ſous leurs foibles rameaux,
Et pour baigner ces tendres arbriſſeaux
Une onde pure avec art détournée,
Montroient aſſez qu'à de ſoigneuſes mains
Pomone avoit confié leurs deſtins.
Hélas! Pſiché des Dieux abandonnée
Cherchoit alors le ſecours des humains.
Sur le ſommet de ce côteau fertile,
Pſiché (1) voyant des troupeaux arriver,
Près de ces lieux ſe flatte de trouver
Quelque hameau, quelque champêtre aſyle,
Où des mortels les ſoins compâtiſſans
Pourront calmer le trouble de ſes ſens.
Elle avançoit en élevant la vue,
Lorſqu'au détour d'une longue avenue
S'offre à ſes yeux un Paſteur chargé d'ans,
Mais auſſi frais qu'au printems de ſon âge,
La taille haute & le maintien d'un ſage,
Le front uni, malgré ſes cheveux blancs.

Un doux ſourire animoit ſon viſage ;
Et quoiqu'il eût du ſpectacle des champs
Joui pendant un ſiécle entier de vie,
Son ame encore en paroiſſoit ravie.
Mais ce fut bien un autre enchantement,
Quand ſes regards rencontrerent la Belle.
Il recula, rempli d'étonnement,
Et ſe ſeroit proſterné devant elle,
S'il en eût eu la force en ce moment.
Divin objet, dit-il en l'abordant,
Auriez-vous fui la demeure éternelle
Pour habiter en ces groſſiers climats ?
Car à ces yeux, à cet air plein d'appas,
Vous n'êtes point une ſimple mortelle.
Ah ! je le ſuis aux maux que je reſſens,
Lui répliqua cette Beauté confuſe ;
Femme d'un Dieu qu'ont trahi mes ſermens,
Ce Dieu jaloux du plaiſir de mes ſens,
Pour ſa compagne aujourd'hui me refuſe.
Cet époux fier & qu'offenſe un regard,
C'eſt Cupidon. A ce nom le Vieillard
Lui veut encor rendre un pieux hommage.
Pſiché l'arrête ; & d'un prochain bocage
Voit auſſitôt deux Bergeres ſortir,
Qui, moiſſonnant des fleurs ſur leur paſſage,
Vers ce Vieillard s'empreſſoient d'accourir.
Ce ſont, dit-il, les filles de mon frere.

La mort trop tôt vint les priver d'un pere ;
Lorſque déjà leur mere n'étoit plus.
De la beauté, mais ſur-tout des vertus
Depuis ce tems me le rendent bien cheres.
Privé d'enfans, elles m'en tiennent lieu.
Après ma mort je leur laiſſerai peu ;
Mais que faut-il à de ſimples Bergeres !
Près d'eux alors ſes niéces arrivant,
Devant Pſiché parurent ſi timides,
Qu'elle en ſourit. Puis, d'un ton careſſant,
Voulez-vous bien, dit-elle, être mes guides ;
Et me donner retraite auprès de vous,
Jeunes Beautés ? Si jamais mon époux
Calme ſa haîne & me devient propice,
Je le prierai d'acquitter ce ſervice.
A ce diſcours, par le Vieillard compris,
On s'achemine, on traverſe un bois ſombre ;
Qui, loin du bruit, renfermoit ſous ſon ombre,
Derriere un tertre, un modeſte logis ;
Séjour heureux, demeure hoſpitaliere,
Où le Sommeil, qui fuit votre paupiere,
De la Fortune orgueilleux Favoris,
Se plaiſoit mieux qu'en vos riches lambris.
Sur une nappe, aux fêtes deſtinée,
Blanche ſur-tout & de fleurs couronnée,
Chaque Bergere apprête de ſes mains
Quelques gâteaux, du lait & des raiſins.

La propreté de ce repas champêtre
Plut à Pſiché : mais elle fit connoître,
Après avoir goûté de chaque mets,
Que le repos apporteroit peut-être
Un plus doux calme à ſes ennuis ſecrets.
Soudain au fond d'une grotte écartée,
Où n'a jamais pénétré le Soleil,
Par le Vieillard elle fut invitée
A ſe jetter dans les bras du Sommeil.
Il la laiſſa ſeule avec les Bergeres :
Ce couple alors l'aidant à ſe vêtir
De ſimple lin & de gazes légeres,
Innocemment partageoit le plaiſir
De contempler les charmes de la Belle,
Les admiroit, ſe les montroit des yeux,
Et ſe faiſoit cent ſignes derriere elle,
En découvrant ces charmes précieux.
Le lit étoit de mouſſe & de feuillage :
Pſiché, malgré le pénible veuvage
Où ſans pitié l'Amour la réduiſoit,
Y repoſa mieux que ſur le duvet.
A ſon réveil, par un récit fidele
De ſes amours, de leur ſuite cruelle,
Elle attendrit le généreux Paſteur ;
Puis de ce Sage elle excita le zele
A la guider dans l'excès du malheur.
Il la blâma d'avoir voulu détruire

Par ſon trépas le chef-d'œuvre des Dieux,
Lui dit qu'un jour le Sort capricieux
Se laſſeroit peut-être de lui nuire;
Qu'en attendant, docile à ſon époux,
Malgré Vénus & ſa jalouſe envie,
Elle tremblât de s'arracher la vie,
Préſent du Ciel, & dont il eſt jaloux:
Les Dieux s'armoient d'un éternel courroux,
Quand de la mort volontaires victimes,
Nous nous jettions au-devant de ſes coups.
C'étoit au Ciel ravir ſes droits ſur nous:
Ce crime ſeul renfermoit tous les crimes.
Pſiché goûtant de ſi ſages avis,
A ſon époux jura d'être fidelle,
En le laiſſant jouir de ſes ennuis,
En reſpectant la puiſſance cruelle
A qui ſes jours venoient d'être ſoumis.
Quant à ſes ſœurs, elle eut quelqu'eſpérance
Qu'en d'autres mains remettant ſa vengeance,
Et les traitant avec moins de rigueur,
D'une coupable & lâche obéiſſance
L'Amour fléchi dégageroit ſon cœur.
Pour toute peine, à ces ſœurs criminelles
Elle vouloit, en s'offrant devant elles
Dans la douleur & dans l'abaiſſement,
De ſon état faire un ſecret tourment.
Le lendemain, ſans tarder davantage,

Elle iroit ſeule aux premiers traits du jour,
Chercher la ville où réſidoit leur Cour.
Il lui falloit pour faire ce voyage
Se traveſtir, & laiſſer en ces lieux
Ses vêtemens triſtes, mais précieux.
Elle exigea par de vives prieres
Que le Paſteur en acceptât le don :
Ils ſerviroient de dot aux deux Bergeres,
Et dans leurs cœurs ils graveroient ſon nom.
Le Vieillard crut qu'aux dons d'une Déeſſe
Sans réſiſter il devoit conſentir.
Le jour ſuivant, ſur le point de partir,
Pſiché près d'elle appella chaque niéce,
Leur dit d'avoir pour ce ſage mortel
Des ſentimens de reſpect, de tendreſſe,
De ſoulager, d'amuſer ſa vieilleſſe,
Et lorſqu'un jour par un vœu ſolemnel
Il prétendroit fixer leur deſtinée,
Lorſque ſa main les guidant à l'autel,
Les ſoumettroit au joug de l'Hymenée,
D'aimer l'époux dont il auroit fait choix,
D'avoir ſur-tout Pſiché toujours préſente,
Pſiché jadis heureuſe & triomphante,
Tant que du ſien elle ſuivit les loix,
Et maintenant abandonnée, errante,
Pour les avoir enfreintes une fois.
De tels adieux remplirent de triſteſſe

Le bon Vieillard, ſes niéces & Pſiché.
Leurs pleurs couloient. L'Amour en fut touché:
Car ſur Pſiché ce Dieu veilloit ſans ceſſe.
Mais ſon courroux n'étoit point ſatisfait.
Des maux qu'alors ce Dieu lui réſervoit,
A mes Lecteurs je voudrois pour ſa gloire
Taire à jamais la déplorable hiſtoire.
Je puis du moins en adoucir les traits,
En abréger les triſtes circonſtances.

Voilà Pſiché traverſant les forêts,
Courant les champs, & malgré les inſtances
Du ſecourable & déſolé Paſteur,
Voyageant ſeule en Bergere vêtue,
Sous cet habit charmant encor la vue,
Volant, hélas! au-devant du malheur.
Qu'eſt devenu le tems où d'ambroiſie,
Où de nectar ſa table étoit ſervie,
Où les doux ſons du luth harmonieux
Introduiſoient le ſommeil dans ſes yeux?
Au fond d'un antre ou de quelque maſure,
Près des hiboux elle paſſe la nuit;
Le plus ſouvent le roc forme ſon lit,
L'eau ſa boiſſon, le gland ſa nourriture.
Heureuſe, hélas! ſi, quand le Dieu du jour,
De l'horiſon embraſſant le contour,
A fait des cieux une voûte enflammée,

Laſſe, rendue, & de ſoif conſumée,
Elle rencontre au bord d'un clair ruiſſeau
Quelqu'herbe tendre ou quelque fruit nouveau.

Déjà cinq fois elle avoit vu l'Aurore,
Et le haſard guidoit toujours ſes pas;
Et ces climats n'offroient perſonne encore
A qui compter un ſi triſte embarras;
Lorſqu'une femme enfin paſſant près d'elle,
Au nom des Dieux ſuis-je loin des Etats,
Où de Pſiché, cette jeune mortelle
Qui de Vénus alluma le courroux,
Les ſœurs, dit-elle, ont des Rois pour époux?
Elle ſavoit que de cette aventure
Le bruit s'étant en tous lieux répandu,
Son nom par-tout devoit être connu.
Cette étrangere admirant ſa figure,
Sa majeſté ſous un ſi ſimple habit,
Avec reſpect au même inſtant lui dit,
Qu'un jour au plus ſuffiſoit pour ſe rendre
A ces Etats l'un de l'autre voiſins;
Puis lui montra quels étoient les chemins
Que juſques-là la Belle devoit prendre.
Pſiché rend grace à ces ſoins généreux,
Et ſuit dès-lors une route certaine.
Le lendemain le Soleil eut à peine
Sur les côteaux lancé ſes premiers feux,

Qu'elle apperçut à droite de la plaine,
Dans le lointain un Palais ſomptueux.
A cet aſpect elle baiſſe les yeux ;
Son cœur ſe ſerre, & ſa marche eſt plus lente.
Elle va voir dans une Cour brillante
Ses ſœurs régner, ſes ſœurs dont le pouvoir
Ne lui devoit jamais cauſer d'envie,
Et qu'à préſent ſon triſte déſeſpoir
Imploreroit volontiers pour ſa vie.
De ſon orgueil trop funeſtes effets !
Qui l'eût penſé qu'en leur propre Palais
Elle dût être un jour ſi confondue,
Quand de l'éclat de ſa proſpérité,
Son inſultante & dure vanité
Prenoit plaiſir à fatiguer leur vue ?
Ainſi ſon cœur de remords pénétré,
L'accuſoit ſeule. Et déjà cette Belle
Pour arriver à ce Palais doré,
A fui la foule empreſſée autour d'elle :
Déjà ſon pied touche au premier degré.
Alors Pſiché prend un ton aſſuré,
Entre au Palais & demande la Reine.
Ses traits, ſes yeux, ſon air de ſouveraine,
Peut-être auſſi quelque charme ſecret
Qu'au lit d'un Dieu contracte une mortelle,
De ſa grandeur quelque foible étincelle,
Lui ſoumet tout ſitôt qu'elle paroît.

Au pied du trône elle fut introduite.
Sa ſœur, malgré ſes modeſtes habits,
La reconnoît, fait éloigner ſa ſuite,
Et l'accablant d'abord de ſes mépris,
Accroît encor le trouble qui l'agite.
Pſiché debout eut à peine le tems
De s'incliner, de la prier d'entendre
Le court récit de ſes affreux tourmens;
Comment, la nuit, ayant compté ſurprendre
A ſes côtés un Monſtre furieux,
L'Amour lui-même avoit frappé ſes yeux,
Puis auſſitôt l'avoit répudiée,
Puis, à Vénus l'ayant ſacrifiée,
Malgré l'effroi d'un ſi rigoureux ſort,
Lui défendoit de ſe donner la mort.
L'ingrate ſœur ne fut pas peu contente
De voir Pſiché confuſe & ſuppliante;
Pour d'autres yeux ſpectacle bien touchant,
A ſes dédains ouvrir un ſi beau champ.
Sourire amer, remontrances hautaines,
Rebuts cruels, rien ne fut épargné.
Pſiché la quitte, & le cœur indigné,
Dans l'autre Cour va raconter ſes peines.
Elle eſſuya de ſa ſeconde ſœur
Mêmes affronts, même excès de rigueur.

Et cependant (3) l'Amour à ces deux Reines

Séparément inſpire le projet
De remplacer près de lui cette Belle.
Des deux côtés l'orgueil le ſecondoit.
Déjà l'aînée eſſaie à cet effet
Maint élixir, mainte eſſence nouvelle,
Les bains, le fard & mille autres ſecrets,
Pour réparer, pour embellir ſes traits.
L'autre plus jeune eut moins de ſoins à prendre,
Et fut auſſi la premiere à ſe rendre
Sur le rocher qui fermoit le ſéjour
Qu'à ſes plaiſirs faiſoit ſervir l'Amour.
Là, du Zéphire implorant l'aſſiſtance,
Accours, dit-elle, aimable Dieu des airs:
A Cupidon je viens offrir des fers.
Je bannirai par mon obéiſſance
De ſon eſprit cette jeune Pſiché
Trop curieuſe & ſans expérience.
Soit qu'à mes yeux il ſe tienne caché,
Soit qu'il ſe montre, heureuſe de lui plaire;
Je veux n'avoir de deſirs que les ſiens.
De mon époux gouteux, ſexagenaire,
J'ai trop appris à modérer les miens.
Comme elle acheve, elle ſent autour d'elle
L'air s'agiter, & s'élançant ſoudain,
Non ſans louer Zéphire de ſon zele,
De roc en roc, par un triſte chemin,
Court s'enfoncer dans la nuit éternelle.

Bientôt

Bientôt l'aînée eut un ſemblable ſort,
Voulut de même au ſouffle du Zéphire
Comme autrefois s'abandonner d'abord,
Et de Pluton alla groſſir l'Empire.
Ainſi finit ce couple ambitieux,
D'un ſot orgueil exemple mémorable :
Puiſſe le cœur de tous les envieux
Craindre à jamais un ſort ſi déplorable !

Fin du ſeptieme Chant.

NOTES DU SEPTIEME CHANT.

(1) Cherche tes ſœurs, & me les ſacrifie :
A ce ſeul prix je puis t'aimer encor.

L'Amour, dans la Fontaine, s'exprime beaucoup plus durement : » Que ſi tu as deſſein de m'obliger, ven» ge-moi, dit-il, de tes deux démons de ſœurs ; » n'écoute ni conſidération, ni ſang, ni pitié ; ſacri» fie-les moi ». Et l'épouſe, au lieu des réflexions que je lui fais faire ſur la barbarie de cet ordre,

....Trahir ſes ſœurs ! quoique coupables,
Pſiché jamais n'y pourra conſentir ;
De leurs remords victimes déplorables,
Les y livrer c'eſt aſſez les punir :

L'Epouſe, dis-je, s'écrie : » Exécrable lampe ! mau» dite lampe ! Avoir brûlé un Dieu ſi ſenſible & ſi déli» cat ! l'Amour ! Pleure, pleure, Pſiché : ne te repoſe ni » jour ni nuit : cherche ſur les monts & dans les vallées » quelque herbe pour le guérir & porte-la lui ». Et où l'ira-t-elle trouver ? *Il eſt parti*, ajoute-t-elle tout de ſuite ; *il eſt parti, ſans me laiſſer aucune eſpérance de le revoir.* Néanmoins elle s'habille, & prend la réſolution *d'aller par le monde cherchant quelque herbe pour la brûlure de ſon mari.* Rien de tout cela ne s'accorde avec l'ordre qu'elle vient de recevoir de la bouche même de cet époux. J'ai cru devoir donner à ſon voyage un objet fixe & relatif à cet ordre, ſans pour-

tant la mettre absolument dans le cas de le remplir, ainsi que je l'explique ailleurs.

Pour toute peine, à ces sœurs criminelles
Elle vouloit, en s'offrant devant elles
Dans la douleur & dans l'abaissement,
De son état faire un secret tourment.

Elle espéroit que l'Amour, touché de son obéissance, ne l'obligeroit pas à tirer d'elles une vengeance plus éclatante. Dans la Fontaine, à peine sa fortune a-t-elle été renversée, pour n'avoir pas obéi à l'Amour, que la voilà qui lui désobéit de nouveau, en faisant toute autre chose que ce qu'il lui a commandé.

(2) Psiché voyant des troupeaux arriver.....

C'est ici qu'il y a dans le Roman un Episode de trente pages que j'ai entierement sacrifié, ainsi que beaucoup d'autres, pour observer le précepte d'Horace, *semper ad eventum festina*. Ils interrompent la narration, ils partagent l'intérêt, ils trompent l'impatience du Lecteur, qui desire avidement de savoir ce que deviendra Psiché. D'ailleurs la plûpart de ces Episodes, comme on a dû le voir dans ma Préface, ne pouvoient guères être racontés en vers; c'étoit une raison de plus pour les abandonner:

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit.

Dans celui dont il est ici question, on voit un Vieil-

lard, devenu Pêcheur & ſolitaire, après avoir eu à la Cour d'un Roi *la charge de premier Philoſophe de ſa maiſon.* Il avoit une fille *de beauté exquiſe*, que celui qui commandoit les armées du Roi avoit épouſée, & à laquelle il avoit donné le lendemain de ſon mariage des eſpions & des gardes. Les haſards de la guerre mirent fin à ſa tyrannie ; il fut tué dans un combat, & laiſſa ſa femme mere d'une fille & groſſe d'une autre. Le tems de l'affliction paſſé, notre veuve eſt pourſuivie par une foule d'amans : elle ſe retire avec ſon pere dans une maiſon de campagne qu'il avoit ; les amans viennent l'y trouver : elle quitte avec lui le Royaume, & va chercher un aſyle chez des peuples du voiſinage ; ils l'y ſuivent encore. Elle s'enfuit au déſert ; ils découvrent dès le troiſieme jour la retraite de ſon pere & la ſienne : *un amant vient leur demander le chemin ; un autre ſe met à couvert de la pluie dans leur cabane ; les voilà déſeſpérés & n'attendant plus de tranquillité qu'aux champs Eliſées.* Enfin la Philoſophie apparoît en ſonge au pere & lui indique une habitation inacceſſible aux amans : c'eſt à cette habitation champêtre, entourée de rochers & de bois, & fermée par un fleuve, que Pſiché arrive, après avoir échappé aux recherches des Satellites de Vénus. Le Vieillard & ſes deux petites filles, (car pour la mere, on ne ſait ce qu'elle eſt devenue) y exercent à ſon égard tous les devoirs de l'hoſpitalité. Le voiſinage du fleuve les faiſoit ſubſiſter, & l'Ex-Philoſophe y prenoit du poiſſon qu'il alloit vendre dans une ville voiſine. Pſiché paſſe huit jours dans cette retraite, demandant conſeil au Vieillard, s'amuſant avec ſes deux filles, ou entretenant les bois

de ſon malheur. *Un jour elle ſe rappella les idées de la Poéſie que les Nymphes lui avoient données, & fit les hêtres participans de ces vers :*

» Que nos plaiſirs paſſés augmentent nos ſupplices !
» Qu'il eſt dur d'éprouver, après tant de délices,
» Les cruautés du Sort !
» Falloit-il être heureuſe avant qu'être coupable ?
» Et ſi de me haïr, Amour, tu fus capable,
» Pourquoi m'aimer d'abord ?

» Que ne puniſſois-tu mon crime par avance !
» Il eſt bien tems d'ôter à mes yeux ta préſence
» Quand tu luis dans mon cœur.
» Encor ſi j'ignorois la moitié de tes charmes :
» Mais je les ai tous vus ; j'ai vu toutes les armes
» Qui te rendent vainqueur.

» J'ai vu la Beauté même & les Graces dormantes.
» Un doux reſſouvenir de cent choſes charmantes
» Me ſuit dans les déſerts.
» L'image de ces biens rend mes maux cent fois pires.
» Ma mémoire me dit : Quoi ! Pſiché, tu reſpires,
» Après ce que tu perds !

» Cependant il faut vivre ; Amour m'a fait défenſe
» D'attenter ſur des jours qu'il tient en ſa puiſſance,
» Tout malheureux qu'ils ſont.
» Le cruel veut, hélas ! que mes mains ſoient captives.
» Je n'oſe me ſouſtraire aux peines exceſſives
» Que mes remords me font.

» C'eſt ainſi qu'en un bois Pſiché contoit aux arbres
» Sa douleur, dont l'excès faiſoit fendre les marbres
» Habitans de ces lieux.
» Rochers, qui l'écoutiez avec quelque tendreſſe,
» Souvenez-vous des pleurs qu'au fort de ſa triſteſſe
» Ont verſés ſes beaux yeux ».

Une autrefois elle ſurprit les deux Bergeres s'entretenant enſemble ſur ce qu'eſt l'Amour, ſur ce qu'on entend par un mari, par un amant. L'aînée s'en étoit inſtruite *dans certaines Fables amoureuſes que l'on compoſoit alors à-peu-près comme nos Romans.* Le Vieillard avoit interdit cette lecture à la cadette, parce qu'elle avoit *l'eſprit trop ouvert, trop éveillé.* Elle preſſoit ſa ſœur de lui apprendre ce qu'il y avoit dans ſes livres. Pſiché arrive, Pſiché blâme le pere de ſa rigueur, ſatisfait la curioſité de la jeune fille, & lui inſpire des ſentimens que la Fontaine s'efforce en vain d'excuſer en diſant qu'*elle plaidoit la cauſe de ſon époux.* Enſuite il ſe tient entre les trois Belles un conſeil ſecret touchant les affaires de notre héroïne. L'avis de la cadette eſt que Pſiché attende *que ſon mari revienne au logis;* celui de l'aînée au contraire eſt qu'*elle ſe mette en quête de lui*, & qu'elle tâche de le regagner par ſes ſoumiſſions, par ſon repentir. Pſiché s'arrête à ce dernier conſeil, & part dès le lendemain, après avoir pris l'habit de cette Bergere & lui avoir laiſſé le ſien, qui, quoique de deuil, étant ſon habit de noces, pouvoit tenter les paſſans par les diamans dont il étoit chargé, ou la faire reconnoître des Satellites de ſon ennemie. Tel eſt en ſubſtance ce long Epiſode, dont je n'ai pris que ce qui étoit abſolument néceſſaire pour

amener la derniere circonſtance. (Voyez ce que j'en ai dit dans la Préface.)

(3) Et cependant, l'Amour à ces deux Reines
Séparément inſpire le projet
De remplacer près de lui cette Belle.

Dans le Roman, c'eſt Pſiché elle-même qui perſuade à ſes ſœurs d'aller la remplacer auprès de l'Amour. Pour cela elle fait à chacune d'elles un récit artificieux, où elle ſuppoſe que ce Dieu lui a exalté *la beauté, l'eſprit, la prudence de ſon aînée* (ce qui convient également à toutes deux ;) qu'il l'a chargée de lettres pour Vénus ſa mere, qui lui donnera, à elle, *l'emploi de garder certains oiſons qu'elle nourrit dans ſa ménagerie d'Amathonte*, & qui trouvera bon qu'après l'avoir répudiée, il épouſe une perſonne moins curieuſe, moins légere qu'elle. Elle va juſqu'à feindre que l'Amour lui a tenu le langage ſuivant : » Vous » direz à votre ſœur que je l'aime, & que ſi elle veut » m'épouſer, tous ces tréſors ſont à elle. Je vous ai » traitée comme une étourdie & comme un enfant ; » je la traiterai d'une autre maniere, & lui permettrai » de me voir tant qu'il lui plaira. Qu'elle vienne ſeu- » lement & s'abandonne à l'haleine du Zéphire, comme » déjà elle a fait : j'aurai ſoin qu'elle ſoit enlevée dans » mon Palais ». Certainement c'eſt faire jouer à Pſiché un rôle trop odieux ; & le Lecteur acheve d'être indigné contre elle, quand, à la premiere entrevue, la Fontaine ajoute *qu'elle s'appercevoit bien que ſon aînée avoit mordu à l'hameçon, & que de ce même pas elle s'en alla faire à ſon autre ſœur la même ambaſſade ;*

ambaſſade monſtrueuſe, qui a pour but d'obliger ſes ſœurs à ſe précipiter du haut en bas d'un rocher ! La Fontaine a beau s'égayer ſur la maniere dont périt la premiere, il a beau dire qu'*au lieu d'être enlevée dans le Palais de l'Amour, elle tomba premierement ſur une pointe de rocher, & puis ſur une autre, de roc en roc ;* que *chacun d'eux emporta ſa piéce ;* qu'*ils ſe la renvoyoient les uns aux autres comme un jouet, de maniere qu'elle arriva le plus joliment du monde au royaume de Proſerpine :* toutes ces circonſtances, & beaucoup d'autres que je ne rapporte point, ne ſervent qu'à rendre Pſiché plus coupable, & par conſéquent plus odieuſe. Je n'ai pas voulu mettre ſur ſon compte une auſſi cruelle vengeance ; je l'ai miſe en entier ſur celui de l'Amour.

CHANT HUITIEME
& dernier.

Déja Pſiché, qui ne ſoupçonnoit pas
Que ſes deux ſœurs fuſſent au noir rivage,
Avoit laiſſé loin d'elle leurs Etats,
Et ſans objet pourſuivoit ſon voyage :
Heureuſe alors d'avoir autant d'appas
A moiſſonner pour le tems, pour la crainte,
Pour la douleur dont ſon ame eſt atteinte,
Pour le beſoin qui ſuit par-tout ſes pas.
Maigre & flétrie, elle étoit belle encore ;
Aſſez du moins pour déplaire à Vénus.

Un jour, ô ciel ! laſſe & n'en pouvant plus,
Elle apperçoit un Temple où l'on adore
Cette Déeſſe ; & dans ſon déſeſpoir,
S'armant ſoudain de courage & d'audace,
Se détermine à lui demander grace,
A s'efforcer, ſinon de l'émouvoir,
D'en obtenir du moins une mort prompte,
Qui, terminant ſa miſere & ſa honte,
L'arrache au jour qu'elle ne peut plus voir.
Avant ce Temple (1) eſt un bois ſolitaire,
Bordé par-tout de myrte & de jaſmin,
Où la fauvette, où l'amoureux ſerin

De leurs doux chants reçoivent le ſalaire.
Là le Berger qui ſoupiroit en vain,
Quand il y peut égarer ſa Bergere,
La voit d'abord prendre un air moins ſévere,
Puis le laiſſer diſpoſer de ſa main,
Chercher des yeux le plus épais feuillage,
Céder bientôt à ſon tendre deſſein :
Puis, s'enfonçant tous deux dans le bocage,
La Nuit le trouve endormi ſur ſon ſein.
Ce beau ſéjour, ce gazon, cet ombrage,
L'air qu'on reſpire au fond de ces boſquets,
Charment Pſiché, lui donnent des regrets :
De ſes jardins ce bois étoit l'image.
Elle s'avance, & du Temple ſacré,
De mille amans à toute heure entouré,
Le cœur ſaiſi, pénetre enfin l'enceinte,
Au même inſtant ſent redoubler ſa crainte,
Veut, mais en vain, regagner le degré.
La foule accourt, l'admire & la révére :
C'eſt, diſoit-on, la Reine de Cythere
Qui par bonté fuit les honneurs divins,
Et, ſous l'habit d'une ſimple Bergere,
Vient ſe montrer aux regards des humains.
Pſiché tremblante eut voulu fuir l'hommage
Que l'on rendoit alors à ſa beauté.
Vénus la voit, & du ſein d'un nuage
Lance ſur elle un regard irrité.

Dans tout l'Olympe on savoit son histoire ;
Et, quoiqu'éteints peut-être pour jamais,
Les feux qu'avoient allumés ses attraits,
De sa rivale offensoient trop la gloire.
Pour se venger Vénus saisit l'instant
Où dans son Temple on traitoit en Déesse
Le triste objet de son ressentiment.
Près de Psiché le nuage s'abaisse,
Et la dérobe aux regards étonnés
De cent mortels devant elle inclinés.
Un char l'enleve, où, de longs fouets armées,
L'œil en courroux, Tisiphone & ses sœurs,
Filles du Styx, aux pleurs accoutumées,
La menaçoient de toutes leurs fureurs.
Alors Psiché se crut sans espérance.
Le char s'arrête au pied d'une prison,
Lieu de douleurs, trône de la vengeance,
Sombre cachot, voisin de l'Achéron.
Là, les trois sœurs frappant l'aïr de leurs armes,
Et dépouillant Psiché de ses habits,
A coups pressés meurtrissent tous ses charmes,
Et de son corps enfanglantent les lys.
Psiché poussoit des cris si lamentables
Que Vénus même en eut quelques regrets ;
Elle arrêta les bras impitoyables
Qui déchiroient à l'envi tant d'attraits.
A peine, hélas ! à de légeres traces

Eût-on jugé de leur premier éclat.
Les noires ſœurs (2) ſur ce corps délicat
N'avoient laiſſé nulle retraite aux Graces.
L'Amour trop tard apprit ce châtiment.
Ce Dieu, touché d'un ſi cruel tourment,
Donne à Morphée un baume ſalutaire,
Et le mêlant lui-même à ſes pavots,
Lui dit de rendre à Pſiché le repos,
Son teint, ſes lys, ſa fraîcheur ordinaire.
Morphée a l'art de calmer tous les maux.
D'un doux ſommeil l'impreſſion ſoudaine
Ote à Pſiché celle de la douleur.
Pſiché reprend ſa premiere blancheur:
Pour ſa rivale autre ſujet de haîne.

Vénus ſavoit que, mutin & jalour,
L'Amour guidé par un caprice extrême,
De ſon ſeul goût faiſoit ſa loi ſuprême;
Et n'approuvoit dans ſon plus grand courroux
Que les rigueurs qu'il exerçoit lui-même.
Il ſuffiſoit qu'elle punît Pſiché
Pour qu'à ſon cœur Pſiché redevînt chere.
De ſes liens cet enfant détaché
Y rentreroit en dépit de ſa mere:
Il lui falloit tout d'un coup enlever
Le jeune objet que, malgré ſa colere,
Il s'obſtinoit à vouloir conſerver.

Près du cachot, où, de maux affiégée,
Quoique en ſecret par l'Amour ſoulagée,
Pſiché ſouffroit mille tourmens divers,
Etoit un antre, une caverne affreuſe,
D'où s'échappoit à longs flots dans les airs
Une vapeur épaiſſe & ſulfureuſe :
Ce gouffre étoit le chemin des enfers.
Vénus ordonne à Pſiché d'y deſcendre :
Puiſque, dit-elle, on ne peut ſe défendre
De vous trouver plus belle que Vénus ;
Que ce ſoit goût, ou raiſon, ou caprice,
A vos deſtins je ne m'oppoſe plus :
Mais de ma gloire un ſi prompt ſacrifice
Mérite bien, avant qu'il s'accompliſſe,
Qu'à l'art du moins j'aie encore recours.
Jamais ſans vous (3) la mere des Amours
N'eût pour charmer employé l'artifice.
Il eſt un fard que l'hymen de Pluton
A Proſerpine a rendu néceſſaire :
De ce ſecret demandez-lui le don
Pour embellir la Reine de Cythere.
Allez : il tarde à mon cœur envieux
Que des enfers vous ſoyez revenue :
Mais gardez-vous ſur ce fard précieux
D'oſer porter une indiſcrette vue.
Vénus alors prend la route des cieux ;
Et Pſiché croit ſa perte réſolue :

Comment deſcendre au ténébreux ſéjour ?
Comment fléchir & Caron & Cerbere ?
Puis, dans le lieu où Pluton tient ſa Cour
Quand elle auroit mis un pied téméraire,
Comment compter ſur un libre retour ?
De cet Empire on ne revenoit guère :
C'en eſt fait d'elle, à moins que de l'Amour
Aux ſombres bords le flambeau ne l'éclaire.

Pſiché s'arrête à cet eſpoir flatteur :
Voici l'inſtant de connoître le cœur
De cet époux capricieux, bizarre ;
Et ſi ce Dieu perſiſte en ſa rigueur,
Pour ſa Pſiché ce n'eſt plus un malheur
D'être livrée aux monſtres du Tartare.
Cette penſée & beaucoup mieux encor
L'Amour lui-même excitant ſon courage,
Pſiché pénétre au ſéjour de la Mort.
Mille Démons volent à ſon paſſage ;
Et Pſiché voit leur effrayante image
Sans ſe troubler : tant l'Amour en ſecret
Raſſure alors cette jeune mortelle !
Ses yeux brilloient dans la nuit éternelle :
A leur pouvoir tout l'enfer ſe ſoumet.
Déjà Caron veut qu'un ſi bel objet
Sans rien payer entre dans ſa nacelle.
Minos ſe livre à d'amoureux tranſports,

Cerbere tombe aux pieds de cette Belle,
Clothon prétend toujours filer pour elle,
Et Tiſiphone eſt en proie aux remords.
Pſiché s'avance (4); & parmi les victimes
Qui près du Styx endurent pour jamais
Des châtimens aſſortis à leurs crimes,
De ſes deux ſœurs reconnoiſſant les traits,
Cette Beauté dans leur nouveau ſupplice
De Rhadamante admire la juſtice.
A chaque inſtant à leurs regards jaloux
Venoit s'offrir une glace importune,
Qui leur peignoit ſa brillante fortune,
Et les appas de l'Amour ſon époux:
Un voile étoit répandu ſur la ſuite.
Les ſœurs fuyoient ce fantôme odieux,
Mais en tous lieux la glace reproduite
Se retrouvoit toujours devant leurs yeux.
Près de Pluton (5) Pſiché fut introduite.
Pluton la voit, & ſoudain ſent des feux
Dont en ſon cœur Proſerpine inquiéte,
Pour l'avenir craint l'ardeur indiſcrette.
Pſiché ſans peine obtint d'elle le fard
Qu'elle devoit porter à ſa rivale:
Mais auſſitôt la Déeſſe infernale
La congédie, & preſſe ſon départ.
Alors Pſiché traverſe l'Elyſée
Pour retourner au terreſtre ſéjour.

La route étoit moins triſte & plus aiſée,
Claire, fleurie, & du choix de l'Amour.

Dès que ce Dieu l'eût rendue à la terre
Par le ſecours d'une inviſible main,
Il la laiſſa ſuivre encor ſon deſtin,
Servir encor la Reine de Cythere.
Pſiché rêvant au préſent qu'elle tient,
Aux changemens qu'ont éprouvés ſes charmes,
A ſon époux, qui, puiſqu'il la ſoutient,
Semble être près de lui rendre les armes:
Peut-être auſſi (car au cœur de Pſiché
Un peu d'orgueil reſtoit toujours caché,)
Cette Beauté craignant qu'à la Déeſſe
Le divin fard ne réuſsît trop bien,
Veut, en dépit de ſa défenſe expreſſe,
Sur elle-même eſſayer ce moyen.
Je n'ai, dit-elle, en cet endroit champêtre
Que les rochers, que les bois pour témoins:
Voyons ce fard qu'avec de ſi grands ſoins
Vénus prétend m'empêcher de connoître.
Lors à la boîte elle porte la main,
L'entrouvre un peu, la referme ſoudain,
La conſidére avec un œil avide,
Craint, ſe raſſure, héſite, & l'ouvre enfin.
Il en ſortit une flamme perfide
Qui pénétra ſon viſage & ſon ſein.

Au même inſtant Pſiché d'un pas rapide,
Le cœur troublé, gagne un ruiſſeau voiſin.
Que devint-elle en voyant ſon image ?
Ses lys étoient en ébene changés :
L'onde préſente à ſes yeux outragés
Une Beauté de l'Africain rivage.
Dieux ! s'écria cette Belle en pleurant,
J'ai tout perdu. Ma cruelle ennemie
Pour cet opprobre a ménagé ma vie.
Jouis, Vénus, d'un triomphe éclatant !
De mon époux je vais être haïe ;
L'Amour fuira mon aſpect effrayant.
L'eau du ruiſſeau fut en vain employée
Pour effacer cette triſte couleur.
Alors Pſiché confuſe, humiliée,
Court dans un antre enterrer ſa douleur.
Elle y vouloit languir ſans nourriture,
Sans voir le jour, ſans prendre de repos ;
Livrer ſa trame au ciſeau d'Atropos,
Ou des ſerpens devenir la pâture.

Et cependant au courroux de l'Amour
Déjà ſuccede une vive tendreſſe ;
Déjà ce Dieu veut près de ſa Maîtreſſe,
Malgré Vénus, ſe fixer ſans retour.
Soudain il vole, il arrive à l'entrée

De la caverne où languiſſoit Pſiché.
Il l'apperçoit, qui, d'ennuis dévorée,
Entre des fleurs le viſage caché,
Sur le gazon arroſé de ſes larmes,
Dérobe au jour la perte de ſes charmes.
Ses bras ſont nuds, &, malgré ſon malheur,
Ont conſervé leur premiere blancheur :
L'Amour y porte un baiſer plein de flamme.
Pſiché d'abord reconnoît ſon époux :
Ce doux baiſer a paſſé dans ſon ame.
L'Amour alloit embraſſer ſes genoux ;
Pſiché ſe leve, & voilant ſon viſage,
Fuit auſſitôt dans ſon obſcur réduit.
L'époux brûlant, gémit, pleure & la ſuit,
En l'aſſurant d'un éternel hommage.
Non, dit Pſiché, vous ne m'aimerez plus :
Victime, hélas ! du courroux de Vénus,
De la beauté j'ai perdu l'avantage.
Quoi ! dit l'Amour, ces traits ſi précieux !....
Ils ſont changés, & je ne ſuis plus belle.....
Je veux les voir.....Ils effraieront vos yeux....
Ils me plairont ſous leur forme nouvelle :
Je ſuis un monſtre, un amant furieux ;
C'eſt moi qui dois redouter votre haîne ;
Mon ſeul caprice a cauſé vos malheurs :
Mais c'en eſt fait ; je rentre dans ma chaîne ;

Vénus va mettre un terme à ſes rigueurs.....
Il n'eſt plus tems ; elles ſont épuiſées,
Reprit l'épouſe. Et l'Amour à ces mots,
Serrant ſes mains de larmes arroſées,
Laiſſe échapper les plus triſtes ſanglots.
Enfin ce Dieu rompant un long ſilence :
Venez, dit-il, c'eſt trop de réſiſtance ;
Voyons le tort qu'à vos jeunes appas
A compté faire une injuſte vengeance :
Ah ! quel qu'il ſoit, je ne changerai pas.
Alors Pſiché tendrement lui rappelle
Combien l'ingrat pour un pareil deſir
D'un dur refus s'étoit armé contre elle.
Vaines raiſons ! Ce cruel ſouvenir
Accroît du Dieu la flamme impétueuſe ;
Et par le Styx il jure au même inſtant
D'être toujours ſon époux, ſon amant,
De l'adorer, lui parût-elle affreuſe.
Puis, hors de l'antre auſſitôt l'entraînant,
Sur ſon viſage avec ſaiſiſſement
Il voit du fard l'impreſſion funeſte ;
Mais, revenu de ſon étonnement,
Songeant ſoudain à tout ce qui lui reſte :
Pſiché, dit-il, je tiendrai mon ſerment.
De votre teint les roſes ſont flétries,
Mais de vos yeux l'éclat n'eſt point changé.

Vénus ſuccombe ; & ſous vos loix chéries
L'Amour ſe voit pour jamais engagé.
Allons trouver cette implacable mere :
J'obtiendrai d'elle ou du Maître des Dieux,
Que recouvrant votre beauté premiere,
Vous preniez place avec moi dans les cieux ;
Ou des humains, dépourvus de mes feux,
Je laiſſerai périr la race entiere.
Il dit, & vole avec elle à Cythere.

Vénus alors s'occupoit de Pſiché ;
Et, la pitié ſuccédant à l'envie,
En ce moment ſon cœur étoit touché
D'avoir porté trop loin la jalouſie :
Caprice étrange, & qu'explique pourtant
Sa qualité de Femme & de Déeſſe.
Pſiché ſe jette à ſes pieds en pleurant.
Vénus la plaint, l'embraſſe & la carreſſe ;
Et ſe piquant de généroſité,
Permet ſoudain (tant d'une extrémité
Ce ſexe paſſe aiſément en une autre,)
Que Jupiter lui rende ſa beauté.
En attendant, ma Cour ſera la vôtre,
Ajouta-t-elle, & mes jeunes ſujets
De votre hymen y feront les apprêts.
D'un tel accueil Pſiché fut pénétrée.

L'Amour content de ce premier ſuccès,
Monte auſſitôt à la voûte azurée,
De Jupiter réclame les bienfaits,
Lui fait valoir l'aveu de Cythérée,
Voue à ce Dieu le plus doux de ſes traits
Si de Pſiché la honte eſt réparée,
Fait tant qu'enfin ſes vœux ſont ſatisfaits.
Voilà Pſiché plus belle que jamais :
Mais l'Amour veut qu'elle ſoit immortelle ;
Et Jupiter craint qu'avec tant d'attraits,
Pſiché traînant tous les cœurs après elle,
N'allume aux cieux une guerre éternelle.
Pour accorder les compagnes des Dieux
Tout mon pouvoir ſait à peine ſuffire :
Si Pſiché monte à ce rang glorieux,
Je n'aurai plus la paix dans mon Empire.
Il lui faudra des temples, des autels ;
Et nous verrons déſormais les mortels,
D'encens déjà devenus trop avares,
Nous rendre encor des hommages plus rares.
Ainſi parla le vainqueur des Titans.
L'Amour reprit : Qu'importe à votre gloire
De ces humains le mépriſable encens !
Sans le tonnerre & la grêle & les vents,
L'homme bientôt refuſeroit de croire
Qu'il eſt des Dieux ; & ſon cœur inſenſé

Aux doux attraits de ſa poſtérité
On vit depuis tout l'Olympe ſe rendre:
De ſon hymen (6) naquit la Volupté.

Fin du huitieme & dernier Chant.

NOTES

NOTES DU HUITIEME & *dernier* CHANT.

(1) Avant ce Temple eſt un bois ſolitaire, Bordé par-tout de myrte & de jaſmin.

La Fontaine, comme on l'a vu dans la Préface, renvoie Pſiché, de Cérès à Junon, de Junon à Diane, & de celle-ci à Cythérée. Elle s'informe du plus prochain Temple de cette derniere, & prend là réſolution, ſi elle ne l'y trouve pas, de s'embarquer & d'aller en Cypre. On lui en indique un très fréquenté, où la Déeſſe ſe plaiſoit, & où on l'avoit vu tenir pluſieurs fois *ſon Tribunal.* Elle eſpére d'y voir l'Amour, *n'y ayant point d'apparence que ſa mere vînt ſi ſouvent en un lieu ſans l'y amener.* Ce Temple étoit dans une vallée ſpacieuſe, ceinte de côteaux *merveilleuſement agréables.* La Fontaine fait une deſcription riante de ces lieux, après quoi il remonte à l'origine du Temple. Un Roi de Lydie avoit prié les Grecs de lui *donner femme.* On lui envoya deux jeunes filles, l'une parfaitement belle, mais à qui Vénus avoit refuſé le don de plaire; l'autre d'une beauté moins parfaite, mais ayant ce don au ſuprême degré. Il préféra celle-ci. La premiere en mourut de chagrin. Le Roi la fit enterrer honorablement. La ſeconde vécut fort longtems, & toujours heureuſe, poſſédant le cœur de ſon mari tout entier. Elle crut devoir quelque reconnoiſſance à Vénus, & engagea ce Prince à lui faire bâtir un Temple. » Il y conſuma toutes ſes richeſſes; puis » ſes ſujets y contribuerent. La dévotion fut ſi grande

» que les femmes conſentiront qu'on vendît leurs col-» liers ». La Reine eut la ſatisfaction, avant que de mourir, de voir *le parachevement de ſon vœu.* Elle voulut être enterrée près du Temple. Son mari, qui lui ſurvécut, exécuta ſes dernieres volontés; il lui érigea un mauſolée digne d'elle, fit tranſporter les cendres de ſa rivale dans le même lieu, & les fit mettre en un tombeau preſque auſſi ſuperbe: l'endroit fut en conſéquence nommé *les deux ſépultures.* L'un & l'autre monumens étoient accompagnés d'inſcriptions qui inſtruiſoient les paſſans du ſort de ces deux rivales. Pſiché donna des larmes à la derniere. La Fontaine entre dans beaucoup de détails ſur toute cette aventure. Il décrit enſuite le Temple. » L'architecture » en étoit exquiſe, & avoit autant de grace que de » majeſté. L'Architecte s'étoit ſervi de l'ordre Ionique » à cauſe de ſon élégance. *De tout cela il réſultoit* » *une Vénus que je ne ſaurois vous dépeindre.* Le fron-» riſpice répondoit merveilleuſement bien au corps ». Le tympan du fronton, les colonnes, leurs baſes, l'entablement, l'architrave, le parvis, le dedans du Temple, le tabernacle, le ſanctuaire, juſqu'au trône où Vénus, *à demi couchée ſur des couſſins de ſenteur,* recevoit, quand elle y venoit, les adorations des mortels: tout a ſa deſcription particuliere. Vénus arrive au moment où le peuple entouroit Pſiché. La foule étoit ſi grande autour d'elle, que *la Déeſſe eut de la peine à paſſer.* On peut juger de ſa colere. *Ses gardes lui font faire paſſage;* elle va ſe placer ſur ſon trône, y écoute quelques ſupplians avec aſſez de diſtraction, mande enſuite Pſiché, l'emmene avec elle, & la fait

monter dans son char, *mais avec trois Divinités de sa suite peu gracieuses*, la Colere, la Jalousie & l'Envie : *il y a de toutes sortes de gens à la Cour*, ajoute ici la Fontaine.

(2) Les noires sœurs sur ce corps délicat
N'avoïent laissé nulle retraite aux Graces.

» Prenez vos sions, filles de la Nuit, dit Vénus » dans le Roman, & m'empourprez ce corps d'albâ- » tre que mon fils appelle le temple de la blancheur ». Elle y régnoit en effet, continue la Fontaine, avec un éclat que je ne saurois vous dépeindre.

» Là, les lys lui servoient de trône & d'oreillers,
» Des escadrons d'Amours, chez Psiché familiers,
» Furent chassés de cet asyle.
» Le pleurer leur fut inutile.
» Rien ne put attendrir les trois filles d'enfer :
» Leurs cœurs furent d'acier ; leurs mains furent de fer.
» La Belle eut beau souffrir : il fallut que ses peines
» Allassent jusqu'au point, que les sœurs inhumaines
» Craignissent que Clothon ne survînt à son tour.
» Ah ! trop impitoyable Amour,
» En quels lieux étois-tu ? dis, cruel, dis, barbare !
» C'est toi, c'est ton plaisir, qui causa sa douleur :
» Oui, tigre, c'est toi seul qui t'en dois dire auteur :
» Psiché n'eût rien souffert sans ton courroux bizarre.
» Le bruit de ses clameurs s'est au loin répandu ;
» Et tu n'en as rien entendu !

» Pendant tous ſes tourmens tu dormois, je le gage ;
» Car ta brûlure n'étoit rien.
» La Belle en a ſouffert mille fois davantage,
» Sans l'avoir mérité ſi bien.
» Tu devois venir voir empourprer cet albâtre :
» Il falloit amener une troupe de Ris ;
» Des ſouffrances d'un corps dont tu fus idolâtre,
» Vous vous ſeriez tous divertis.
» Hélas ! Amour, j'ai tort. Tu répandis des larmes ;
» Quand tu fus de Pſiché la peine & le tourment ;
» Et tu lui fis trouver un baume pour ſes charmes,
» Qui la guérit en un moment ».

(5) Jamais ſans vous la mere des Amours
N'eût pour charmer employé l'artifice.

Dans la Fontaine, lorſque Vénus, après tous les commandemens bizarres dont elle s'eſt aviſée, & que Pſiché a exécutés ponctuellement, lui ordonne d'aller demander à Proſerpine une boîte de ſon fard, voulant à toute force la perdre, cette Déeſſe dit : » J'en ai » beſoin, comme vous voyez : la maladie de mon » fils m'a toute changée. Apportez-moi ſans tarder, & » que l'on vous aura donné, ſe n'y touchez point ». Et deux lignes auparavant, elle avoit dit au contraire : *Si vous voulez ne point revenir des enfers, j'en fais contenir.* Mais on peut excuſer cette contradiction en alléguant que cette Déeſſe ſe trahit ſans le vouloir, que ſa jalouſie perce malgré elle. Après cela vient l'hiſtoire de la vieille : tout qui parle, puis le détail du voyage de Pſiché aux enfers, puis enfin la deſcrip-

ſion de ces lieux. Arrivée ſur les bords du Styx, Pſiché y vit des gens de tous états. Il y avoit dans la barque, lorſque la Belle paſſa, un Roi qui pleuroit de ce qu'il lui fallait quitter un ſéjour où étoient de ſi beaux objets; un Philoſophe qui au contraire louoit les Dieux de ce qu'il en étoit ſorti avant que de voir un objet ſi capable de le ſéduire; des ſoldats qui ſe diſputoient entre eux à qui s'aſſeoiroit le plus près d'elle, ſans aucun reſpect pour le Roi, ni aucune crainte d'un Général d'armée, qui ſe trouvoit là auſſi, *mais qui n'avoit pas ſon bâton de commandement.* J'ai toujours été étonné, en liſant ce morceau, que la Fontaine, pour faciliter l'entrée des enfers à ſon héroïne, ait eu recours à la fiction de cette Tour, qui lui fournit une lampe, un paquet de ficelle, ſix boulés de cire & deux deniers. C'eût été une idée, ce me ſemble, bien plus conforme à l'eſprit de galanterie qui regne dans toute l'hiſtoire de cette Belle, que de ſuppoſer les plus redoutables Puiſſances de ces lieux, tellement épriſes de ſes charmes qu'aucun Monſtre, qu'aucun Démon ne s'oppoſât à ſon paſſage. Auſſi eſt-ce à cette idée ſeule que je me ſuis attaché; &, ſi je ne me trompe, elle vaut bien ce long narré de la Tour, qui, après avoir donné à Pſiché d'aſſez burleſques inſtructions, finit par lui ſouhaiter un bon voyage.

(4) Pſiché s'avance, & parmi les victimes.....

Le ſupplice auquel je ſuppoſe ici que Rhadamante a condamné les ſœurs de Pſiché n'eſt pas de mon in-

vention. On va voir comment la Fontaine l'a rendu. Il fait dire à Poliphile que *les ſingularités des enfers ſont tellement étranges, qu'il a beſoin d'un ſtyle extraordinaire pour les décrire.* C'eſt toujours la raiſon qu'il allégue, quand il paſſe de la proſe à la poéſie.

» Le Royaume des Morts a plus d'une avenue :
» Il n'eſt route qui ſoit aux humains ſi connue.
» Des quatre coins du monde on ſe rend aux enfers :
» Tiſiphone les tient inceſſamment ouverts.
» La faim, le déſeſpoir, les douleurs, le long âge,
» Menent par tous endroits à ce triſte paſſage ;
» Et quand il eſt franchi, les filles du Deſtin
» Filent aux habitans une nuit ſans matin.
» Orphée a toutefois mérité par ſa lyre,
» De voir impunément le ténebreux Empire.
» *Pſiché par ſes appas obtint même faveur :*
» Pluton ſentit pour elle un moment de ferveur.
» Proſerpine craignit de ſe voir détrônée :
» Et la boîte de fard à l'inſtant fut donnée.
» L'eſclave de Vénus, *ſans guide & ſans ſecours*,
» Arriva dans les lieux où le Styx fait ſon cours.
» Sa cruelle ennemie eut ſoin que le Cerbere
» Lui lançât des regards enflammés de colere ».

Qu'en avoit-elle à craindre, puiſque la Tour l'avoit aſſurée que les boules de cire auroient la force d'endormir ce terrible portier des enfers ? La Fontaine ſemble oublier ici tout ce qu'il a dit auparavant. Pſiché n'arrive pas *ſans guide & ſans ſecours* dans ces lieux, puiſqu'elle a un paquet de ficelle pour ſe conduire,

deux deniers pour payer Caron, ſix boules de cire pour empâter les gueules de Cerbere; & qu'en outre deux Démons des champs Elifées doivent venir au-devant d'elle, pour la conduire juſqu'au trône de Proſerpine. Ce n'eſt point *à ſes appas qu'elle doit la faveur de voir impunément le ténébreux Empire*; c'eſt à l'aſſiſtance de cette Fée plus puiſſante que Vénus, de cette Fée *qui faiſoit parler les pierres, à qui rien n'étoit impoſſible, qui ſe moquoit du Deſtin, diſpoſoit des vents & des aſtres, & faiſoit aller le monde à ſa fantaiſie.* La Fontaine avoit trop de jugement pour ne pas ſentir le défaut de cette fiction meſquine. Il l'abandonne dans tout le reſte du récit; & il n'y eſt queſtion ni de la rencontre de l'âne boiteux, ni de l'uſage des choſes que contient le panier dont la Tour a recommandé à Pſiché de ſe munir.

» Par les Monſtres d'enfer rien ne fut épargné.
» Elle vit ce qu'en ont tant d'autres enſeigné.
» Mille Spectres hideux, les Hydres, les Harpies,
» Les triples Géryons, les mânes des Tities,
» Préſentoient à ſes yeux maint fantôme trompeur,
» Dont le corps retournoit auſſitôt en vapeur.
» Les cantons deſtinés aux Ombres criminelles,
» Leurs cris, leur déſeſpoir, leurs douleurs éternelles,
» Tout l'attirail qui ſuit tôt ou tard les méchans,
» La remplirent de crainte & d'horreur pour ces champs.
» Là, ſur un pont d'airain, l'orgueilleux Salmonée,
» Triſte chef d'une troupe aux tourmens condamnée,
» S'efforçoit de paſſer en des lieux moins cruels,
» Et par-tout rencontroit des feux continuels.

» Tantale aux eaux du fleuve portoit en vain ſa bouche,
» Toujours proche d'un bien que jamais il ne touche;
» Ixion, en fureur, eſſayoit vainement
» D'arrêter ſon rocher pour le moins un moment.
» Là, les ſœurs de Pſiché, dans l'importune glace
» D'un tonneau que dans ceſſe elles avoient en face,
» Revoyoient leur cadette heureuſe & dans les bras,
» Non d'un Monſtre effroyable, mais d'un Dieu plein d'appas
» En quelque lieu qu'allât cette engeance maudite,
» Le miroir ſe plaçoit toujours à l'oppoſite.
» Pour les tirer d'erreur leur cadette accourut;
» Mais ce couple s'enfuit ſitôt qu'elle parut. »

Il n'y a dans toute cette longue deſcription que ces huit derniers vers dont j'aie tiré parti. Encore en ai-je abſolument changé & l'expreſſion & le tour.

» Non loin d'elles, Pſiché vit l'immortelle tâche
» Où les cinquante ſœurs s'exerçoient ſans relâche.
» La Belle les plaignit, & ne put ſans frémir,
» Voir tant de malheureux occupés à gémir.
» Chacun trouvoit ſa peine au plus haut point montée
» Ixion ſouhaitoit le ſort de Promethée.
» Tantale eût conſenti, pour aſſouvir ſa faim,
» Que Pluton le livrât à des flammes ſans fin.
» En un lieu ſéparé l'on voit ceux de qui l'ame
» A violé les droits de l'amoureuſe flamme,
» Offenſé Cupidon, mépriſé ſes autels,
» Refuſé le tribut qu'il impoſe aux mortels.
» Là, ſouffre un monde entier d'Ingrates, de Coquettes:
» Là, Mégère punit les langues indiſcrettes;

» Sur-tout ceux qui, tachés du plus noir des forfaits,
» Se sont vantés d'un bien qu'on ne leur fit jamais.
» Par de cruels vautours l'Inhumaine est rongée;
» Dans un fleuve glacé la Volage est plongée;
» Et l'Insensible expie, en des lieux embrasés,
» Aux yeux de ses amans les maux qu'elle a causés.
» Ministres, Confidens, Domestiques perfides,
» Y lassent, sous les fouets, les bras des Euménides.
» Près d'eux sont les auteurs de maint hymen forcé,
» L'Amant chiche, & la Dame au cœur intéressé;
» La troupe des Censeurs, peuple à l'Amour rebelle;
» Ceux enfin dont les vers ont noirci quelque Belle ».

(5) Près de Pluton Psiché fut introduite.....

La Fontaine met dans la bouche de cette héroïne le discours suivant, où il n'y a assurément rien de ce que Vénus lui a ordonné. Car voici les propres termes de la Déesse: *Vous ferez mes complimens à la Reine de ces lieux-là, & vous lui direz que je la prie de me donner une boîte de son fard.* Or, Psiché, dans toute cette harangue, semble au contraire demander le fard pour elle-même.

» Vous, sous qui tout fléchit, Déités dont les loix
» Traitent également les Bergers & les Rois;
» Ni le desir de voir, ni celui d'être vue,
» Ne me font visiter une Cour inconnue.
» Pas trop appris, hélas! par mes propres malheurs,
» Combien de tels plaisirs engendrent de douleurs.
» Vous voyez devant vous l'esclave infortunée

» Qu'à des larmes ſans fin Vénus a condamnée.
» C'eſt peu pour ſon courroux des maux que j'ai ſoufferts ;
» Il faut chercher encore un fard juſqu'aux enfers.
» Reine de ces climats, faites qu'on me le donne.
» Il porte votre nom ; & c'eſt ce qui m'étonne.
» Ne vous offenſez point, Déeſſe aux traits ſi doux :
» On s'apperçoit aſſez qu'il n'eſt pas fait pour vous.
» Plaire ſans fard eſt choſe aux Déeſſes facile.
» A qui ne peut vieillir cet art eſt inutile.
» C'eſt moi qui dois tâcher, en l'état où je ſuis,
» A réparer le tort que m'ont fait les ennuis.
» Mais j'ai quitté le ſoin d'une beauté fatale.
» La Nature ſouvent n'eſt que trop libérale.
» Plût au Sort que mes traits, à préſent ſans éclat,
» N'euſſent jamais paru que dans ce triſte état !
» Mes ſœurs les enviaient : que mes ſœurs étoient folles !
» D'abord je me repus d'eſpérances frivoles.
» Enfin l'Amour m'aima ; je l'aimai ſans le voir :
» Je le vis ; il s'enfuit ; rien ne put l'émouvoir.
» Il me précipita du comble de la gloire.
» Souvenirs de ce tems, ſortez de ma mémoire.
» Chacun ſait ce qui ſuit ; maintenant dans ces lieux
» Je viens pour obtenir un fard ſi précieux.
» Je n'en mérite pas la faveur ſinguliere ;
» Mais le nom de l'Amour ſe joint à ma priere.
» Vous connoiſſez ce Dieu ; qui ne le connoît pas ?
» S'il deſcend, pour vous plaire, au fond de ces climats,
» D'une boîte de fard récompenſez ſa femme.
» Ainſi durent chez vous les douceurs de ſa flamme :
» Ainſi votre bonheur puiſſe rendre envieux
» Celui qui pour ſa part eut l'Empire des Cieux.

(6) De ſon hymen naquit la Volupté.

J'ai, avant ce vers, eſſayé de tirer quelques moralités de mon Poëme; mon deſſein, en le compoſant, ayant été, ainſi que je l'ai dit dans la Préface, qu'on pût le regarder comme une vraie Fable, dont toute l'action concourt à une inſtruction marquée. Puiſſe cette Fable, du genre de celles qui ſont fondées ſur le ſentiment, être auſſi favorablement reçue du Public, que pluſieurs autres du même genre qu'il paroît avoir principalement goutées dans mon Recueil! La Fontaine, dont le but n'a pas été tout à fait le même, conſerve juſqu'à la fin du Roman ce ton de gaieté & de plaiſanterie que j'ai eu pluſieurs fois occaſion de faire remarquer dans mes Notes. Dès que l'hymen de Pſiché eſt réſolu, il fait prendre à toute la Cour de Vénus le chemin de l'Olympe, & dit que *les Graces ſe promettoient bien de danſer aux noces.* Il finit par un hymne à la Volupté, fille de Pſiché & de l'Amour, *qui attira les Dieux & les hommes dès qu'on la vit.*

» O douce Volupté, ſans qui, dès notre enfance,
» Le vivre & le mourir nous deviendroient égaux;
» Aimant univerſel de tous les animaux,
» Que tu ſais attirer avecque violence!
» Par toi tout ſe meut ici bas:
» C'eſt pour toi, c'eſt pour tes appas,
» Que nous courons après la peine.

» Il n'eſt Soldat, ni Capitaine,
» Ni Miniſtre d'Etat, ni Prince, ni Sujet,
» Qui ne t'ait pour unique objet.
» Nous autres Nourriſſons, ſi pour fruit de nos veilles,
» Un bruit délicieux ne charmoit nos oreilles,
» Si nous ne nous ſentions chatouillés de ce ſon,
» Ferions-nous un mot de chanſon?
» Ce qu'on appelle gloire, en termes magnifiques,
» Ce qui ſervoit de prix dans les jeux Olympiques,
» N'eſt que toi proprement, divine Volupté.
» Et le plaiſir des ſens n'eſt-il de rien compté?
» Pourquoi ſont faits les dons de Flore?
» Le Soleil couchant, & l'Aurore?
» Pomone & ſes mets délicats?
» Bacchus, l'ame des bons repas?
» Les forêts, les eaux, les prairies,
» Meres des douces rêveries?
» Pourquoi tant de beaux arts qui tous ſont tes enfans?
» Mais pourquoi les Cloris aux appas triomphans,
» Que pour maintenir ton commerce?
» J'entends innocemment: ſur ſon propre deſir
» Quelque rigueur que l'on exerce,
» Encore y prend-on du plaiſir.
» Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtreſſe
» Du plus bel eſprit de la Grece,
» Ne me dédaigne pas; viens-t'en loger chez moi;
» Tu n'y ſeras pas ſans emploi.
» J'aime le Jeu, l'Amour, les Livres, la Muſique,
» La Ville & la Campagne; enfin tout s'il n'eſt rien
» Qui me ſoit ſouverain bien,
» Juſqu'au ſouverain plaiſir d'une ame mélancolique

» Viens donc ; & de ce bien, ô douce Volupté,
» Veux-tu ſavoir, au vrai, la meſure certaine ?
» Il m'en faut tout au moins un ſiécle bien compté ;
» Car trente ans, ce n'eſt pas la peine ».

PIÉCES

FUGITIVES.

Preſque toutes ces Piéces ont paru dans différens Journaux. Je les redonne ici avec quelques légers changemens. La plûpart ont rapport à l'Apologue ; & j'y reviens ſi fréquemment ſur le mérite de la Fontaine, qu'elles pourront ſervir à prouver combien j'en ſuis vivement pénétré, malgré la liberté avec laquelle j'ai oſé relever les endroits foibles de ſon Roman.

PREMIERE ÉPITRE

A M. DE W***,

SUR L'APOLOGUE (1).

Vous vous plaignez, Monſieur, de ne ſavoir à quoi vous en tenir ſur ce qui conſtitue la Naïveté dans l'Apologue ; d'avoir inutilement conſulté, ſur une qualité auſſi eſſentielle à ce genre de poéſie, pluſieurs Ecrivains eſtimables qui en ont traité ; de ne trouver même à cet égard que des idées peu ſatisfaiſantes, dans les diſſertations dont preſque tous les Succeſſeurs de la Fontaine ont accompagné leurs Fables : vous me mandez qu'en général on paroît réduire la Naïveté à un certain ton

(1) Cette Epitre a paru, avec le petit Diſcours qui la précéde, dans le Journal de Trévoux (vol. de Janvier 1767) continué par M. l'Abbé AUBERT, ſous le titre de *Journal des Beaux-Arts & des Sciences*. Paris, DIDOT, le jeune, & MOUTARD, quai des Auguſtins.

familier & enfantin, capable d'amuſer ceux pour qui l'on veut que l'Apologue ſoit uniquement deſtiné. Mais, en convenant que l'enfance peut beaucoup profiter de la lecture des Fables, vous penſez, comme moi, qu'elles ne lui ſont pas toujours propres, qu'elles paſſent ſouvent ſon intelligence, & qu'il s'en faut bien que la Fontaine ait prétendu ne travailler que pour cet âge. Vous me rappellez à ce ſujet le paſſage de l'Encyclopédie, que j'ai cité dans l'Avant-propos qui eſt à la tête de mon Recueil : *les Fables de la Fontaine ſont devenues la nourriture des eſprits les plus délicats, les plus cultivés, les plus profonds.* Vous ne pouvez concilier cet éloge, qui certainement n'a rien d'outré, avec le ſyſtême de ceux qui exigent que toute Fable ſoit à la portée des enfans. Vous approuvez encore moins que, pour la plus grande perfection de ſon art, on oblige un Fabuliſte à paroître ſimple & crédule, à nous perſuader par une illuſion paſſagere qu'il eſt fort au-deſſous de nous, à pouſſer cette illuſion juſqu'à nous faire rire à ſes dépens, juſqu'à faire retomber ſur lui-même le ridicule des contes puériles qu'il débite ; & que l'on faſſe conſiſter dans

cet air de ſimplicité, de crédulité, de bonne foi, la Naïveté du récit & du ſtyle.

J'ai, ainſi que vous, Monſieur, une idée bien différente de cette qualité. La définir de la ſorte, c'eſt, ſelon moi, dégrader l'Apologue. Vous verrez par l'Epitre ſuivante, que je la fais conſiſter à rapprocher le grand du petit, & que je ſuis d'accord en cela avec d'excellens Auteurs, qui penſent très-judicieuſement qu'il n'y a rien de plus philoſophique, & en même tems rien de plus naïf que ces contraſtes. Je vois par-tout dans la Fontaine, un Philoſophe pénétré du ſentiment de notre foibleſſe, mais qui, au lieu de s'en affliger, comme pourroit faire un Cynique, prend le parti d'en plaiſanter; & de la peindre ſous toutes les formes ridicules par leſquelles elle le frappe davantage, pour nous exciter nous-mêmes à en rire. Or, voilà un ſentiment bien oppoſé à celui dont je viens de parler: car ſuivant le ſyſtême en queſtion, c'eſt à ſes propres dépens que la Fontaine nous fait rire; & ſelon moi, c'eſt tout le contraire.

NON je ne conviendrai jamais
Que d'un crédule Pédagogue

Le langage fot & niais
Soit le vrai ton de l'Apologue ;
Que dans ce genre ingénieux,
L'Auteur le plus digne de gloire,
Soit celui qui trompe le mieux
En faiſant ſemblant de tout croire ;
Ni qu'aviliſſant ſes talens
Par une étude ingrate & triſte,
Il faille que tout Fabuliſte
S'abaiſſe au niveau des enfans.

Quoi ! la Fontaine, quoi ! mon maître,
Ces Ecrits où tu fais paroître
Tant de graces, tant de raiſon,
N'auroient que le foible avantage
D'occuper, comme Cendrillon,
Les loiſirs d'un enfant volage ?
Quoi ! ces Récits où le plus ſage
Pourroit puiſer quelque leçon,
Seroient, ſans nulle différence,
Mis au rang de ces contes bleus,
Dont, en leur impoſant ſilence,
Une Bonne avec confiance,
Endort un grouppe de morveux ?
Non, non, des talens que j'admire
Et dont je fais ma paſſion,

Quoi que maint Auteur puiſſe en dire (1),
Je n'ai point cette opinion.

Je ſais que la plus belle Fable
Eſt celle où la Naïveté
Fait, ſous un image agréable,
Briller l'auſtere Vérité :
Je ſais qu'un trop obſcur emblême
Nuiroit à la ſimplicité,
Qui de ce modeſte Poëme
Fait la principale beauté.
Mais par quel étrange ſyſtême
Veut-on qu'en des champs ſi féconds,
Les plus abondantes moiſſons
Soient pour l'âge où d'une poupée
L'ame uniquement occupée
Prend les Fables pour des ſermons ?
Par quelle abſurdité frivole
Transforme-t-on groſſierement
La Fontaine en maître d'école,

(1) J'en cherois une foule, qui ont prétendu que toute Fable devoit être à la portée des enfans. Qu'ils faſſent donc le procès à la Fontaine, pour avoir ſi ſouvent élevé au-deſſus de l'intelligence de ces âg

Et ſon Recueil en rudiment ?

Que le Fabuliſte s'applique
A raconter ingénuement,
Soit l'effroi du peuple aquatique
Si le Soleil fait des enfans (1),
Soit l'Ane, orgueilleux de l'encens
Qu'au Dieu ſous lequel il ſe quarre,
Avec reſpect offrent les gens (2);
Quel eſt l'enfant dont l'eſprit rare
Pourra développer le ſens
Que, vus d'un œil philoſophique,
Sous leur écorce allégorique,
Offrent ces Récits éloquens ?
Il voit l'Ane, il voit la Relique;
Du milieu des joncs il entend
Maintre grenouille coaſſant :
Mais ſon eſprit eſt-il capable
D'appliquer ce conte admirable
A tel & tel gouvernement,
De comparer l'Ane inſolent
A tel autre inſolent ſemblable ?

(1) *Le Soleil & les Grenouilles*, Fable.
(2) *L'Ane portant des Reliques.*

Ecoutez le ſage Roſeau
Humiliant l'orgueil du Chêne (1);
Voyez le Loup qui dans la plaine
Fait fuir un timide troupeau,
(Non pas le loup, mais ſon image)
Tandis que *juſqu'au moindre Agneau*
Tous promettoient de faire rage (2);
Votre œil, en liſant ces leçons,
Lorgne, à travers leur enveloppe,
Les gens que le rival d'Eſope
Appelle Loup, Chêne ou Moutons.
L'enfance n'y voit que ces noms.
C'eſt vainement que la Fontaine
Pour elle apprête ſes pinceaux:
L'œil du Sage démêle à peine
Tous les grands traits de ſes tableaux.

Hé! quoi? lorſqu'on voit ſur la ſcène
Les Caligulas, les Nérons,
Foulans au pied l'aigle Romaine;
Lorſque, pour peindre à l'univers
L'aveuglement où s'abandonne
Un tyran qui le met aux fers,

(1) *Le Chêne & le Roſeau.*
(2) *Le Berger & ſon Troupeau.*

Melpomene à côté du trône
Décrit des gouffres entr'ouverts;
Ces exemples, quoique sublimes,
Le sont-ils plus que les Récits
Dont la Fontaine dans ses rimes
Souvent étonne nos esprits?
Quelle majestueuse image
Offre ce Chêne audacieux,
Dont le pied touche au noir rivage,
Et dont la tête fend les cieux (1)!
Croit-on que ce soit-là l'ouvrage
D'un Conteur, qui pour tout talent,
Afin de mieux tromper cet âge,
Affecteroit dans son langage
Le ton crédule d'un enfant?
Croit-on, quand, nouveau Démosthene,
Un Sauvage avec liberté,
Sous le pinceau de la Fontaine,
Des Romains peint l'avidité (2),
Que de cette mâle éloquence

(1) » Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
» Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.
Fable du Chêne & du Roseau.

(2) *Le Paysan du Danube.*

L'étonnante

L'étonnante ſublimité,
Par ſon air d'ingénuité,
Soit le partage de l'enfance ?
Non ; j'oſe encor le répéter :
Et dans cet art ſi difficile
Il eſt pour ſe faire goûter
De plus ſûrs moyens à tenter,
Que cette étude puérile,
A laquelle on aſſujettit
La raiſon, le goût & le ſtyle
D'un Ecrivain, dont tout l'eſprit
Seroit de paroître imbécile.

Voyons ce que le goût preſcrit.
Chaque art imite la nature :
Mais ſur les faces de l'objet
Chaque art doit varier l'effet
De cette agréable peinture.
Ainſi, quand, la trompette en main,
Soufflant les fureurs de Bellonne,
Un Poëte qui nous étonne,
Célebre un héros aſſaſſin ;
Si d'un œil plus philoſophique
On enviſage ces fureurs,
Tout cet étalage héroïque,
Préſenté ſous d'autres couleurs,

Devient l'objet de la critique.
De l'aimable Naïveté
Telle eſt la ſource inépuiſable :
Tout dans les tableaux de la Fable
Sous cet aſpect eſt préſenté.
En vain l'homme veut qu'on le priſe
Pour ſon rang, pour ſa qualité ;
Le Fabuliſte avec franchiſe
Se moque de ſa vanité.
S'il peint l'innocente imprudence
D'un Chaſſeur qui de bonne foi,
Court offrir un Milan au Roi,
Comme un don de grande importance,
Et l'oiſeau ſans reſpect aucun,
Fondant ſur la noble aſſiſtance ;
Le nez royal dans l'occurence,
Eſt pris comme un nez du commun (1).
S'il veut railler de la richeſſe ;
Un Savetier gaillard, diſpos,
Dort la nuit, le jour rit ſans ceſſe,
Tandis que privé du repos,
Son voiſin, qui de gaîté chomme,
Au ſoin des tréſors eſt fâché

(1) Le Roi, le Milan & le Chaſſeur.

Qu'on ne puiſſe pas au marché
A prix d'or acheter ſomme (1).

Tel eſt, pour mieux corriger l'homme,
Cet art par Eſope ébauché,
Porté ſi loin par la Fontaine,
Où, ſans humeur, ſans âpreté,
De toute paſſion humaine
Saiſiſſant le foible côté,
On nous peint avec vérité,
Un Roi qui croit qu'à ſon injure
Les Dieux doivent s'intéreſſer (2);
Un Lourdaud qui veut s'efforcer
D'être galant contre nature (3);
Un Avare qui, ſans meſure,
Pour vivre à jeun veut amaſſer (4);
Un Eſprit-Fort, un Incrédule,
Sentant quelque peu le fagot,
Qui par un défi ridicule
Croit mettre le ciel en défaut (5).

(1) *Le Savetier & le Financier.*
(2) *L'Eléphant & le Singe de Jupiter.*
(3) *L'Ane & le petit Chien.*
(4) *L'Avare qui a perdu ſon tréſor.*
(5) *L'Oracle & l'Impie.*

Un Rustre enfin, qui sur la terre
Croit que tout en eût mieux été,
Si dans ses œuvres, pour bien faire,
Le Créateur l'eût consulté (1).
On démasque avec liberté
Le Dervis qui dans sa retraite,
Peu touché des besoins d'autrui,
Pour toute grace lui souhaite
Que le ciel ait pitié de lui (2).
On peint des couleurs les plus vives
Ceux qui, flattant Sa Majesté,
D'un Roi vantent l'autorité,
Pour tenir ses bontés captives (3);
Ceux qu'on voit au gré de ses goûts,
Gens à ressorts, Singes du Maître,
A la Cour tâcher de paroître
Tristes ou gais, sages ou fous (4);
Et *ceux qu'un vain luxe environne*,
Mais dont l'air inquiet, tremblant,
Montre *que la Fortune vend*

(1) *Le Gland & la Citrouille.*
(2) *Le Rat qui s'est retiré du monde.*
(3) *Les Animaux malades de la peste.*
(4) *Les obsèques de la Lionne.*

Ce que l'on penſe qu'elle donne (1).

C'eſt à la faveur de ce ton
Que le plus aimable Génie
A fait avec profuſion,
Servir à notre inſtruction
Les tréſors de la Poéſie.
Voyez quelle Philoſophie
Anime ſon expreſſion !
Juſqu'en ſa ſimplicité même,
Il emploie une adreſſe extrême
A tourner en dériſion
Ces titres où l'orgueil s'appuie,
Ces préjugés que fortifie
La vanité, l'opinion,
L'intérêt & la flatterie.
Mais, parceque cet Ecrivain,
Même en ſes plus ſublimes Fables,
Tâche, en inſtruiſant ſes ſemblables,
De leur en cacher le deſſein;
Croit-on rendre un brillant hommage
A ſes admirables talens,
Soit en peignant cet Auteur ſage

(1) *Philémon & Baucis.*

Comme un crédule personnage,
Qui nous fait rire à ses dépens ;
Soit en réduisant l'importance
De l'art qu'illustra son pinceau,
Au mérite rare & nouveau
De plaire à la frivole enfance ?

Jugeons mieux de cet art si beau,
Si profond, si philosophique,
Si favorable à la critique,
Dont il paroît peu s'occuper,
Si propre enfin à détromper
Tout état, tout sexe, tout âge,
Des faux biens, des fausses vertus
Que tant de sots ont en partage ;
Du pouvoir & de ses abus,
Des rangs usurpés ou vendus,
De l'ambition, de l'envie ;
De la ridicule manie
D'amasser des biens superflus ;
De l'indréductité, hardie
Quand Jupiter ne tonne plus (1) ;
Et de la basse hypocrisie
Des Courtisans & des Reclus.

(1) *Jupiter & le Passager.*

ÉPITRE II

A M. P**. DE S. A**, PEINTRE,

*Qui, au ſujet de l'*ACCORDÉE DE VILLAGE, *Conte moral, dont l'idée eſt priſe d'un tableau de M.* Greuze, *avoit fait un parallele en vers entre l'Auteur & ce Peintre célebre.*

POUR un Conte que m'a dicté
L'admiration légitime
Qu'inſpire le talent ſublime
Du Peintre de la vérité,
Tu flattes trop ma vanité,
Je ne partage point l'eſtime
Dûe à ce chef-d'œuvre parfait,
Que de tout Paris ſatisfait
Couronne la voix unanime.
J'ai vu ce fidele tableau,
Où des champs l'aimable innocence
Préſente un ſpectacle ſi beau,
Toucher d'un ſentiment nouveau
Le Robin, l'homme de Finance,

Et le petit Maître à manteau.
J'ai vu la Beauté dont l'image
Y répand un tendre intérêt,
Arracher des larmes de rage
A plus d'un viſage coquet.
J'ai vu maint décrépit Objet,
De ſon fard tirant avantage,
Blâmer, en dreſſant ſon corſage,
L'effort que ce Greuze avoit fait
Pour peindre un minois de village.
Ainſi tout excellent ouvrage
Produit un différent effet,
Suivant le goût, le ſexe & l'âge.

Pour moi, qui, depuis que les vers
Font tout le charme de ma vie,
Ne m'occupe que des travers
Que m'offre l'humaine folie,
J'avoue avec ſincérité
Que je fus d'abord enchanté
De cette ſcène attendriſſante.
Je ſentis mon cœur agité
Par la douce ingénuité
De la jeune & modeſte amante,
Et par l'émotion touchante
De l'époux de cette Beauté.

Soudain je fis la différence
De cette ſincere union
A ces fers que l'ambition
Fait rechercher à l'opulence ;
Pour acheter l'indifférence
D'un Faquin qui porte un grand nom,
Je comparai cet hymen tendre,
Fondé ſur des vœux mutuels,
A ces engagemens cruels
Qu'un coupable intérêt fait prendre ;
Et, rempli d'une juſte horreur,
Je maudis ce ſiécle où le cœur
Eſt ſouvent forcé de ſe rendre
Au plus offrant enchériſſeur.

Ainſi de la ſimple nature
Empruntant les vives couleurs ;
Greuze fait ſervir la peinture
A la critique de nos mœurs.
Ainſi, tel que cet Auteur ſage ;
Dont l'aimable naïveté,
Sous une familiere image,
Intéreſſoit l'humanité,
Par un enchantement ſemblable ;
Greuze inſtruit la ſociété ;
Et ſon chef-d'œuvre eſt une Fable
Qui fait valoir la vérité.

Pardon, si je fais trop paroître
Mon goût pour cet art séduisant,
Par qui l'homme apprend en riant
Ce qu'il est, et qu'il devroit être.
Dans cet art utile & fécond
La Fontaine est mon premier maître;
Greuze deviendra le second.

Auteurs, dont la plume orgueilleuse
Peint la Nature en précieuse,
Et défigure ses appas,
Apprenez aujourd'hui de Greuze
A saisir ses traits délicats.
Et toi, qu'un attrait pur excite
A louer le pinceau charmant
De cet Artiste que j'imite
Dans des vers rimés foiblement,
Poursuis, rends justice au mérite;
Cher Ami, cet exemple est beau.
Juge éclairé de son tableau,
L'équité régle ton suffrage:
Habile Peintre, aimable Auteur,
Tu jouis d'un double avantage,
Qui rend à la fois ton hommage
Et plus sincere & plus flatteur.

ÉPITRE III

AU MÊME,

LE JOUR DE SA FÊTE.

Au lieu de ce commun langage
De vœux, de zéle & de retour,
Dont j'entends souvent tour-à-tour
Tant d'ingrats faire un fol usage;
Au lieu de ces fades propos
De talens & de vertus rares;
Dont les gens sages sont avares,
Et que prodiguent tant de fois;
Ami, reçois le simple hommage
D'un cœur qui t'est tout dévoué.
Tu ne veux pas être loué;
Et je hais le vain étalage
D'un éloge désavoué
Par ceux qu'il flatte davantage.
Car l'Orgueil a beau s'écrier
Que c'est par fausse modestie
Qu'un homme que l'encens ennuie,
S'efforce de s'humilier;
Je sais qu'aux yeux de la Sagesse
L'éloge le mieux mérité,

Enchante bien moins qu'il ne bleſſe,
S'il n'eſt avec art apprêté.
Je ſais que l'amitié ſe paſſe
De ces faſtueux complimens
Dont, ſans leur faire aucune grace,
Un faux zéle accable les gens.
Hé ! croit-on, quand la ſympathie
Unit étroitement deux cœurs,
Que par de publiques fadeurs
Leur union ſe fortifie ?
Non : c'eſt à des gages ſecrets,
Que l'Amitié doit ſa conſtance ;
C'eſt par les plus touchans effets
Qu'éclate ſa vive éloquence.
Ainſi J*. n'oubliera jamais
Combien en certaine occurence,
C**. prenant ſes intérêts,
S'irrita contre cette engeance,
Qui, ſans eſprit, goût, ni ſcience,
Tous les jours en butte aux ſifflets,
Au mépris, à l'indifférence,
Hors des tréteaux ; tire vengeance
Du Public & de ſes arrêts,
En oſant avec inſolence
Faire à ſes Maîtres leur procès.
Ainſi quand mes foibles eſſais
Obtiennent d'importans ſuffrages ;

Tu prends part à ces avantages
Autant qu'à tes propres ſuccès.
Ami, d'une ardeur auſſi pure
Mon cœur pour toi ſe ſent épris.
En un ſallon dont la Peinture
Décore les riches lambris,
Lorſque je vois de tout Paris,
Dans l'accès d'une douce ivreſſe,
Les regards ſe fixer ſur toi;
Il me ſemble que c'eſt à moi
Que ce brillant honneur s'adreſſe;
Et ſi d'ineptes Barbouilleurs
Venoient à blâmer tes ouvrages,
J'oppoſerois à leurs outrages
Le goût de tes admirateurs.
De tous ces Juges recuſables,
Cher Ami, je fais peu de cas:
Il n'appartient qu'aux Phidias
D'oſer cenſurer leurs ſemblables.

ÉPITRE IV.

AU MÊME,

Au ſujet de quelques plaiſanteries qu'il avoit faites ſur ce que l'Auteur alloit prendre perruque.

Oui, cher Ami, ris ſi tu veux
De cette commune aventure,
Grace à Neuhaus (1), de faux cheveux
Vont garantir de toute injure
Mon crâne pelé, catharreux.
La dépouille de quelque gueux
Réparant en moi la nature,
Va, par un artifice heureux,
Ombrager ma maigre figure.
Mais ſous cet accoutrement-là,
Ami, tu me fais peu de grace
D'imaginer qu'on me prendra
Pour un Echevin du Parnaſſe.
A cet Auteur qui fit parler

(1) Nom d'un Perruquier.

Le Loup, l'Agneau, le Porc immonde,
Juſqu'au peuple muet de l'onde,
J'aime cent fois mieux reſſembler
Qu'à tous les Echevins du monde.
Auſſi ſimple que ſes acteurs,
Et rejettant toute parure,
Ses écrits, ſes habits, ſes mœurs,
Tout annonçoit une ame pure,
Sans amour-propre, ſans enflure,
Sans eſtime pour les grandeurs.
Ami, lorſque tu peins les Graces,
Tu les ſurprens en négligé;
Tu n'aimes point un teint chargé
De blanc, de rouge, & de grimaces:
Tu hais ces charmes empruntés,
Attirail des Beautés vulgaires.
Le corſet blanc de nos Bergeres
Vaut tout l'or que dans les cités
Portent ces Belles douairieres
Qui fardent leurs appas gâtés.
La nature, Ami, la nature,
Voilà l'objet de tous mes vœux.

Mais en parlant de faux cheveux,
Des vers la magique impoſture
A conduit bien loin mes crayons:

Je reviens donc à tes ſoupçons
Sur ma ridicule encolure,
Et ſur la gravité future
Dont mon viſage s'armera,
Et ſur les ris que produira
Cette groteſque chevelure.
Ami, j'ai prévu tout cela :
Mais dût-on rire d'âge en âge,
De ma gravité de Bedeau,
Je ſerai toujours aſſez beau
Si tu veux peindre mon image
Dans cet affublement nouveau.

ÉPITRE V.

AU MÊME,

Sur un tableau allégorique, où quelques jours après l'envoi de l'Epitre précédente, il avoit peint le portrait de l'Auteur à côté de celui de la Fontaine.

Oui, ce tableau plein d'élégance
Me peint l'amitié ſous des traits
Qui paſſent ma reconnoiſſance.
Oui, je vais croire déſormais
Qu'auprès du Phèdre de la France,
J'ai par de minces fictions,
Mérité la place honorable
Que, ſous un emblême agréable,
M'aſſignent tes charmans crayons.
Que maint envieux s'en offenſe!
Contre l'orgueil que dans mon cœur
Fait naître un préſent ſi flatteur,
Ma raiſon n'a point de défenſe.
Je te l'avoue ingénument:
Dût-on traiter d'aveuglement
Une complaiſance ſi vaine,

J'aime à me voir dans ce deſſein,
Le front couronné par ta main
Des mêmes fleurs que la Fontaine.
Et comment n'être pas épris
De l'éclat de cette couronne !
C'eſt l'amitié qui me la donne,
Elle eſt pour moi du plus grand prix.
Mais autant ce préſent me flatte,
Autant il devroit m'inviter :
Mon ame déſormais ingrate,
Envers toi ne peut s'acquitter.
La Muſe qui ſur le Parnaſſe
Préſide au bel art de Zeuxis,
Seme à pleines mains ſur ta trace
Diamans, perles & rubis.
Celle qui devers l'Hypocrène
Des Rimeurs conduit le troupeau,
Les traite comme Diogene,
Et ne leur donne que de l'eau.

EPITRE VI

AU MÊME,

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

DEPUIS, Ami, que de la fiction
Je ſemble avoir abjuré l'artifice ;
Depuis que j'ai, d'un timide crayon,
Du premier meurtre oſé tracer l'eſquiſſe (1),
On peut penſer que juſques à ce tems,
A l'Amitié dans des rimes coupables,
En lui vantant mes tendres ſentimens,
Je n'ai jamais débité que des Fables.
De cette erreur je veux te garantir :
Pour mon deſſein ce jour eſt favorable.

Imiter Phèdre & ſon rival aimable,
Cher S. A * *, loin que ce ſoit mentir,
Tu l'avoueras, c'eſt rendre reſpectable
La vérité, c'eſt la faire chérir.

(1) Dans le Drame intitulé : *La mort d'Abel.*

En vain Rouſſeau, dans ſon étrange Emile,
A l'Apologue inſulte fierement.
Il veut prouver que ce genre eſt futile,
Et qu'au rebours d'un ſage enſeignement,
On n'en ſauroit déduire pour l'enfance
Que fauſſeté, malice, & ſuffiſance (1) :
Mais, ſelon moi, c'eſt lui-même qui ment.
Qu'a fait ce Sage avec ce ton cynique,
Cette âpreté dans ſes triſtes leçons ?
Tel qui le lit reprouve ſes raiſons,
Goûte ſa proſe & blâme ſa logique.
Que la Fontaine au contraire a d'appas !
Que ſa morale eſt modeſte & touchante !
En inſtruiſant, il badine, il plaiſante,
Et contre lui l'on ne raiſonne pas :
Méthode ſûre & toujours conſéquente !

(1) M. Rouſſeau dit nettement dans ſon Emile, Tome I. Liv. II. que la morale des Fables de la Fontaine eſt plus capable de porter au vice qu'à la vertu ; que celle du Renard & du Corbeau eſt pour les enfans *une leçon de la plus baſſe flatterie ;* celle de la Cigale, *une leçon d'inhumanité ;* celle du Lion en ſociété avec la Géniſſe, la Chevre & la Brebis, *une leçon d'injuſtice ;* celle du Lion & du Moucheron, *une leçon de ſatyre ;* celle du Loup maigre & du Chien gras, *une leçon d'indépendance.*

Cet Ecrivain, plein d'ingénuité,
Au lieu du fiel d'une morgue insultante,
Va droit au cœur; & sa gaîté charmante
Triomphe mieux de notre vanité,
Que tout l'effort d'un Censeur trop rigide;
Qui ne sait pas mettre de son côté
De nos défauts ce vengeur intrépide.

Partant, Ami, cet art ingénieux
Mis en crédit par le bon la Fontaine;
Et que j'ai fait revivre de mon mieux;
A tes regards ne peut rendre incertaine
Mon amitié; puisque mentir ainsi
C'est être vrai, sans affecter de l'être,
Sans vanité, sans morgue & sans ennui.
Jusqu'à ce jour tel je t'ai pu paroître;
Tel je serai jusqu'à l'éternité:
Et, pour finir par une vérité,
Je veux t'aimer comme j'aime mon Maître;
Comme lui-même aima l'humanité.

ÉPITRE VII.

A M. Q***.

Q***, c'eſt en vain qu'on déclame
Contre les honneurs & le bien ;
Et, ſans être Epicurien,
Je ſens tous les jours qu'à mon ame
Mon corps tient par un tel lien,
Qu'avec la plus mâle conſtance,
S'il manque au dernier quelqu'aiſance
L'autre ne ſe porte pas bien.

Je ſais que la Philoſophie
Nous apprend à borner nos vœux,
Et que nous ſérions plus heureux,
Sans la ridicule manie
De vouloir rendre notre vie
Exempte de tout ſoin fâcheux.
Je ſais que pour la ſanté même
Il faut fuir la cupidité ;
Et qu'un revenu limité
Vaut mieux qu'une abondance extrême,
Que l'on mange avec dignité.

Mais je n'approuve pas qu'un Sage,
Donnant dans l'autre extrémité,
Et, plus auſtere en ſon langage
Qu'un Docteur de la Faculté,
Prêche à notre ſobriété
Pour tous mets ceux du premier âge.

Je n'approuve pas les chagrins
D'un Auteur qui ſe formaliſe
De la vanité qu'aux humains
Le Ciel indulgent a permiſe,
Et qui ne voit dans la grandeur,
Dont ſe pare notre foibleſſe,
Qu'un vernis couvrant la baſſeſſe
Des ſentimens de notre cœur.
Oui, cher Q**, l'on a beau rire
Des cordons, des croix, des chapeaux;
Où l'orgueil de l'homme s'admire,
Ces honneurs ſeront toujours beaux,
Quand on en ſaura faire uſage
En Philoſophe qui ménage
L'amour-propre de ſes égaux.
Il eſt des hochets pour tout âge;
Et ceux qui brillent davantage
Sont toujours les plus enviés:
Mais à nos ſens humiliés,

Sous un éclat qui nous irrite
S'ils font briller le vrai mérite,
Faudra-t-il les fouler aux pieds ?
Non ; les honneurs, ni la richeſſe,
Ne doivent être mépriſés
Quand par la ſuprême Sageſſe
En des mains pures dépoſés,
Ceux qu'elle en a favoriſés
Sont amis de l'humaine eſpece.

Hé ! quel autre prix la vertu
Pourra-t-elle ici-bas prétendre,
Si du Ciel n'ayant rien reçu,
Au monde elle n'a rien à rendre ?
Car, entre tous ſes attributs,
Celui qui la flatte le plus,
Tu le ſais, c'eſt la bienfaiſance ;
Penchant qui ne ſe ſatisfait
Qu'à l'aide de quelqu'opulence,
Et qui flétri par l'impuiſſance,
Dans l'ame à la fin s'éteindroit,
Mais qu'anime la jouiſſance.
Laiſſons donc aux Stoïciens
Pour les honneurs & pour les biens
Une ſtupide indifférence.
Dans le partage qu'elle en fait

Je

Je reſpecte la Providence :
Mais, hélas ! je vois à regret
Que la vertu dans l'indigence
Eſt un ſentiment ſans effet,
Un mérite ſans récompenſe.

LA ROSE,

CANTATE.

FLORE des feux légers du Zéphire infidele
Réſolut de punir le malin Cupidon.
La Déeſſe un matin, dans la belle ſaiſon
Fit briller à ſes yeux une Roſe nouvelle.

Vole, Amour, vole & va choiſir
Quelqu'autre fleur moins ſéduiſante.
L'éclat de la Roſe t'enchante,
Mais garde-toi de la cueillir.

L'objet qui nous plaît davantage
Eſt ſouvent celui qu'il faut fuir;
Plus l'attrait du plaiſir engage
Plus il faut craindre le plaiſir.

Vole, Amour, vole & va choiſir
Quelqu'autre fleur moins ſéduiſante.
L'éclat de la Roſe t'enchante,
Mais garde-toi de la cueillir.

L'Amour, ſage Raiſon, refuſa de te croire:
Ce Dieu cueille la fleur, ſent l'épine & frémit.

La Déeſſe triomphe & rit de ſon dépit.
Il lui fit payer cher cette foible victoire ;
Il lance un trait & la punit.
Flore adore à jamais Zéphire qui la fuit ;
L'Amour a réparé ſa gloire.

GARDONS-nous d'outrager l'Amour
Quand ce Dieu régne ſur notre ame ;
Craignons pour ſe venger un jour
Qu'il n'augmente encor notre flamme.

Laiſſons à ce vainqueur charmant
Le ſoin d'adoucir notre peine.
Un Eſclave en ſe révoltant
Ne fait que reſſerrer ſa chaîne.

GARDONS-nous d'outrager l'Amour
Quand ce Dieu régne ſur notre ame ;
Craignons pour ſe venger un jour
Qu'il n'augmente encor notre flamme.

VERS
A MADAME B***.

QUAND vous vintes au monde, on prétend qu'une Fée,
Qui vous reçut dans son giron,
Voulut, en vous donant, s'ériger un trophée
Qui mît au désespoir Caraboſſe & Grognon.
Elle y parvint. De-là vient votre nom (1).
Auſſitôt le couple en colere,
Courut chercher parmi les Dieux
Un vengeur : mais ils ont des yeux ;
Et vous réuniſſiez tout ce qu'il faut pour plaire ;
Plutus ſeul ſatisfit un courroux odieux :
On ſait que ce Dieu n'y voit guère.

(1) Victoire.

FIN.

ERRATA.

PRÉFACE, *page* 30, ſon arrivée à la tour de Pluton, *liſez*, à la cour.

POEME, Chant II, *page* 63 :

L'art de ces lieux ſurpaſſoit la nature,
liſez, dans ces lieux.

Chant VII, *page* 136 :

De la beauté, mais ſur-tout des vertus
Depuis ce tems me le rendent bien cheres,
liſez, me les rendent.

Chant VIII, *page* 158 :

Puis dans le lieu où Pluton tient ſa cour.
liſez, dans les lieux.

PIÈCES FUGITIVES, Epitre I, *page* 189, *à la fin de la Note*, au-deſſus de l'intelligence de cet âg. *liſez*, de cet âge.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un manuſcrit qui a pour titre : *Pſiché, Poëme en huit Chants*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 20 Octobre 1769.

LOUVEL.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos Amés & Féaux Conſeillers Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT, Notre amé le ſieur Abbé AUBERT, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au public, un Ouvrage qui a pour titre : *Pſiché, Poëme en huit Chants*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon

lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier Garde des Sceaux

de France, le ſieur de Maupeou; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur de Maupeou: le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Fontainebleau, le Mercredi vingt-cinquieme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-neuf, & de notre Regne le cinquante-cinquieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LEBEGUE.

Régiſtré ſur le Régiſtre XVIII de la Chambre Royale & Sindicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 709, fol. 31, conformément au

Réglement de 1723, qui fait défenſes, art. 41. à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, ſoient qu'ils s'en diſent les auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſd. Chambre neuf exemplaires preſcrits par l'article 108 du même Réglement. A Paris ce 2 Novembre 1769.

BRIASSON, Syndic.

De l'Imprimerie de DIDOT, 1769.

CATALOGUE

DES LIVRES

Qui ſe trouvent en nombre chez MOUTARD, *Libraire, quai des Auguſtins, à S. Ambroiſe.*

Nota. On peut ſouſcrire chez lui, comme chez DIDOT jeune, Libraire, même quai, pour le *Journal des Beaux-Arts & des Sciences, dédié à M. le Comte de Saint-Florentin, par M. l'Abbé* AUBERT.

Vie du Roi Staniſlas, Duc de Lorraine, in-12. 3 liv.
Fables d'Eſope, 2 vol. in-12. *fig.* 6 liv.
—— De la Fontaine, in-12. 2 l. 10 ſ.
—— De l'Abbé Aubert, in-12. 2 l. 10 ſ.
Amours de Catulle & Tibule, par M. de la Chapelle, 5 vol. in 12 12 l. 10 ſ.
Œuvres de Rabelais, avec les Notes de le Duchat, 8 vol. in-12. 20 l.
Mémoires de Brantome, 15 vol. in-12. 36 l.
Hiſtoire de Turenne, par Ramſai, 4 vol. in-8. 24 l.
Hiſtoire du Prince Eugene, 5 vol in 12. 12 l. 10 ſ.
Lettres de M. Midy, Secrétaire du Roi, à M. Panckoucke, ſur le grand Vocabulaire fait par une Société de Gens de Lettres, 2 vol. in-8. 3 l. 12 ſ.
Cauſes célebres, par M. Gayot de Pitaval, nouvelle édition entierement retravaillée, & augmentée de pluſieurs Cauſes nouvelles & intéreſſantes, 12 vol. in-12. *ſous preſſe.*
Maniere de bien penſer dans les Ouvrages d'eſprit, par le P. Bouhours, 1 v. in-12. 2 l. 10 ſ.
Penſées ingénieuſes des Anciens & des Modernes, par le même, 1 vol. in-12. 2 l. 10 ſ.
Entretiens d'Ariſte & d'Eugene, 1 vol. in 12. 2 l. 10 ſ.
Sentimens de Cléante ſur les entretiens d'Ariſte & d'Eugene, 1 vol. in 12. 2 l. 10 ſ.

Analyſe des infiniment petits, du Marq. de L'Hôpital, avec les Comment. du P. Paulian, 1 vol. in-8. *fig.* 6 l.

Sections coniques du Marquis de l'Hôpital, in-4. *fig.*

L'on ſe propoſe de donner une nouvelle édition de ce Livre, les premieres étant entierement épuiſées.

Supplément aux Antiquités du P. Montfaucon, 5 vol. in-f. *gr. pap.* 120 l.
Abrégé du Dict. de Trevoux, 3 vol. in-4. 36 l.
Dictionnaire de la Bible, par D. Calmet, 4 vol. in-f. *fig.* 120 l.
Dictionn. de Chauffepied, pour ſervir de Supplément à celui de Bayle, 4 vol. in-f. 132 l.
Hiſtoire Eccléſiaſtique, par M. Racine, 13 vol. in-4. 90 l.
Défenſes des Droits des Evêques, par M. Corgne, 2 v. in 4. 18 l.
De l'Etude des Conciles, par Salmon, 1 vol. in-4. 6 l.
Divinitas Chriſti, 1 vol. in-f. 12 l.
Divinité de Jeſus-Chriſt prouvée contre les Hérétiques, par un Bénédictin, 3 vol. in-12. 6 l.
Baii Theologi opera, 1 vol. in 4. 6 l.
Defenſio fidæi Nicenæ, authore Bullo, in-4. 6 l.
Syſtema Theologicum ad mentem Sancti Anſelmi, ſtudio Fr. Joſephi Monachi Benedictini & Doctoris Colimbrienſis. Conimbricæ, 1765, 1 vol. in-4. 7 l.
Pereira de reſtitutione. Olyſſipone, 1724, 2 vol. in-f. 24 l.
Ant. Pereira Tentamen Theologicum. Olyſſipone, 1 vol. in-8. 4 l.
Méditations de Beuvelet, 5 vol. in-12. 12 l.
Abrégé de la perfection Chrétienne de Rodriguez, 2 v. in 12. *ſous preſſe.*
Coutumier général, 4 vol. in f. 120 l.
Œuvres de Bacquet, 2 vol in f. 36 l.
Juriſprudence civile de la Combe, in-4. 12 l.
Matiere criminelle, du même, in-4. 12 l.

Jurisprudence des rentes, 1 vol. in-4.
Journal du Palais, 2 vol. in-fol.
Arrêts d'Augeard, 2 vol. in-fol.
Duhamel, Hist. Scientiarum Academiæ, in-4.
Histoire des Voyages, par l'Abbé Prevost, 20 vol. in-4.

On trouve chez le même Libraire des Livres anciens & nouveaux dans tous les genres, tant de France que des Pays étrangers.

3012